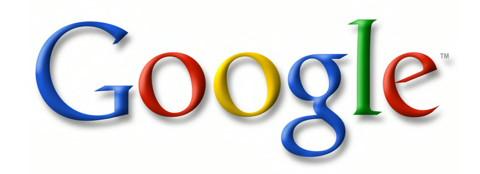
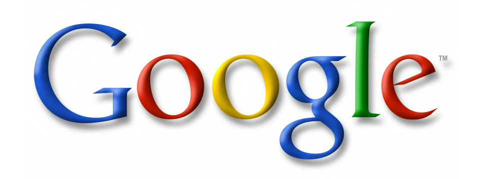
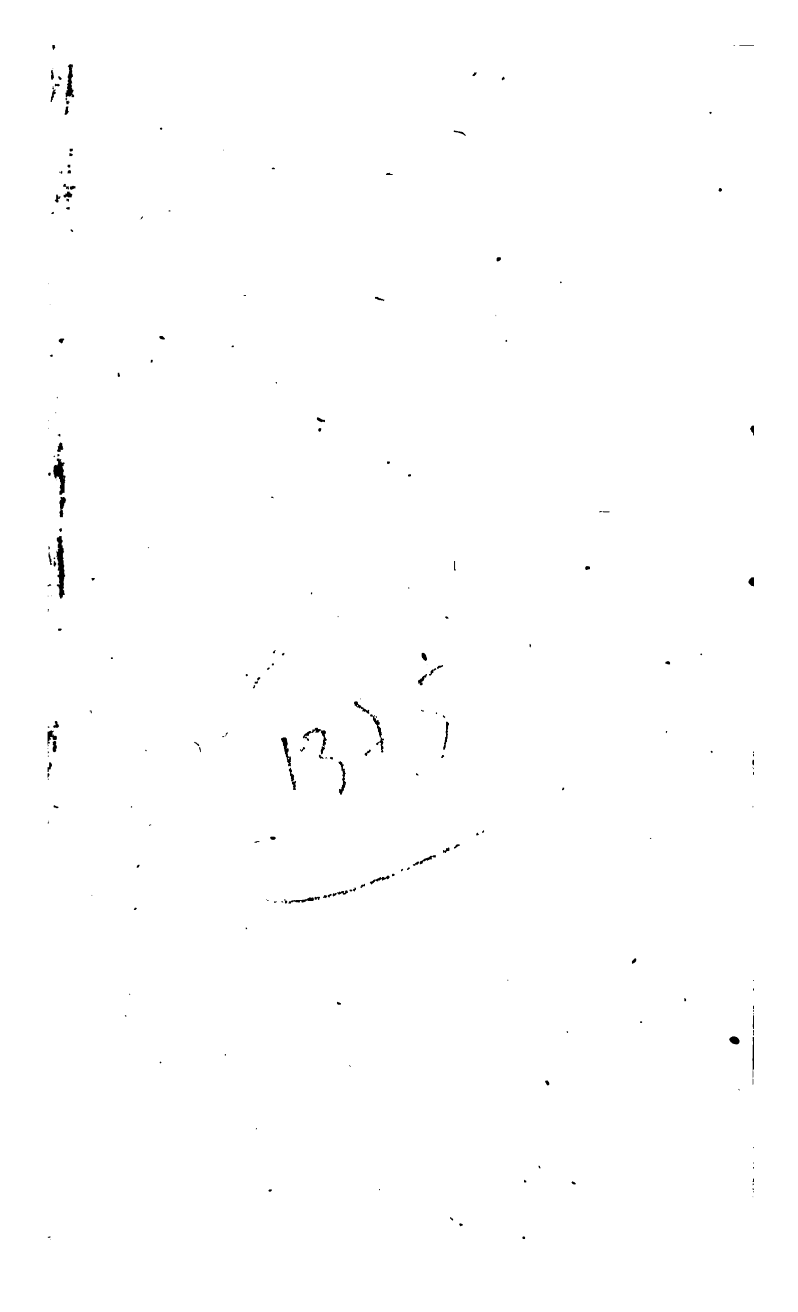





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES



LETTRES
DE MY-LORD
RIVERS,
A SIR CHARLES
CARDIGAN,

ENTREMÊLÉES d'une partie de ses correspondances à Londres pendant son séjour en France.

Par Madame RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LETTRES DE MI.LORD RIVERS, A SIR CHARLES CARDIGAN.

LETTRE PREMIERE.

Paris, 17

J'AI reçu ta lettre, Charles; mon premier ſoin en arrivant eſt de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté ſans regret, mon attendriſſement a dû te le prouver. On

ſe trompe fort ſur l'objet de mon voyage. Ni le deſſein de comparer deux nations rivales, ni cette mélancolie vague, qui porte une foule de nos compatriotes à paſſer la mer, ne m'attirent ici. Le beſoin d'une diſtraction néceſſaire à mon repos, peut-être à ma raiſon, la crainte de ſuccomber à la plus vive tentation, de juſtes égards, un principe gravé dans le fond de mon cœur, m'impoſent ſeuls l'eſpece de banniſſement où je me condamne. Je viens eſſayer de perdre à Paris des idées fantaſtiques dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconſtance naturelle du climat influe ſur moi, diſſipe une ſéduiſante erreur, je reverrai bientôt l'Angleterre & des amis dont l'éloignement ſe fait déja ſentir à mon cœur.

Si je m'arrêtois à pluſieurs de tes expreſſions, notre correſpondance commenceroit comme finiſſent les ſublimes

entretiens de ton cousin Dunstan & de Sir George, c'est-à-dire par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence, pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver ? Depuis un peu de tems tu me grondes sans motif. Je suis paresseux, dis-tu ? Je veux bien convenir de ce défaut ; mais si mon *indolence* te fâche, pense-tu que ta vivacité ne m'impatiente pas ? Eh bien, est-ce que je t'en aime moins, est-ce que je te tourmente *dans l'espoir de te corriger* ? Soyons indulgens tous deux. Supporte ma lenteur comme j'excuse ta pétulance, & la paix subsistera toujours entre nous.

Je remercie Lady Mary de son souvenir, de ses graves avis & du soin qu'elle veut bien prendre pour *garantir mon cœur contre des attraits étrangers*. Sa bonté me touche. Mon absence *l'afflige*, *l'ennuie* ; je *l'intéresse*, elle

m'aime. Tendre fille ! elle m'obstinoit, me railloit impitoyablement à Londres, & *ses vœux m'accompagnent à Paris !* Charmante contradiction ! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta longue attente, puisse-t-il ajouter de nouvelles douceurs à ton heureuse situation. Ma cousine possede assurément des qualités rares & bien desirables dans une femme, mais accoutumée à la complaisance de tous ceux qui l'environnent, je ne sais si elle s'est jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger, ou du moins en attendre d'elle.

Sans doute tes idées se sont portées sur tous les inconvéniens d'une union, convenable en apparence, & pourtant peu assortie. Deux personnes dont les goûts, dont les habitudes sont si parfaitement opposées, s'accordent difficilement, & la plus sensible s'engage à de pénibles sacrifices. Si Lady Mary

en obtient de toi, si elle te fait abandonner de vains projets, & de plus vains desirs, si sa société devient la tienne, si elle t'arrache de ce cabinet où tu passes tant de jours perdus pour tes amis, si elle t'enleve à Sir George, j'admirerai son pouvoir & lui saurai gré de l'exercer sur toi.

Adieu, Charles, je t'écrirai souvent, & suis à Paris ce que j'étois à Londres, ton plus zélé serviteur & ton plus tendre ami.



II. Lettre.

Au même.

Ton coufin y fonge-t-il de me faire cette foule de queftions ? Comment y répondrois-je ? J'ai feulement vu notre Ambaffadeur & cinq ou fix Anglois nouvellement arrivés d'Italie. Avant de me laiffer préfenter, je veux m'accoutumer aux inflexions de la langue Françoife, & m'étudier à perdre s'il eft poffible cet air étranger, qu'en tous pays on doit plus, je crois, à fa contenance, qu'à fa phifionomie.

Affure ton coufin & My-lord Bellafis de ma complaifance, s'ils veulent m'accorder le tems de fatisfaire leurs defirs. Mon premier féjour ici ne me donna pas de grandes lumieres fur une nation que je vis en paffant, & dans un âge

où l'empressement de jouir détourne du soin d'examiner. Quand je connoîtrai les mœurs des François, je ferai part à My-lord Bellasis de mes remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de *profondes observations*. Un naturel indulgent & cette indolence si souvent reprochée, me rendent peu propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je suis assez dans le monde comme sont au Théatre ces paisibles spectateurs qui, cherchant à s'amuser de la piéce, l'écoutent sans s'embarrasser si elle pouvoit être mieux faite, mieux écrite ; & quelquefois maudissent un voisin trop difficile ou trop instruit, plus fâchés de perdre une partie de leur plaisir, que satisfaits d'être éclairés par sa critique.

La conformité des principes lie plus solidement que celle des goûts. Je le pense comme toi, Charles. Notre *ami-*

tié le prouve, dis-tu ? Ta maxime peut être vraie sans que ta conséquence soit juste. Entre deux personnes du même sexe, il n'est pas rare de trouver cette mutuelle condescendance si nécessaire à l'entretien d'un commerce intime ; en se destinant à vivre ensemble, deux esprits raisonnables se l'imposent volontairement, s'habituent à supporter de petits défauts compensés par des qualités capables de plaire & d'attacher.

Malheureusement la différence des sexes forme une espece de société où l'on ne semble pas apporter les mêmes dispositions. Soit que la convenance ou l'inclination l'établisse, elle se soutient difficilement. Chacun des associés se prête moins, exige davantage, s'attend à des égards, oublie qu'il en doit ; se croit en droit d'être sans cesse obligé, néglige d'obliger à son tour, &

par un sentiment trop personnel, détruit l'égalité, base de la concorde, & de cette harmonie d'où naissent les douceurs de toute espece d'association.

Mais à quoi servent ces propos ? Si tu ne peux *vivre sans Lady Mary*, si le penchant de ton cœur *est plus fort que ta raison*, j'aurois tort de le combattre. Ce seroit te contredire sans espoir de te persuader. Dans ta position actuelle, tout conseil paroît dur, s'il n'est dicté par la complaisance.

En écrivant à ta sœur, dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le séjour rustique, & l'entretien plus rustique encore de Lady Orkney, offrent des amusemens assez vifs à une femme du caractere de Mylady Orrery, pour remplir tous ses momens. Quoi, pendant deux mois ne pas trouver le tems de répondre à son meilleur ami ! Ma pupille se tait aussi.

Sir Francis m'apprend , & même avec aſſez d'humeur, que ſes efforts ne peuvent déterminer Miſs Rutland en faveur de Sir Edmond. Après avoir donné, dit-il, une forte d'eſpérance, remis cent fois l'inſtant où elle décideroit le ſort du Baronnet, elle continue à rejetter ſes vœux avec un dédain très-offenſant, ſe montre fatiguée, même irritée de ſa conſtance, ſe déplaît à Lemſter, parle ſans ceſſe de Londres, veut y retourner. Il accuſe Lady Mary de l'inviter par ſes lettres à revenir partager les plaiſirs de la Capitale. Pourquoi ma couſine s'expoſe-t-elle aux reproches de Lady Leſley, en voulant la priver de ſa ſœur ? Edmond m'écrit très-ſouvent, il me prie, il me conjure de l'obliger, de preſſer Miſs Rutland de lui accorder ſa main. L'en preſſer, moi ! Eh pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille ?

Le teftament de fon pere m'affure fa fortune fi elle fe marie fans mon aveu. Mais comme le droit de l'en priver eft injufte dans mes idées, je ne m'en fervirai jamais ni pour lui indiquer un choix, ni pour la punir d'en avoir fait un fans me confulter. Je ne fais pourquoi Sir Edmond penfe que je puis la contraindre. Quant, à la priere de Lady Morton, j'appuyai fa recherche, il m'infpiroit une véritable compaffion, peut-être lui en ai je donné depuis des preuves qu'il ignore. A préfent je laiffe fon fuccès au hafard. Je l'avouerai pourtant, je ne fuis pas fans intérêt fur l'événement, je fens affez d'impatience d'apprendre, ou la réuffite de fes deffeins, ou l'entier abandon de fa pourfuite.

Mes complimens à tous nos amis. Tu m'effraie en m'annonçant une lettre de Sir George. *Il veut m'écrire*, eh d'où vient donc? Il m'obligera fort s'il

se dispense de ce soin. Sur mon honneur, il est de tous les hommes du monde celui qui m'inspire le plus d'éloignement.

III. Lettre.

Au même.

EN m'exprimant *sans détour* sur Sir George, je ne croyois pas *te mortifier*, Charles. Tu ne m'as jamais vu disposé à l'aimer. Quand je revins d'Ecosse, ton intime liaison avec lui me déplut extrêmement. Je prévis qu'il séduiroit ton esprit, l'égareroit dans les folles spéculations où le sien se perd. Tu admires son *ardent amour pour l'humanité*, tu lui sais gré de t'avoir inspiré cette *noble passion*, tu veux *t'en occuper le reste de ta vie!* Prends-y garde, Charles; comme ton ami je t'exhorte

à t'y livrer avec plus de retenue. En pensant trop *au bien général*, crains de négliger le bien particulier, ton propre bonheur & tes devoirs les plus réels.

Les mots ne peuvent m'en imposer ; je n'attache aucun sens à ceux de Sir George. *Aimer les hommes ?* aimer *tous les hommes !* Eh mais, c'est n'aimer rien, c'est exprimer un sentiment vague, sans objet, plus propre à rompre les liens de la société qu'à les étendre. Tenir ses yeux ouverts *sur l'univers entier !* comme tu le dis, c'est *voir en grand*. Mais je doute que ce soit bien voir.

L'éloge pompeux qui termine ta lettre ne détruit pas ma premiere opinion sur le caractere de George. J'apperçois plus d'ostentation que de bonté dans sa conduite, plus d'orgueil que de sensibilité dans ses véhémentes dé-

clamations. Si tous les hommes lui sont si chers, pourquoi méprise-t-il, pourquoi hait-il ceux qui ne pensent pas comme lui? Cesse-t-on de faire partie du genre humain en s'éloignant des idées de Sir George?

J'ai vu peu d'amis des hommes agît conséquemment avec leurs principes. Te souviens-tu de Sir Henry Montford, le frere de ma mere? J'étois à la campagne chez lui, où je m'ennuyois assez de son commerce. Studieux & mélancolique, il ne parloit guère, écrivoit beaucoup; & quand j'arrivois d'une longue & solitaire promenade, je trouvois fort désagréable d'attendre qu'il lui plût de poser sa plume, & de venir s'asseoir à une table servie depuis trois quarts d'heure.

Un soir ses cris, un bruit terrible, me firent courir à son cabinet. Je le vis, sa canne à la main, poursuivant

un très joli petit negre dont j'aimois la douceur & l'ingénuité. Je ſauvai cet enfant de la fureur de ſon maître, & m'informai du crime qui lui attiroit un ſi dur châtiment. Sans le vouloir, il venoit de répandre un peu d'eau ſur les papiers de l'infatigable écrivain. Eh de quoi traitent donc ces cahiers ſi précieux, demandai-je à mon parent irrité? Ils traitent du bonheur d'une partie des hommes, me répondit-il avec chaleur; c'eſt l'ouvrage de ma ſenſibilité, c'eſt l'ouvrage favori de mon cœur, il m'eſt dicté par la tendre humanité; j'y démontre la cruauté de nos planteurs, l'injuſtice des Européens qui, peu contens d'encourager un trafic infame, d'en profiter, s'arrogent le droit barbare de maltraiter d'infortunés eſclaves dont les travaux les enrichiſſent. Pénétré de compaſſion pour ces noirs malheureux. . . . . . A votre place, mon

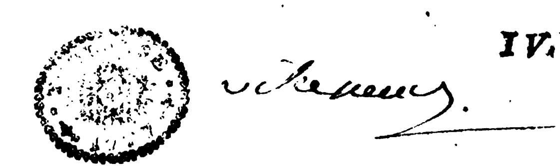
oncle, interrompis-je brusquement, je commencerois à montrer ma pitié en n'assommant pas le seul dont le sort dépendroit de moi.

Tu ne priseras jamais cette espèce d'avis, ce que le protecteur des noirs l'estima. Il me priva de quinze mille livres sterling qui devoient me revenir de sa succession, & les donna à ma sœur. S'il a cru me punir, il s'est trompé.

Je reçois toujours des plaintes du Château de Lemster. Edmond me tourmente, sa tante me fatigue, Miss Rutland garde le silence, ta sœur m'oublie, tu me querelles ! patience.



IV.



IV. Lettre.

Au même.

Ma foi, Charles, j'en suis fâché; mais sur mon honneur, je pense précisément comme tu *espères que je ne pense pas*. Je ne voudrois point t'irriter, cependant je veux encore moins t'en imposer. Pardonne-moi donc ma franchise, & ne prends pas l'aveu de mes sentimens pour une critique des tiens.

Le genre humain ne m'est point *indifférent*, mais je l'aime sans passion. Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce qui se passe sur ce globe, où j'occupe une si petite place. Ma plus sérieuse attention est de m'y mouvoir sans me laisser gêner & sans embarrasser les autres. N'est-il pas plus raisonnable de

se prêter à l'ordre établi que de se faire un malheur de suivre des loix adoptées & des usages reçus. Comment un simple particulier s'avise-t-il de vouloir se placer au centre de l'univers, d'entreprendre de changer ses mouvemens ? C'est aux Rois, à leurs Ministres, aux Chefs des nations à s'occuper du *bien général* : ils ont le pouvoir & les moyens de le procurer. Mais Sir George le tenter, Quelle folie !

Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes intentions, & j'en révère le principe. Tu es bon, sensible, généreux ; ta fortune te permet de suivre le plus noble des penchans ; céde à tes seules inspirations. Cesse d'étendre tes vues, crains de passer le but où tu veux atteindre. L'enthousiasme peut en éloigner, la nature y guide sûrement. Perds l'idée des objets qui te sont étrangers, fixe tes re-

gards ſur ceux dont tu te trouves environné.

N'as-tu pas des parens, des alliés, des amis, des voiſins, des vaſſaux; une foule d'hommes pauvres attachés à ta perſonne ? eh bien, rends tout cela heureux. Oblige tes parens, ſers tes amis, aide tes voiſins, protége tes vaſſaux; mets tes valets à l'abri du beſoin; accorde ton appui au foible opprimé, tes ſecours à l'indigent laborieux. Soutiens l'enfance, conſole la vieilleſſe; prête, donne; mais toujours près de toi, autour de toi; plutôt aux environs de ta demeure qu'à un mille de diſtance. Si tous les grands, ſi tous les riches s'aſſujettiſſoient à cette conduite, ne penſe-tu pas, Charles, qu'elle vaudroit bien les calculs de Sir George ? Si chaque homme ſeulement ſe faiſoit une loi de remplir les devoirs que la nature & la ſociété lui impoſent,

le bien général naîtroit tout simplement de cette disposition uniforme. Dis à ton réformateur de changer le plan de son travail. Qu'il trouve un moyen de rendre les hommes plus honnêtes, il aura vraiment trouvé celui de les rendre moins malheureux.

Lady Mary croit donc *qu'une passion mal éteinte* m'a fait quitter l'Angleterre? Je ne sais si je puis donner le nom de passion à l'espèce de penchant qui m'entraînoit vers Lady Laurence? Mais assurément ma pénétrante cousine n'a pas bien deviné, & mon dessein n'est point de l'éclairer sur la cause de mon éloignement. Me supposer une *furieuse humeur contre son sexe*, c'est s'abuser encore. Trompé dans l'opinion que j'avois conçue d'une femme, je n'ai pas l'injustice de juger sur ses défauts toutes les créatures de son espèce, & je n'en estimerai pas moins celles qui offriront à mes

yeux les mêmes apparences dont mon cœur se laissa séduire. Loin de fuir les femmes, je m'empresse fort auprès d'elles. Leur commerce me plaît, m'amuse, m'attache. Et si Lady Mary ne veut pas absolument me permettre *d'aimer une Françoise*, qu'elle redouble *ses conjurations* & signe promptement son *pacte magique*, car je suis en grand danger d'en aimer au moins deux.

Elle demande si les Dames de France *sont coquettes ?* Eh mais, elles ne ressemblent pas mal à celles de la Grande-Bretagne. Avec cette différence portant, que la coquetterie des Françoises est obligeante ; il est doux d'en être l'objet, quand on possède l'art de ne pas en devenir la victime. Loin d'affecter, comme nos belles compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles reçoivent, ou veulent s'attirer l'hommage ; de le maltraiter, de l'humilier, de le

déconcerter par de piquantes railleries ; c'eſt avec une politeſſe inſinuante, les plus flateuſes attentions qu'une Françoiſe cherche à fixer près d'elle l'homme qu'elle entreprend de rendre ridicule ou malheureux. On peut ſans danger ſe prêter à ſon badinage, ſi l'on conſerve aſſez de ſang froid pour ſe jouer autour du piege & n'y pas tomber. Comment l'eſprit ne s'amuſeroit-il pas d'un manége dont l'amour-propre n'eſt jamais bleſſé ? Lady Mary ſera, je crois, de mon ſentiment. Trompé pour trompé, il eſt moins fâcheux de l'être par des préférences, que par des duretés.

Tu m'annonçois une lettre de ta ſœur ; je ne l'ai point reçue. Le retour de Miſs Rutland à Londres ne *m'étonne point*. Ce qui me ſurprend, & même avec raiſon, c'eſt qu'elle ne daigne plus m'inſtruire de ſes démarches. Adieu.

V. LETTRE.

Au même.

MON féjour en France *inquiette!* eh qui donc, Charles? On *s'occupe de moi, on s'attriſte de mon abſence?* c'eſt un badinage, ſans doute. Lady Mary ſe plaît à m'éprouver, elle exagère les expreſſions de cette perſonne dont le nom *eſt un myſtère.* Tu l'ignores toi-même. Si je ne *hâte pas mon retour*, ma couſine me déclare *indigne de l'eſtime* que mes *attentions* pourroient changer en un *tendre ſentiment?* Je ne m'appliquerai point à chercher le ſens de cette énigme. La ſituation actuelle de mon ame ne me porte point à deſirer de le trouver.

Tu me parles de *beauté*, de *fortune*, de *convenance:* mon ami, le plus bel objet du monde contemplé tout le jour,

paroît le soir un objet ordinaire ; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des *convenances* , s'en rendre l'esclave , ce n'est pas se marier pour soi. Si jamais je prends une compagne , je m'efforcerai de faire un choix raisonnable , mais je consulterai mon goût sans m'embarrasser de celui des autres. Si ma femme me convient , il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'événement m'intéressera seul.

Mes idées s'éloignent des tiennes ? je le savois , Charles ; nous *ne pensons pas* , nous *ne voyons pas de même ?* Non , assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment parce que je suis vrai ; je ne m'offense point quand on le conteste , parce que je ne le donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux , capable de préférer ses opi-

nions

nions à ſon ami, de montrer de l'humeur contre cet ami, s'il ne veut adopter ni ſes fantaiſies, ni ſes paſſions. Ne te détourne point, ſuis ta route ordinaire. Ta façon d'enviſager les objets ne ſauroit affoiblir mon eſtime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne ſois pas exigeant. Paſſe-moi mes *petites idées*, mon *peu d'ardeur*; car auſſi obſtiné que toi, je ne veux changer ni de penſée, ni de conduite.

On m'a préſenté. J'ai vu la Cour. Introduit dans les maiſons où ſe raſſemble ce qu'on appelle ici, comme à Londres, la bonne compagnie, je regarde, j'écoute, je compare, mais je ſuis loin encore de juger. J'ai peu de tems à moi. Aſſailli par une foule de nos compatriotes, curieux & déſœuvrés, je ne diſpoſe pas de mes momens. Beaucoup vont repaſſer la mer, & j'en ſuis charmé. Ils ſont venus ici avec le ſeul pro-

jet de changer d'air, de parcourir les maisons royales, de voir les spectacles & de se promener dans les jardins publics. Ils n'entendent point la langue, ne comprennent rien, blâment tout, & s'en retourneront très-persuadés qu'ils ont acquis la plus parfaite connoissance d'un peuple dont ils n'ont pu même interprêter les mouvemens.

Je ne prétends pas charger mes seuls compatriotes de ce ridicule, je l'ai remarqué dans la plus grande partie des voyageurs. Derniérement je vis à la campagne un homme dont on cherchoit à me faire admirer l'esprit & la pénétration. Rien ne me surprit en lui que son impudence. Après un mois de séjour à Londres, il connoissoit parfaitement les trois royaumes. Il me parla de nos loix, de nos conventions politiques, de nos mœurs, de nos usages, d'un ton si positif, m'en donna des rai-

ſons ſi ſingulieres, me peignit ma patrie avec des couleurs ſi biſarres, que j'eus beſoin de toute ma politeſſe pour ne pas lui demander s'il étoit bien ſûr d'avoir été en Angleterre. Adieu, Charles. Je t'embraſſe de tout mon cœur, malgré *la diverſité de nos opinions*.

VI. *LETTRE.*

Lady Mary Courtney, à My-lord Rivers.

CONVENEZ-EN, votre réponſe à ma queſtion vous a paru très-fine, très-ſpirituelle & très-malicieuſe. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher couſin, ſi j'avois la foibleſſe de priſer aſſez votre ſexe pour m'occuper du ſoin de *l'attirer*, d'en fixer une partie près de moi. Je ne m'offenſe point de vos expreſſions, ou ſi elles me bleſſent,

c'eſt uniquement par l'injuſtice & la prévention qui vous les dictent.

Comment My-lord Rivers, un ſage, un philoſophe ! eſt-il aſſez ſuſceptible d'amour-propre pour accorder une préférence ſi décidée à l'eſpèce de coquetterie la plus dangéreuſe & la plus blâmable ? Que reproche-t-il à ſes *belles compatriotes ?* de n'être ni *inſinuantes*, ni *fauſſes*. . . . .

S'armer d'un dédain, ou feint, ou véritable, contre l'amant qui prétend nous ſéduire, eſt-ce *l'attirer ?* le mortifier par des railleries, eſt-ce *l'engager à nous ſuivre ?* humilier l'orgueil, eſt-ce *attaquer le cœur ?* c'eſt jouir, un peu durement peut-être, du privilège que donnent les graces, l'eſprit & l'enjouement, c'eſt, tout au plus, abuſer du pouvoir de la beauté, ſaiſir un moyen de s'amuſer de l'hommage d'un importun, & badiner d'un ſentiment très-pro-

pre à causer beaucoup d'ennui, quand on l'inspire sans le partager.

Mais faire naître l'amour par de *flatteuses attentions*, par une *douceur insinuante*, par des *égards*, par des *préférences !* c'est employer à nuire l'apparence de la bonté ; c'est tendre un piége à la candeur, c'est couvrir de fleurs les bords du précipice où l'on s'efforce d'entraîner un malheureux ; c'est se servir d'un art pernicieux, capable de réussir également sur une ame sensible & sur un esprit vain, car la vanité est aussi confiante que la bonne foi.

Enchanté de ce manége *obligeant*, de cette inhumaine *politesse*, vous êtes prêt à *aimer deux Françoises !* c'est-à-dire deux *coquettes polies*. Eh bien, suivez votre penchant. Pourquoi redoublerois-je mes conjurations ? Ai-je intérêt à vous défendre ? Je signerois en vain *mon pacte magique*, il perd sa

force dans l'éloignement. Ma puissance bornée par la mer n'agit point au-delà des rives de la Grande-Bretagne.

En parlant de la personne *dont je tais le nom*, je n'exagère ni sa beauté ni ses sentimens. Avec un mérite si réel, une figure si gracieuse, dans l'âge où l'on plaît, My-lord Rivers est-il si modeste qu'il lui soit difficile de se croire regretté? de se croire aimé? Mais au milieu de la France, *recherché, attiré, préféré!* est-il étonnant que les dispositions d'une Angloise à son égard lui inspirent peu de curiosité? Elles changeront ces dispositions, le tems doit naturellement les altérer, & peut-être pleurerez-vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement.

Tout en vous grondant, mon cher cousin, je vous demande une grace. Voudrez-vous bien me l'accorder? Depuis douze jours Miss Rutland est à

Londres. A son arrivée du Château de Lemster, Milady Morton l'a reçue avec froideur, lui montre à chaque instant plus d'humeur, & ne sauroit lui pardonner de ne pas aimer son neveu. Cette Dame dont vous prisez *les vertus*, est naturellement assez aigre, ses plaintes, ses reproches fatiguent Miss Rutland, leur séparation devient nécessaire, même indispensable. Voulez-vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Miss Rutland vous prie de satisfaire nos mutuels desirs, Milady Ormond vous en presse, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vite & ne faites pas attendre votre décision.



VII. Lettre.

My-lord Rivers, à Lady Mary Courteney.

Assurément, Madame, vous n'avez pas dû craindre *d'attendre ma réponse* dans une occasion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je consens de tout mon cœur aux arrangemens proposés, & je rends grace à Milady Ormond de sa complaisance pour les vœux de Miss Rutland. Mais plus j'y réfléchis, plus il me paroît étrange que vous ayez pris seule le soin de m'en instruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guère à se rendre imposant, je suis fort éloigné d'être exigeant ou formaliste ; cependant je trouve un peu extraordinaire que Miss Rutland ne m'informe point elle-même de ses in-

tentions. Après avoir promis à sa sœur de rester tout l'été à Lemster, des affaires bien importantes, sans doute, l'ont rappellée à Londres ? elle n'a pas daigné me les communiquer ? ce procédé est au moins singulier, peut-être un autre lui donneroit-il un nom plus désagréable. Je suis fâché de son peu de confiance ; je m'en plains comme son ami. Trois mois sans m'écrire ! ses parens ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beaucoup de lettres de Lemster. Voulez-vous bien le dire à votre amie ?

Je me défendrois sur la partialité dont vous m'accusez, s'il me convenoit de soutenir un sentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement entre deux espèces de coquetterie. Ce seroit m'établir juge d'une cause sans en connoître le fond. Je vous fais mieux instruite & m'en rapporte à vos lu-

mieres. Mais je vous en prie, ne me nommez jamais ni *ſage*, ni *philoſophe*. Je vous ai ſouvent entendu déſigner un pédant, ou un ennuyeux par ces deux épithetes. Sans croire abſolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre claſſe, je préfére le titre de votre ami à tous ceux dont on voudroit m'honorer.

Me permettrez-vous, ma charmante couſine, de vous repréſenter l'extrême inconſéquence de vos reproches? Vous m'imputez de la foibleſſe, vous me dites ſéduit par l'amour-propre, un inſtant après vous me blâmez d'en manquer quand vous voulez exciter ma vanité, élever en moi des deſirs curieux, & peut-être indiſcrets.

Une ſimple obſervation prouve-t-elle contre moi? Me ſuis-je dit l'objet de ce manége qui vous révolte, ſur quoi m'attaquez-vous? Si vos inſinuations n'éveillent point ma ſenſibilité, ou ſi

je réprime le désir de m'éclaircir, peut-être est-ce moins par indifférence que par raison : je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec effort pour risquer imprudemment de la perdre en donnant l'essor à mon imagination, ou bien en vous priant de la fixer.

Il m'importe trop de conserver la bonne opinion de ma chere Lady Mary, pour lui laisser penser que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juste de mes nouvelles amies. Elles sont veuves. La plus âgée a trente & un ans. Elles vivent ensemble. De mutuelles complaisances laissent appercevoir en elles un desir commun de s'obliger, mais leur amitié est sans affectation, & sans ces égards minutieux, dont souvent la feinte est prodigue. Leur cercle n'est pas étendu ; un goût délicat leur a fait exiger des qualités solides & des dehors aimables dans les personnes choisies

pour le composer. La confiance y préside. On y dit ingénuement sa pensée. Mais la franchise s'y montre sans rudesse, & la liberté sans licence. Unies par l'inclination, ces deux Dames s'aimèrent dès leur plus tendre enfance. Différentes fois séparées, l'absence, ni l'éloignement ne purent affoiblir leurs sentimens. On dit, & vous aurez peine à le croire, que l'amour, même la rivalité n'ont point porté d'atteinte à cette sincere & constante amitié. On m'a promis des particularités sur ce fait singulier, si on me les donne je vous les communiquerai. Je suis bien aise de vous prouver que si j'aime jamais une Françoise, vous ne pourrez m'accuser d'aimer *une coquette polie*.



VIII. Lettre.

My-lord Rivers, à Sir Charles Cardigan.

Malgré *tes bons offices*, Sir George a donc *voulu* m'écrire? Je reçus hier le plus mauſſade eſſai critique, ou philoſophique, qui ſoit encore ſorti de ſa lourde plume. Je ſuis fort tenté de l'envoyer promener, ſeul remerciement dû à ſes impertinentes leçons. Il m'accuſe de *borner mes vues*, de *peur d'étendre mes ſoins*. Il me reproche un *déſintéreſſement* propre à me rendre *un être inutile dans la nature*; capable d'étouffer en moi cette *activité de l'ame*, ſource de *l'amour du bien*, principe des nobles efforts qui *conduiſent à l'immortalité*.

Ma foi, Charles, j'ai beaucoup de reſpect pour ceux qui s'immortaliſent

& pas la moindre envie de les imiter. Paſſager ſur ce globe, où j'erre au gré de mon caprice, je n'y éleverai point de monument. Jamais je ne deſirai l'admiration des hommes, heureux d'eſpérer leur amitié. La bienveillance de mes contemporains me ſuffit, & je n'ambitionne point l'honneur d'embarraſſer la poſtérité du ſoin de conſerver ma mémoire. Etre content de moi, ne mériter le reproche de perſonne, ſervir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton ſerviteur & de ton ami.

En attendant qu'un accès de mauvaiſe humeur me mettre en état de répondre à Sir George, dis-lui que je tiens fort à ma *coupable inaction*. Au reſte ſes raiſonnemens prouvent bien peu de connoiſſance de ce monde dont il entreprend la *réformation*. Le déſintéreſſement, ſoit qu'il naiſſe de la pa-

resse ou de la réflexion, est de toutes les qualités la plus généralement estimée & la moins enviée. Rarement on la conteste à son possesseur. Elle ne blesse point l'orgueil, elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans son ami désintéressé, l'ambitieux voit un concurrent de moins ; l'avare, l'insensible sont à leur aise avec un caractère qui laisse un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile & lui ouvre tous les cœurs.

De graves personnages ont regardé tous les peuples répandus sur la terre comme une grande famille, un peu désunie, à la vérité ; si je les envisage sous cet aspect, je crois pouvoir assurer Sir George, que le parent le moins désagréable à l'immense famille, doit être le modeste héritier, content de posséder la plus petite portion.

Ton entretien avec Morgan promet peu. Je penſe pourtant qu'il eſt convenable de lui parler encore, de mieux ſonder ſes diſpoſitions. Il eſt néceſſaire de les bien connoître avant d'agir en faveur de ſon jeune frere. Ou je me trompe fort, ou ce riche Baronnet a le cœur dur & l'eſprit faux. Qu'appelle-t-il être *maître de ſes actions*, ne devoir *compte à perſonne de l'emploi de ſa fortune ?* Aſſurément, aucun homme n'a droit de le citer devant une Cour de Juſtice pour l'obliger à ſe montrer ſenſible & généreux. Mais la Société forme un tribunal où tous ſes membres ſont forcés de comparoître, de ſubir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou ſe taiſent, ils n'en ſont pas moins jugés, & l'eſtime publique, ou le mépris général réſulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu, mon ami.

IX.

IX LETTRE

Milady Orrery, à My-lord Rivers.

A Windsor.

VOILA bien les femmes, dites-vous ! n'écrivez pas, *elles se fâchent* ; écrivez, *elles ne répondent point.* Le *caprice les guide*, *l'inconséquence les caractérise*, que de *patience il faut avec elles !* Là, doucement, sans vous fâcher, écoutez, croyez, pardonnez. J'ai tort. Diriez-vous mieux ? diriez-vous plus ? Je vous ai négligé, c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer, & si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence.

Assez d'inquiétude, un chagrin très-ridicule, des résolutions prises, combattues, rejettées ; une contrariété de desirs, des projets fous, des craintes sensées m'ont causé du dépit, des re-

grets ; de l'aigreur ; & pendant mon séjour chez Lady Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable.

Vous le savez, quand de sombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis, ni chercher la plus légère distraction. La solitude m'est nécessaire alors, je me cache, je cesse de parler & même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir, je le suis mille fois davantage à la douleur. Dès que sa pointe aigue se fait sentir à mon cœur, tout change à mes regards ; un voile noir s'étend devant moi, mes esprits s'abattent ; je souffre, je ne pense plus. Ou si je pense encore, c'est pour redoubler par mes réflexions la tristesse où je m'abandonne.

Dans ces momens dégoûtée des autres, à charge à moi-même, je me de-

mande pourquoi je suis là ? Comment deux indiscretes créatures ont osé se croire permis d'en former en se jouant une troisieme, sans s'embarrasser si elle approuveroit un jour leur impertinente fantaisie. Heureusement, quand j'ai eu la complaisance pour ma mauvaise humeur d'être bien maussade, bien impatiente, bien insupportable ! un coup de vent souffle sur ce flambeau presque éteint ; ralume cette lumière vacillante, appellée raison. Je rassemble mes petites idées philosophiques, je reprends ma petite portion de courage, & lassé de murmurer, je me soumets.

Allons donc, me dis-je : souffrons les inconvéniens de la vie ; marchons dans cette route épineuse, où d'incommodes voyageurs nous observent, nous gênent : où l'on est poussé, heurté ; où souvent le pied trouve à peine où se poser. Traversons des plaines arides ;

gravissons les montagnes ; élançons-nous de rochers en rochers ; fermons les yeux pour ne point considérer d'effrayans précipices. Tombons, relevons-nous ; espérons toujours découvrir un sentier moins rude ; & si quelquefois le hasard nous guide vers une riante prairie, reposons-nous au bord du ruisseau qui l'arrose : goûtons un moment de douceur, dussions-nous en continuant notre course la trouver plus pénible encore.

Vous riez. Vous vous moquez de moi. Le sexe qui se prétend fort sait maîtriser ses passions. Dès que le vent agite la surface des eaux, menace de soulever les vagues, au défaut du trident de Neptune, il s'arme de ce grand mot, *je suis homme !* Aussi-tôt la tempête s'appaise & le calme renaît... C'est au moins ce qu'un Stoïque a le front de me soutenir. L'orgueilleux personnage

ment. Et s'il disoit vrai, je ne l'en estimerois pas davantage. L'insensibilité est-elle une vertu ? ou seroit-ce un mérite d'en feindre ?'

Mais d'où vient, mais pourquoi chérissons-nous tant cette sensation si contraire à notre repos ? La sensibilité rendit-elle jamais une femme heureuse ! Ah, si vous saviez à quelle épreuve on a mis la mienne ! Devinez ce que j'ai pensé ramener d'Oxford ? un *écureuil ?* point du tout. *Un singe ?* fi. *Un perroquet ?* bon ! c'est un animal bien plus doux en apparence & souvent bien plus capricieux. *Un chat peut-être ?* encore pis ; c'est un mari.

On m'interrompt. Ce soir je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver.

A minuit.

N'êtes-vous pas surpris de m'enten-

dre parler de *mari* ? Veuve à vingt-cinq ans, après en avoir paſſé onze à diſputer ma fortune & ma liberté contre les attaques intéreſſées de mille amans, ne paroiſſois-je pas à l'abri de toute eſpèce de ſéduction ? Eh bien, mon ami, ce n'eſt point à la Cour, ce n'eſt point à Londres, c'eſt dans la retraite que le diable m'a tentée ; & très-violemment tentée.

Un jeune ſauvage, né au pied des montagnes de la Jamaïque, plein de droiture, de candeur, d'agrémens, étoit chez Lady Orkney ſa parente. J'arrive, on me le préſente ; ma vue le frappe, ma converſation l'attache ; il me cherche, me ſuit ; s'empreſſe à me ſervir, à m'obliger. Ses regards timides & pourtant expreſſifs, me parlent avec une tendre, une perſuaſive éloquence. Lady Orkney, officieuſe, indiſcrete à ſon ordinaire, fait cent remarques, me

les communique, m'entretient sans cesse d'Edouart, de son amour. Je ris, je badine de ma conquête ; bientôt je m'en occupe. Mon ame s'émeut, la présence de mon jeune admirateur me cause un trouble agréable. Attentive à ses mouvemens, je les observe avec plaisir, ses moindres discours m'intéressent. Mon imagination court, s'égare, trace sous mes yeux une flatteuse perspective : les biens que je posséde n'ont plus d'attrait pour moi. Qu'est-ce que la liberté, la paix ? comparées aux douceurs fantastiques dont je me forme l'idée ! je me demande tout bas si l'indépendance me rend heureuse, si l'amour n'est pas le bien suprême ? si l'inspirer, si le partager n'est pas le plus grand, n'est pas l'unique bonheur de la vie ?

Prête à perdre la tête au milieu de cet enchantement, je vois arriver ma

cousine Henriette. Elle vient me retirer du Palais d'Armide. Sa jolie figure, image du printems, produit sur moi l'effet du bouclier qui fit rougir Renaud de sa parure, & jetter loin de lui ses guirlandes de fleurs. En considérant la fraîcheur d'Henriette, l'éclat, les graces que donne la premiere jeunesse, je songe à mon âge, à celui d'Edouart; je calcule en soupirant ses années, les miennes: j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers ameneront pour moi ce nombre fatal à mon sexe, ce tems où l'amour l'avilit, le rend l'objet de la risée, tout au plus celui d'une humiliante compassion. Je crois voir le possesseur de ma personne & de ma fortune, prodiguer l'une, négliger l'autre; me livrer au regret, à la jalousie, à des peines insupportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre & s'écrier, *mais aussi quelle folie!*

La

La crainte de l'avenir efface les charmes du préſent. Alarmée, frémiſſant du danger où m'expoſe l'oubli de moi-même, je repouſſe les traits de l'amour. Je les repouſſe avec douleur, mais avec force : je fuis ; je m'arrache de cette campagne qui m'attire & m'effraie. Je m'en éloigne, chagrine, fatiguée, abattue comme un foible oiſeau, qui vient de rompre en ſe débattant les fils du piége où ſon imprudence l'avoit fait prendre.

Seule dans ce ſéjour paiſible, où depuis un mois je me dérobe aux importuns, parcourant les routes de la forêt de Windſor, libre de réfléchir, vous croyez peut-être que bien vaine de mon triomphe, bien ſatisfaite de ce courageux effort, je m'applaudis de ma victoire ? pas le moins du monde, mon ami, je pleure comme une folle. Je maudis la raiſon, l'eſprit, la prévoyance, toutes les belles qualités dont

on me loue, & je me répéte à chaque instant, ah, qu'à ma place une étourdie eut été heureuse !

Cette sotte aventure est l'excuse de mon silence. Gardez ce secret. Je me plais à le déposer dans votre cœur. Adieu. Je retourne à Londres, vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon extravagance actuelle ne porte aucune atteinte aux sentimens d'estime, de confiance & de tendresse, que je vous conserverai toute ma vie.



X. *Lettre*.

My-lord Rivers, à Milady Orrery.

Loin de m'appaiſer, votre excuſe m'irrite, Madame, & je ne la reçois point. Le tems où l'on s'afflige eſt celui de ſe rappeller un véritable ami, de chercher de la conſolation dans ſon cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long ſilence ſi vous aviez perdu mon idée au milieu des fêtes & des plaiſirs.

Je vous ai négligé ſans ceſſer de vous aimer? cela ſe comprend-il? c'eſt dire je m'occupois de vous *en n'y ſongeant point du tout*. Ne me traitez plus avec cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour, l'amitié ne ſe nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a be-

ſoin d'être entretenue, d'être animée ; l'activité ſoutient ſon exiſtence délicate. Douce, égale, paiſible, elle s'aſſoupit aiſément, & quand une fois elle eſt endormie, il eſt bien difficile de la réveiller.

Vous allez me demander ſi j'ai l'audace de vous menacer ? d'inſinuer que mon attachement peut s'affoiblir ? Non, mon aimable amie, non. Mes ſentimens tiennent à vos qualités, ils dureront toujours. Je ceſſe de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance, & vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis, à vous-même, & vous conſerve dans l'heureuſe poſition où le ſort vous a placée.

Rire, me moquer de vous ! Eh, bon Dieu, de quoi rirois-je ! je ſuis homme, il eſt vrai. Mais un homme eſt une foible créature, moins capable que vous, peut-être, de réſiſter à l'impul-

sion de ses sens, d'arrêter la fougue de ses desirs. Un esprit juste, des lumieres acquises, de solides réflexions; la nécessité sentie d'être en paix avec nous-mêmes, la louable ambition de mériter l'approbation des autres, nous donnent comme à vous la force de modérer des passions violentes, de les réprimer, de les immoler à nos devoirs, mais jamais le pouvoir de ne pas souffrir en leur imposant une sévère contrainte.

Oui sans doute *un Stoïque ment.* Mais soyez-en sûre, un Stoïque n'existe pas, ne sauroit exister. Laissons parler, laissons écrire ces enthousiastes, dont le cœur froid & l'esprit exalté peignent l'humanité sous des traits où l'homme se méconnoît. Vouloir faire passer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir, ce n'est pas élever l'ame, c'est la décourager.

Croyez-en l'expérience & la vérité.

On ne fait point de ſacrifice à la raiſon qui ne coûte un effort pénible. Sans ceſſe notre volonté s'oppoſe à ſes conſeils. Elle ne nous guide pas, elle nous entraîne. On lui *cède*, *on ſe ſoumet* à ſon empire. Eh, ſi l'on n'éprouvoit point une réſiſtance intérieure toutes les fois que l'on préfére la juſtice à ſon propre intérêt, ſes devoirs à ſon penchant, le beſoin de s'eſtimer au plaiſir de ſe ſatisfaire, qu'auroit-on à combattre, qu'appelleroit-on ſe vaincre, triompher de ſoi-même ? Les noms de vertu, de généroſité, de grandeur d'ame, n'offriroient que des idées vagues & ſeroient des mots vuides de ſens.

Ceſſez donc de vous traiter de *folle*. Ne vous reprochez point une foibleſſe pardonnable ; n'aigriſſez pas vos chagrins en vous refuſant de l'indulgence. Pleurez, ma charmante amie, pleurez.

Permettez-vous de regretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rougiriez-vous d'être aussi sensible que raisonnable ?

En vérité je hais cet Amériquain. Il est venu troubler bien cruellement votre repos. Reste-t-il en Angleterre, ne le verrez-vous point à Londres ? Adieu, mon aimable, ma chere amie. Soyez sûre de ma discrétion & du tendre intérêt que je prendrai toujours à vos peines & à vos plaisirs.



XI. LETTRE.

Milady Orrery, à My-lord Rivers.

JE *hais cet Amériquain !* Eh, d'où vient, eh pourquoi le haïssez-vous? Ce n'est pas lui, c'est ma propre fantaisie *qui trouble mon repos.* Vous avez bien de l'esprit, vous êtes très-sensible, très-sensé, un fort bon ami, mais un mal-adroit confident, un plus mal-adroit consolateur. *Pleurez, ma charmante amie, pleurez.* Est-ce là ce qu'il falloit dire? En vous exposant la situation de mon cœur, je m'attendois peut-être à vous voir combattre mes scrupules; peut-être espérois-je que vous me trouveriez trop sévère; que blâmant l'austérité de ma conduite vous m'engageriez à plus de complaisance

pour moi-même. Il s'agissoit bien de *vanter mon courage* ; ne pouviez-vous relever à mes yeux les charmes de ma personne, me dire, *formée pour plaire*, pour *être aimée*, ne doutez point *de fixer le cœur de votre amant* ; *mariez-vous*, *ma charmante amie*, *mariez-vous*. Avec de la pénétration, de la finesse, voilà comme on parle. Mais point. Vous avez le front de m'admirer ! vous ne vous appercevez seulement pas qu'approuver le sacrifice de ma tendresse, c'est positivement convenir que j'eusse été folle de m'y livrer.

Il est apparent que je l'ai pensé avant vous. Cependant, mon sage ami, répondez à ma question. Dans une pareille position auriez-vous résisté, auriez-vous immolé vos desirs ? Non, certainement. D'où vient ? C'est qu'il a plu à d'impertinens Législateurs de consulter leur intérêt, de négliger le nôtre ; de se

ménager des plaisirs, de nous réserver des privations. Ces vilains hommes! comme ils ont étendu leurs prérogatives! comme ils ont borné nos droits! que de contrainte ils nous imposerent! que de travers ils créerent pour nous! Par exemple, voilà cet imbécille Lord Carnegui, âgé de cinquante-six ans, laid, goutteux, voûté, ridé, qui épouse à la face de l'Univers une jeune & belle Citadine. Eh bien, pas une ame ne blâme ce mariage. Le vieux fou n'en sera pas plus ridicule pour montrer sa mine flétrie à côté des traits enfantins de sa pauvre petite compagne. Et moi, si j'avois cédé à mon penchant, mille voix se seroient élevées contre ma démarche, auroient interprété mes intentions! A trente-six ans, épouser un jeune homme? quelle carrière ouverte à la malignité! les jolies idées que l'on auroit eu l'insolence de me supposer?

Eh pourquoi cette différence ? parce que je suis femme, obligée par état d'être *raisonnable*, & qu'un homme peut se dispenser de l'être autant que moi.

J'ai de l'humeur, n'est-ce pas ? plus d'une circonstance m'en donne. Cet Edouart qui m'intéresse n'est point heureux. Avec de grandes possessions ses revenus sont modiques. Resté fort jeune sous la tutelle d'un parent peu soigneux, la négligence de cet homme, des économes infideles, des déprédations ordinaires dans ces climats, réduisent Edouart Cliford à la nécessité de vendre ses héritages pour le tiers de leur valeur, ou d'employer des sommes considérables sur ses habitations. Quand les lettres de Lady Orkney, ses pressantes invitations m'attirerent chez elle, son dessein étoit, sans doute, de séduire mon cœur, & de s'emparer de ma fortune. Je ne soupçonne point Edouart

d'avoir connu, ni secondé son projet. A présent elle en a mille de la même espèce. On m'écrit d'Oxfort qu'elle fait sa cour à toutes les héritieres des environs. Elle veut marier son neveu, n'importe comment. Il est doux, docile, complaisant. Elle officieuse, ardente, pressée, insupportable ! elle va l'unir à quelque riche monstre, le perdre, le rendre ridicule, peut-être à jamais infortuné.

Bon Dieu, cette pensée me désole ! Edouart m'aimoit, je pouvois l'épouser, lui faire un sort brillant, & la vanité m'a retenue, & des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le sort de cet homme aimable ! Tenez, ne me parlez jamais raison. Je hais, je déteste la mienne, je la maudis du fond du cœur. Ah, voilà bien le moment de me répéter : *pleurez, ma bonne amie, pleurez.*

XII. LETTRE.

My-lord Rivers, à Milady Orrery.

MAIS oui, vous avez de l'humeur; la petite querelle le prouve. A votre tour, ma chere Milady, souffrez une question. Vous devois-je des conseils sur une résolution prise, en exigiez-vous? Votre confiance m'imposoit seulement l'obligation de vous plaindre, de partager vos chagrins, & de vous indiquer les moyens d'en affoiblir le sentiment. Sur quoi donc me grondez-vous? Malgré vos reproches le *mal-adroit consolateur* ne se corrigera pas, il peut pleurer avec vous, mais jamais vous exhorter à prendre un époux, sûr que tout assujettissement deviendroit un poids insupportable pour vous.

Pensez-y sérieusement. Les douceurs

du lien le mieux assorti composeroient-elles à vos yeux les biens dont vous risqueriez la perte ? L'estimable vanité, que vous venez de satisfaire aux dépens de vos desirs, n'est-elle pas la passion dominante de votre cœur & la base de votre félicité ? Belle, aimable, éclairée, vous avez trouvé l'art difficile d'attirer le respect sans effaroucher les graces & l'enjouement. L'amour, dénué d'espoir, voltige encore autour de vous, cache ses traits sous ceux de l'amitié ; vous forme une cour brillante, composée d'admirateurs secrets & soumis. Tout vous rit, tout s'empresse à vous plaire ! une situation si délicieuse vous paroît une situation naturelle. Votre premiere lettre m'assure combien l'habitude d'être heureuse vous rend sensible à la plus légère contradiction. Dans cette route, que vous nommez *épineuse*, un grain de sable suffit pour

blesser votre pied délicat, le plus petit chardon pour embarrasser le sentier où vous marchez.

Comment résisteriez-vous à des chagrins véritables ? Aime-t-on sans trouble, sans inquiétude ? Et puis, si peu de personnes vous ont semblé dignes de votre estime, un si petit nombre est parvenu à vous inspirer de l'amitié, quelles qualités n'exigeriez-vous pas dans un amant, dans un mari, dans un homme que vous examineriez avec intérêt ? dont toutes les démarches, tous les principes, tous les sentimens, porteroient la joie ou la tristesse au fond de votre ame. Existe-t-il une créature capable de remplir les idées que je vous connois sur l'amour ? Laissez-moi donc vous féliciter encore d'avoir consulté cette raison, *haïssable*, il est vrai, quand elle s'oppose à d'agréables fantaisies, mais qu'il faut écouter, qu'il faut croire,

ſi l'on veut recouvrer une paix interrompue par des accidens paſſagers, & conſerver l'avantage d'être content de ſoi-même.

Si ma poſition actuelle vous étoit connue, vous ne me demanderiez pas, *ſeriez-vous capable d'un pareil ſacrifice?* Que ſavez-vous ſi mon bruſque départ pour la France n'eſt pas un effort de cette raiſon dont vous accuſez mon ſexe de s'affranchir quand elle gêne ſes penchans. Laiſſez penſer à ma couſine que Lady Laurence m'occupe encore, & ſoyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m'affligea ſans doute. Il eſt dur, il eſt humiliant de ſe voir ſéduit par l'artifice, prêt à ſerrer de honteux liens, à ſe préparer d'éternels regrets? Mais, vous ne l'ignorez pas, l'eſpèce de paſſion que m'inſpiroit cette fille, ſi baſſe, ſi mépriſable, ne ſubſiſta pas un inſtant après la découverte de ſes

viles intrigues. Elle avoit fait plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur. Sa feinte tendresse excitoit mes desirs, m'attachoit à elle ; le voile déchiré, je me sentis peu touché de sa perte, mais fort sensible au désagrément d'un éclat inévitable, à la cruelle nécessité de renoncer à sa main au moment où j'allois la recevoir.

Les tristes idées que me laissoit cette fâcheuse aventure s'effacerent vîte, & trop vîte, peut-être. Je trouvai dans les preuves d'une innocente amitié, une dangereuse consolation. La flatteuse espérance de plaire r'ouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur; je me voyois l'objet de ses soins, de ses préférences! Ah, pourquoi, pourquoi me suis-je éloigné d'elle! Mais des circonstances particu-

lières, la certitude de désoler un homme honnête, des égards indispensables, une sorte d'engagement qu'il auroit pu m'accuser de rompre volontairement, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long-tems il aspiroit, que moi-même j'avois souhaité lui faire obtenir. Est-il un intérêt assez puissant pour excuser l'injustice ? Assurer sa félicité en détruisant celle d'un autre, n'est-ce pas violer les droits de l'humanité ? est-on heureux quand on se reproche les moyens dont on s'est servi pour le devenir ? Qui peut se dire tranquillement, *j'ai établi ma propre satisfaction sur le malheur d'autrui.* Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre question. Elle vous prouve qu'un homme ne céde pas toujours à l'emportement de ses passions. Gardez-moi le secret sur cette petite confidence.

Adieu, ma ſenſible, ma belle, ma chere amie. Je ſouhaite que Lady Orkney diſpoſe de ſon neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée ſur un frêle bâtiment, que le moindre ſouffle de l'air peut pouſſer loin de la rive, ou briſer contre l'écueil.

XIII. Lettre.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

SI je n'écris point à My-lord Bellaſis, c'eſt qu'en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'obſervateurs, ou mal inſtruits, ou peu ſincères, je croyois voir ici des hommes très-différens de mes compatriotes; cependant la plus exacte attention ne me découvre point ces *diffé-*

rences extrêmes remarquées pas une foule de nos écrivains. Peut-être est-ce ineptie de ma part, mais je n'apperçois dans les François aucune idée qui s'éloigne des nôtres. Leurs démarches ont les mêmes principes, tendent vers les mêmes objets. Sur mon honneur, ces François, dont une partie de notre nation se forme une image si fausse, me paroissent tout aussi peu extraordinaires que les habitans de la Grande-Bretagne.

Pendant le cours de mes premiers voyages je pensai par-tout comme je pense actuellement à Paris. En arrivant chez un peuple dont on se propose d'étudier les mœurs, je l'avouerai, quelques usages étonnent, semblent offrir aux yeux d'un étranger des hommes nouveaux, des hommes qui ne lui ressemblent pas. Mais l'examen fait bientôt disparoître ces nuances légères, & ra-

mène tout ſous le même point de vue.
Si je m'en rapporte à mes propres obſervations, au réſultat de mes comparaiſons, j'oſerai le dire, les nations Européennes ſe vantent ſans raiſon d'une marque diſtinctive entr'elles. Si cette marque exiſte, elle eſt dans leurs habitudes, elle n'eſt point dans leurs ſentimens. Montre-moi parmi ces diverſes nations un homme agité par une paſſion qui ne puiſſe émouvoir mon cœur, & cet homme ſera vraiment un étranger pour moi.

Tu me demandes ſi on *s'amuſe à Paris?* modérément, je crois. Ou la façon de vivre eſt prodigieuſement changée dans cette fameuſe capitale, ou ceux qui nous l'ont peinte la connoiſſoient mal. Je cherche inutilement ici ces *êtres composés d'air & de feu*, toujours *actifs*, que *la ſaillie & l'enjouement* caractériſent; je trouve les

François, s'il m'eſt permis de le dire ſans enfreindre les loix de l'hoſpitalité, oui ma foi, Charles, je les trouve tout auſſi ennuyeux que nous.

Penſeurs, politiques, raiſonneurs; l'agriculture, la légiſlation, & la philoſophie ſont le ſujet des entretiens de leurs cercles les plus polis. Tout le monde projette, tout le monde établit des principes, tout le monde forme des plans d'adminiſtration. Les femmes même s'occupent de ces graves objets. L'eſprit de parti s'introduit à la toilette, ſiége à table, ſe mêle à tous les jeux. Une jeune beauté choiſit & protége un ſyſtême politique, proſcrit les autres, diſpute, & quelquefois s'emporte. Chaque ſociété a ſes vues, ſes idées, ſes calculs. Et malheur au citoyen paiſible qui demeure neutre, écoute, ſe tait. On l'étourdit par-tout, on ne le conſidère nulle part.

La profondeur eſt devenue la folie d'une nation autrefois inſpirée par les graces & guidée par le plaiſir. L'eſpèce de diſſipation où tu m'invites à me livrer, que tu crois ſi propre à *charmer l'ennui*, n'exiſte plus. Les ſpectacles ſont fort triſtes, je te l'aſſure. On pleure à tous les théatres. Enveloppée de ſombres voiles, Thalie a jetté loin d'elle ſon maſque riant. On hait ici l'éclat de la gaieté, il y eſt le partage du peuple & de la jeuneſſe imbécille. La ſenſibilité, *l'extrême ſenſibilité* eſt l'univerſelle manie, & nos ſujets les plus noirs ſont à peine jugés aſſez ſérieux pour compoſer des opéra burleſques.

Adieu, Charles, aſſure Lady Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à Miſs Rutland. Elle eſt ſans doute fort occupée, & le tems n'eſt plus où elle mettoit quelque prix à mon amitié.

XIV. Lettre.

Miss Adeline Rutland, à My-lord Rivers.

Vous ne voulez pas vous *rendre imposant*, My-lord, eh bon Dieu ! que prétendez-vous donc par ces graves insinuations & ce ton boudeur ! je devois *vous écrire*, dites-vous à Lady Mary, vous communiquer *mes importantes affaires*. Apparemment vous m'en supposez exprès pour vous plaindre de mon *peu de confiance* ? Me seroit-il permis de trouver ce reproche injuste ? Ou ma mémoire me trompe, ou je ne *devois pas vous écrire*, mais seulement vous répondre. Vous me promîtes en partant d'entretenir une correspondance *exacte* avec moi. J'oserois vous demander si vous avez rempli cet

engagement.

engagement, & peut-être me plaindre à mon tour de tant de négligence, si vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce titre m'arrête, il me rappelle mes obligations & m'impose silence. Conviendroit-il à la reconnoissante pupille de My-lord Rivers, de s'appercevoir qu'il peut avoir tort? Je me tais donc; & sans douter que la mauvaise humeur où vous paroissez être contre moi, ne soit très-fondée, très-raisonnable, j'attendrai pour me défendre une accusation positive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blesser; quand vous me l'aurez dit, ma plus *importante affaire* sera de la justifier à vos yeux.

Vous chargez Lady Mary de m'annoncer que vous avez reçu *plusieurs lettres* de *Lemster*. On y est fort prévenu contre moi. Sans doute ma sœur & son mari vous font part de leur mécontentement. Il m'en auroit coûté trop

cher pour les ſatisfaire, & je ne crois devoir à perſonne le ſacrifice de ma liberté, ni celui de mes ſentimens.

XV. LETTRE.

Milady Orrery, à My-lord Rivers.

EH bien, mon ami, ſoyez content. Vos vœux ſont remplis. J'ai pris terre, & le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà ſur la plage où vous me deſiriez.

Savez-vous que cette Lady Orkney eſt la plus odieuſe des créatures? En partant de chez elle, j'y laiſſai Henriette avec Miſtriſs Audley, ſa gouvernante. Lundi dernier, on m'annonce la bonne Audley. Je la vois toute embarraſſée. Après une foule d'expreſſions myſtérieuſes, de ſoupirs, d'héſitations, elle me dit enfin, qu'Henriette, la *ſimple*, la

timide, la *modeste* Henriette s'est *laissé surprendre* par une *forte inclination* ; l'aimable *innocente* est *malade* ; sa *langueur*, son *abattement* peuvent se tourner en *consomption*. Le danger est *pressant*, elle *se meurt* ! & l'assommante campagnarde pleure, crie, se lamente & croit déja porter son élève au tombeau.

Assez surprise & fort émue, je m'informe de l'objet qui fait naître cette passion ? on me nomme Edouart Clifort. L'événement me paroît naturel ; cependant il me fâche, & beaucoup : mais une lettre de Lady Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du penchant d'Henriette pour Edouart, un desir extrême de la *nommer sa niece*, & le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au *bonheur de cette charmante fille* ; dix mille livres sterling ne suffisant point aux *besoins actuels* de son neveu. Et tout de

ſuite, bien franchement, ſans le moindre détour, elle me demande, ſi une parente ſi *bonne*, ſi *libérale*, ne voudra pas ſe *prêter* à l'établiſſement d'une jeune perſonne qui lui eſt *chere* & dont le cœur *eſt abſolument engagé*.

Concevez-vous comment cette imbécille, après m'avoir tant vanté l'amour de ſon neveu, cent fois dit, cent fois répété *qu'il m'adoroit !* a le front, l'audace, l'impudence de me propoſer ce mariage, de recourir à ma libéralité; dites, concevez-vous cela? Avec du ſens, de la raiſon eut-on jamais oſé tenter ce moyen d'arriver à ſes fins? Mais les ſots haſardent tout, & tout leur réuſſit.

Mon premier mouvement a été de haïr Henriette, de déteſter Edouart, d'envoyer promener ſa bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue, & puis j'ai penſé, & puis je me ſuis adoucie, attendrie même. D'où

s'élevoit mon dépit ? au fond, quel attrait me déterminoit en faveur d'Edouart ? que fouhaitois-je vivement quand je fongeois à m'unir à lui ? de rétablir sa fortune, d'affurer fon bonheur. Pourquoi ne faifirois-je pas l'occafion offerte de lui faire un préfent confidérable fans l'humilier, fans lui impofer le poids de la reconnoiffance ? à quel ufage plus fatisfaifant pourrois-je employer les grands biens dont je jouis ?

Après ce petit raifonnement, l'ame exaltée, toute fiere de ma réfolution, j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout eft rangé, tout eft terminé. Je double la fortune d'Henriette. Je laiffe à l'impertinente Lady Orkney le foin des préparatifs, du tems, des articles, de tout le tatillonnage qui l'enchante. Je veux ignorer fi Edouart eft entraîné par elle, s'il m'aimoit, s'il aime ma coufine, que m'importe tout cela ! je

pars. Milady Roſcomond, ſa ſœur, ſon mari & moi, nous allons viſiter la Hollande, une partie de l'Allemagne, la Grece, & peut-être l'Egypte. My-lord Roſcomond, amoureux de l'antiquité, connoiſſeur en vieux monumens, ſera charmé de comparer les ruines de la ſuperbe Memphis avec celles de ſes jardins, élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter l'aſpect, rappeller l'idée de la deſtruction & mêler la triſteſſe au plaiſir de la promenade.

Mon frere crie, Lady Mary pleure, Miſs Rutland boude, mes amis ſe plaignent, veulent me retenir, je ſuis ſans pitié. Depuis mon retour à Londres, je m'y vois excédée de fêtes & de noces. Tout le monde ſe marie. Dimanche, on maria Miſs Belford; hier, Jenny Murray; Arabelle Nelſon ſe marie demain: c'eſt une fureur! Je veux ab-

folument m'éloigner d'un pays où l'on ne peut s'amufer qu'à fe marier, où le mariage me perfécute, où j'ai moi-même été tentée de me marier, où je n'ai pu obliger l'objet d'une tendre préférence, qu'en le mariant. Ne croyez pourtant pas me perdre, être des années fans me revoir. Nos courfes fe borneront à moins d'étendue, & nous reviendrons après avoir contenté notre curiofité fur la Hollande.

Je garderai fidélemeet votre fecret, & pour vous prouver ma difcrétion, je vous en tais un où vous êtes intéreffé. Votre féjour en France inquiéte, occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras. Je ne puis m'expliquer davantage. Adieu. Je vous écrirai ; je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement, accufez-moi de pareffe, & jamais, jamais d'indifférence.

XVI. Lettre.

My-lord Rivers, à Miss Adeline Rutland.

Si vous étiez seulement engagée à me répondre, Madame, vous avez raison de me taxer d'injustice. Où je me rappelle nos conventions, ou vous deviez m'écrire en arrivant au Château de Lemster. Mais je ne veux pas contester avec vous. Il est des occasions où l'on peut se charger d'une faute, si par cette condescendance on diminue le nombre de celles d'une personne que l'on se plaît à excuser.

Le jeune Osborne partant ce soir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois feuilles écrites par votre sœur. A l'exception de ce qui m'est

adressé, leur lecture ne vous offrira rien de nouveau. Je mets le tout sous vos yeux, dans l'espoir qu'en voyant vos propres expressions retracées de la main de Lady Lesley, vous vous étonnerez qu'elles soient échappées à votre plume.

Peut-être suis-je aussi révolté que Sir Francis de la légéreté de votre style & de ce badinage inconsidéré. Sans prendre le même intérêt au succès des vœux du Baronnet, je pense comme vos amis, que cet amant peut *se plaindre*, non de votre indifférence, mais de cette longue irrésolution dont je ne puis imaginer la cause.

Je perdrois avec bien du regret ma premiere opinion sur le caractere de Miss Rutland. L'aimable amie que ma tristesse n'éloignoit point de moi, qui dans la Terre de Lady Morton partageoit ma solitude & souvent mes cha-

grins, dont les douces, les complaisantes attentions en affoiblissoient chaque jour le souvenir, est-elle *insensible?* est-elle incapable de sacrifier un peu de tems, quelques vains amusemens, au plaisir d'obliger une sœur chérie, un parent estimable? & peut-elle s'applaudir d'exercer un *dur empire* sur ceux dont elle est aimée?

Si je me suis trompé à vos qualités, ma méprise me fâche sans me surprendre. L'intelligence bornée d'un homme s'égare aisément dans l'examen d'un sexe, distingué du notre par sa réserve & sa finesse. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles mystérieux dont il sait s'envelopper? Je l'ai beaucoup étudié, tous les jours je m'apperçois que je ne le connois point. Mes recherches m'ont seulement appris à n'en plus faire. Assurément de toutes les opérations que la nature cache à

nos yeux, la moins concevable est le ressort secret qui meut l'esprit & le cœur d'une jolie femme.

Des motifs peu importans pour vous, me défendent de blâmer ou d'approuver vos dispositions à l'égard de Sir Edmont, mais je ne puis vous taire combien je suis blessé du peu de confiance que vous m'avez montré. Eh pourquoi, pourquoi donc ne pas vous expliquer avec moi sur sa recherche ? ni je ne comprends, ni je ne vous pardonne cet étrange procédé.

PAQUET VENU DE LEMSTER.

Lady Lesley, à My-lord Rivers.

SI je ne connoissois pas à ma sœur des idées justes, un naturel tendre, une âme capable de générosité ; si elle ne m'avoit pas donné, quand nous vivions ensemble à Londres, mille & mille

preuves d'une ſenſibilité, dont elle affecte à préſent de ſe montrer peu ſuſceptible, je la croirois très-légère, très-étourdie, très-indiſcrete, & je ne me plaindrois ni de ſon empreſſement à quitter Lemſter, ni des plaiſanteries que depuis ſon retour dans la capitale elle ſe permet ſur mon caractère & ſur mes ſentimens. Jugez-en, My-lord, en liſant la copie d'une de ſes lettres à Sir Francis.

Miſs Adeline Rutland, à Sir Francis Lesley.

» POURQUOI *je n'écris point à Lady* »*Lesley?* c'eſt que je ſais apprécier »mes talens, connoître l'étendue de »mon eſprit; c'eſt qu'en eſſayant plu»ſieurs fois de lui écrire, j'ai trouvé »mon ſtyle très-peu digne d'attirer l'at»tention d'une perſonne auſſi ſublime »dans ſes penſées, auſſi exaltée dans

»ses sentimens, aussi profondément abî-
»mée dans ses tendres méditations, que
»votre charmante compagne.

»Réellement, Sir Francis, j'ai cher-
»ché ma sœur à Lemster & ne l'y ai
»pas trouvée. Votre femme m'a pré-
»senté ses traits, mais point du tout
»son caractère. Depuis deux ans j'as-
»pirois à la douceur de revoir l'amie
»dont votre mariage me séparoit. Je
»croyois pouvoir embrasser chez vous
»cette gaie, cette vive Lidy Rutland,
»l'ame des plus brillans cercles de Lon-
»dres ; ah ! bon Dieu, quelle étrange
»métamorphose ont opéré les nœuds
»*chers & sacrés de l'hymen !* une fille
»élevée à la Cour, une fille de mon
»sang, ma propre sœur ! être deve-
»nue une dame si posée, si grave, si
»pénétrée des *devoirs de son état* ;
»si ardente à les remplir, si soumise
»*aux loix d'un époux !* A vingt-deux

»ans, belle comme un ange, faite com-
»me une déesse, abandonner le monde, »ses plaisirs séduisans ; passer ses jours »au fond d'une solitude *embellie par les »soins de l'amour*, se livrer toute »entiere à sa *douce passion*, toujours »se montrer *sensible*, toujours *aimer*, »toujours le dire, ne vivre, ne respi- »rer que pour son mari ; ah, ma pauvre »sœur !

»Et tous deux vous me souhaitez un »pareil sort. Vous me pressez de m'en- »sevelir avec votre taciturne voisin »sous les épais ombrages, où il prome- »ne mon idée & ses rêveries. Moi, je »l'épouserois ! j'imiterois ma sœur, je »m'enivrerois des *charmes de la vie »champêtre* & des *délices de l'amour !* »Ah, que je suis éloignée de vou- »loir occuper mon cœur de ce triste »sentiment !

»Le ton plaintif de Sir Edmond &

»ſa langueur paſtorale ne me toucheront »pas. Je ne veux ni moutons, ni ber»gers. Les champs ne me plaiſent point, »des amuſemens ruſtiques & unifor»mes ſont ſans attraits pour moi ; le »ſilence des bois m'aſſoupit, & le mur»mure des eaux m'endort. Ramenez »ma ſœur à Londres, j'irai vivre chez »vous. Mais vos boſquets, vos caſca»des, vos tapis verds, m'inſpirent tant »de mélancolie, que ſi j'avois cédé à »vos inſtances, reſté huit jours de »plus, vous auriez pu m'élever un »mauſolée ſous le magnifique dôme »Chinois, où Sir Edmond m'a tant en»nuyée de mes *agrémens*, de ſon *ardeur*, »& de ma *cruauté*.

»Convenez-en, mon très-aimable »frere, vous êtes un peu humilié. Votre »petit plan étoit bien imaginé. En atti»rant le Baronnet à Lemſter, en m'exa»gérant votre bonheur, vous penſiez

»m'engager à me marier? L'exemple de
»mon *heureuse sœur* devoit me faire cou-
»rir à l'autel. Mais j'ai vu le piége, &
»me suis fort divertie à déconcerter vos
»projets.

Docile à vos avis, je me suis encore
»*consultée* sur la recherche de cet amant
»obstiné. J'ai tout *examiné*, tout *com-*
»*paré*. Il résulte de cette *mûre délibéra-*
»*tion* que je ne veux point de Sir Ed-
»mond.

»De bonne foi, mon frere, pourquoi
»me marierois-je par raison, n'ai-je pas
»le tems d'attendre, la facilité de choi-
»sir? Serois-je excusable de donner ma
»main, sûre de ne pouvoir donner mon
»cœur?

»On me dit en ce moment que
»votre ami vient d'arriver à Londres.
»Cela n'est-il pas insupportable! Lo-
»gée chez sa tante, je ne puis éviter
»ses visites. Fier de votre appui, de
»celui

»celui de ma sœur, il va redoubler ses »importunités ; il m'impatientera, je »le maltraiterai ; il s'en plaindra, car »il est injuste. S'il se croit en droit de »m'ennuyer, je puis me croire en droit »de le chagriner.

»Je hais tous ceux qui me desirent ; »tous ceux qui me recherchent. Je le »dis hautement. On ne veut pas me »croire. Ma cour grossit, & mon hu»meur augmente ; je ne distingue aucun »de mes sujets, ils sont tous avertis que »leurs services seront sans récompense ; »que je regnerai sur eux avec un sceptre »de fer. Malgré ma franchise un nou»vel esclave vient chaque jour se sou»mettre à mon *dur empire*. Mes amans »veulent être malheureux ? qu'ils le »soient donc. Plus on me tourmentera, »plus on m'éloignera de l'amour & du »mariage.

»Mais n'est-il pas fâcheux d'être

»riche, jeune, d'une figure passable; de
»s'entendre continuellement prier, con-
»jurer, de quoi? de contenter la fan-
»taisie d'un autre, comme si je n'avois
»pas la mienne. Quelquefois je voudrois
»être aussi vieille, aussi laide, aussi maus-
»sade que Milady Morton.

»Elle me pressoit ce matin de lui dire
»si j'avois prononcé le vœu de ne ja-
»mais me marier? A mon âge, me suis-
»je écriée, ce vœu seroit imprudent,
»même téméraire. Mon neveu n'est donc
»pas sans espérance, a-t-elle repris?
»pardonnez moi, Madame. Elle m'a ré-
»pondu par une grimace à faire peur.
»Adieu, j'embrasse mes deux tendres,
»mes deux chers amis ».

Vous venez de voir, My-lord, sous quels traits il plaît à Miss Rutland de peindre notre conduite & nos amusemens. Sir Francis est fort offensé de ses

railleries, & plus encore de se voir soupçonné par elle de tendre des piéges à sa liberté. Il n'a pas voulu lui répondre & même a paru desirer que je prisse parti dans la querelle. Mais pardonnant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il boudoit, j'écrivis à ma sœur. Sa réponse m'a vraiment fâchée. Et comme personne ne peut mieux que vous juger d'un différend entre vos deux pupilles, je vous prie de vouloir bien lire ma lettre, pour vous assurer que je n'ai point mérité de Miss Rutland le reproche d'attenter à son indépendance; ni mon mari celui de se *mêler* de disposer d'elle.

LETTRE

De Lady Lesley, à Miss Adeline Rutland.

EST-CE une sœur, est-ce une amie, dont je viens de lire les expressions?

Comment ma chere Adeline peut-elle allier des qualités opposées? comment se permet-elle de mortifier par des railleries piquantes & déplacées, ses plus proches parens, ses plus tendres amis?

Serez-vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais? L'esprit est-il un avantage quand la raison ne le règle pas? Sur qui tombent vos plaisanteries, & de quoi badinez-vous? de l'affection mutuelle de deux personnes, dont l'intérêt le plus réel est de conserver les sentimens qu'elles se sont inspirés, de les entretenir soigneusement; de mêler sans cesse l'attrait du plaisir aux devoirs qu'elles s'imposerent en s'unissant, & par une continuelle attention à s'obliger d'éloigner d'elles l'insipide tiédeur, trop souvent compagne de l'habitude.

Vous applaudiriez-vous de cette espèce de satyre, si on vous disoit qu'en s'amusant de votre lettre, Sir Francis en

a saisi l'esprit ? ne voit plus en moi l'épouse prévenante qu'il chérissoit, l'indulgente amie dont la société le rendoit heureux ; mais une femme *passionnée*, une *amoureuse folle, plus exaltée* que *tendre*, moins sensible que *romanesque* ?

Assez blessée de votre ton, je suis encore portée à vous rendre justice, ma sœur. En écrivant vous n'avez point du tout pensé. L'effet que pouvoit produire cet indiscret badinage ne s'est pas même offert à votre imagination. Vous ignorez combien le moindre ridicule, jetté sur l'objet qui nous séduit, est d'une dangereuse conséquence, combien il est capable de dissiper l'illusion qui détermine notre préférence & fixe nos goûts. Illusion si nécessaire à l'amour ! charme secret, émané de lui-meme, répandu sur nos yeux, caché au fond de notre cœur ; puissant & fort tant qu'il est senti sans être ap-

perçu, pour jamais détruit dès qu'on en découvre la trace.

Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chere amie, ne pas l'envier un jour ; ne pas regretter, dans l'amertume de votre cœur, l'amant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir. Nous pensons bien différemment, & je m'écrierois volontiers avec autant de surprise que vous : *une fille de mon sang, ma propre sœur*, ne point aimer !

Si mon mari vous a vanté la constance de Sir Edmond, s'il a pensé que tant d'établissemens considérables refusés pour vous, le sacrifice récent de la plus riche héritiere de Londres, un ardent amour, une longue soumission, & son mérite reconnu devoient vous toucher, est-ce donc vous tendre un piége ? est-ce *former un plan* contre vous ?

Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter ? L'âge du Baronnet, sa fortune, son esprit, sa figure, ses mœurs, vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement que rien en lui ne peut inspirer ? Par où l'aimable ami de Sir Francis s'attire-t-il l'aversion d'une fille éclairée ?

Je ne saurois sans peine lire écrit de votre main, *je hais, je déteste ceux dont je suis recherchée.* Eh depuis quand le cœur d'Adeline se livre-t-il à des mouvemens si contraires à sa bonté naturelle ? Vous êtes bien changée, ma chere, si vous pouvez vous plaire à faire des malheureux.

Ma *gravité* vous fatigue & vous cause sans doute autant de langueur que le

silence de nos bois. Cet article de votre lettre est bien choquant, en vérité. Une fille *élevée à la Cour* être assez peu polie pour paroître mépriser si fort la vie champêtre, en parlant à un homme qui en fait ses délices. Trouveriez-vous Sir Francis honnête s'il traitoit de puérilités ou de sottises les plaisirs vantés de la capitale ? plaisirs si *séduisans* pour vous, que leur privation momentanée mettroit *vos jours en danger*. Après cet aveu, je ne vous conseille pas de reprocher à personne *l'ivresse de ses goûts*.

Celui de mon mari n'a rien de ridicule. Sans adopter la fadeur pastorale on peut aimer la campagne. Ses amusemens, loin d'être *uniformes*, sont variés à l'infini. Toute personne, qui ne porte point aux champs un cœur agité par de violentes passions, éprouve à l'aspect des bois, des eaux, des plaines cultivées, ce mouvement doux & sensible

ſenſible qui fait imperceptiblement rentrer en ſoi-même, rappelle la premiere inſtitution de la nature, avertit l'homme qu'il en a méconnu l'ordre & changé le deſſein ; lui montre où réſide cette paix intérieure, ce bonheur où tout être penſant aſpire ; bonheur toujours ſouhaité, vainement cherché au milieu du tumulte & du bruit. Les avantages produits par la ſociété compenſent-ils vraiment tant de peines, de ſoins, d'embarras, de maux, qui ne tiennent point à l'humanité ſimple, iſolée ; mais à l'humanité raſſemblée, aux loix, aux uſages, aux biens de convention, à tous les préjugés nés de l'aſſociation, à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré nous.

A votre âge il eſt permis ſans doute de ne pas *ſe marier par raiſon.* Vous êtes belle & jolie, fraîche, charmante ! mais l'éclat de la jeuneſſe diſparoît

comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence ou mal-à-propos, ou trop tard. Le tems où vous récitiez des fables n'est pas si éloigné que vous ne puissiez vous souvenir du Héron de la Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconsolable, si je vous voyois éprouver le sort de cet orgueilleux oiseau.

RÉPONSE

De Miss Rutland.

» OH c'est bien vous, ma chere Lady
»Lesley, qui êtes *un enfant*, *& même*
»*un foible enfant*. Paroître mortifiée
»d'une innocente plaisanterie, craindre
uu'elle ne puisse porter atteinte à
»votre bonheur, détruire en un ins-
»tant *l'inaltérable tendresse* du plus
»*sensible des maris*? c'est me garan-
»tir à jamais d'envier cette félicité que

»vous avouez fondée sur une illusion.

»Mais si j'écris *sans penser*, comme »vous avez l'indulgence de le supposer, »des personnes *réfléchies* devroient-elles »s'offenser de mes expressions ? Mon ba»dinage peut être *indiscret*, *impoli*; mais »dangereux ! On riroit à Londres de »vous voir traiter ce sujet si sérieu»sement.

»Si j'ai pris un ton léger en écri»vant à Sir Francis, c'est moins par »*étourderie* que par égard pour vous. »Je voulois éviter de lui faire un re»proche plus grave, & s'il faut m'expli»quer sans détour, je vous demanderai, »ma sœur, de quel droit votre mari »prétend me guider dans une affaire »où je suis seule intéressée ? Libre, in»dépendante, maîtresse de disposer de »moi-même, excepté mon tuteur, »quelqu'un peut-il gêner ma volonté ? »de quoi se mêle donc Sir Francis ?

»lui convenoit-il de me promettre »
»de vouloit difpofer de ma main, de
»mon cœur ; de tourmenter My-lord
Rivers pour l'engager à feconder les
»prôjets de Lady Morton, ceux de fon
»neveu ? favoit-il fi je n'en avois point
»de contraires, s'il ne me dérangeoit
»pas dans mes vues, dans mes defirs,
»dans mes plus douces efpérances ?

»*Regretter Sir Edmond*, avec *amer-*
»*tume* encore ! ah, bon Dieu, cela
»peut-il fe lire fans impatience ? Il a
»*refufé des partis confidérables !* eh
»d'où vient, eh pourquoi les refufoit-
»il ? eft-ce à ma priere, eft-ce de mon
»aveu ? pour la riche héritiere dont
»vous me vantez le facrifice, fi vous
»parlez de Mifs Cambel, vous me par-
»donnerez de ne pas tirer vanité de la
»préférence. Je puis, fans beaucoup de
»préfomption, me placer fort au deffus
»d'une petite citadine, très-riche, il

»est vrai, mais laide, sotte, imperti-
»nente, assez difficile à marier, malgré
»l'or dont on la charge.

»Je *n'hésite* point à répondre sur la
»question que vous jugez *embarras-*
»*sante*. Peut-être a-t-on peine à dire
»pourquoi l'on aime, une femme a si
»rarement raison d'aimer ! mais l'indif-
»férence a toujours des motifs dont on
»se rend aisément compte. *L'aima-*
»*ble ami de Sir Francis* ne me plaît
»pas. Je ne me fais point une étu-
»de de le chagriner, mais il m'inspire
»depuis long-tems le desir de l'évi-
»ter. Nous cédons tous deux à notre
»pente naturelle. La sienne le conduit
»à me chercher, la mienne à le fuir.
»Une passion violente lui donne de
»l'humeur, j'ai la bonté de n'en point
»prendre. Il s'agite, je suis calme. Il se
»tourmente, je reste paisible. Il s'em-
»porte, je ne sens pas la moindre émo-

»tion. Il se plaint, il a tort. Je ne suis
»point *cruelle*, je ne suis point *inhu-*
»*maine*, je suis tranquille.

»Mais comment expliquer mes *dé-*
»*dains* pour un homme dont le mérite
»*me laisse sans objection?* Eh, je vous
»prie, Lady Lesley, connoissez-vous
»un défaut plus révoltant que cette in-
»soutenable constance si souvent al-
»léguée en sa faveur? ne suffit-elle
»pas pour justifier le dégoût, même
»*l'aversion!* Quoi, je lui saurois gré
»des sacrifices faits à sa propre fan-
»taisie? Il m'assiége, cabale, s'appuie
»contre moi du suffrage de mes pa-
»rens, du consentement de My-lord
»Rivers, & je lui devrois de la re-
»connoissance? De quoi récompense-
»rois-je cet *estimable amant?* de l'en-
»nui qu'il me cause? Je me croirai assez
»généreuse si je consens jamais à le lui
»pardonner.

»Abandonnez-nous tous deux à notre »sort. Ses attaques & mes défenses sont »entre nous un combat d'obstination. »Il se flatte de m'épouser, décidément »je ne veux pas me marier. Il a mis son »bonheur à vaincre ma résistance, peut-»être ai-je mis ma vanité à tromper son »attente. Certaine du triomphe, je joui-»rai sans remords de ma victoire. Je »ne dois rien à l'homme qui prétend »m'assujettir à son caprice. Ni son »amour, ni sa persévérance ne m'impo-»sent l'obligation de préférer sa satis-»faction à la mienne. Je ne veux point »de lui. Je ne veux de personne. Je le »répéte, ma sœur, je hais tous ceux qui »me recherchent, & vous assure dans »la sincérité de mon cœur, qu'actuel-»lement les trois royaumes ne renfer-»ment pas un seul objet capable de »changer mes dispositions.

»Le tems où l'on peut craindre d'i-

»miter l'oiseau que vous rappellez à »ma mémoire est encore bien éloigné »pour moi. Le jour luit à peine & vous »parlez déja du soir. J'habite une rive »poissonneuse où les espèces les plus »recherchées se présentent sous ma »main. On me les voit repousser. Mais »qui sait si je n'ai pas jetté ma ligne »dans un endroit écarté, où les yeux »des autres ne l'apperçoivent point, »où mes regards sont fixés sur elle ? Ma »pêche peut ne m'être pas heureuse, »mais j'attendrai l'événement. S'il me »réduit à la disette, plus constante dans »ma délicatesse, plus fiere que le hé-»ron, je ne m'abaisserai pas comme »lui à faire un chétif, un vil repas. »Sobre par orgueil & par raison, j'irai »tout doucement me coucher sans »souper ».

Malheureusement Sir Francis étoit

avec moi quand on m'apporta cette lettre de ma sœur. Elle le mit fort en colere. Il voulut y répondre. Souffrez encore l'ennui de lire cette réponse, My-lord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne contient que deux lignes, & nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne.

Sir Francis Lesley, à Miss Adeline Rutland.

JE ne contesterai ni *vos droits*, ni *votre indépendance*, Madame; je n'insisterai point en faveur d'un amant si positivement rejetté : mais comme je vous dois de la sincérité, j'oserai vous dire que sans être *injuste*, Sir Edmond peut se plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup, vous nommer *cruelle*, *inhumaine*, & vous reprocher une conduite très-dure & très-blâmable. Quant à ma priere, à celle de Lady Morton,

My-lord Rivers voulut bien vous présenter le Baronnet comme un homme dont l'alliance vous convenoit à tous égards ; pourquoi ne dites-vous point alors, *je ne veux pas de lui?* Pourquoi demandâtes-vous du tems ? pourquoi remîtes-vous votre réponſe à la fin des fêtes que l'on préparoit pour le mariage de My-lord Rivers ? pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponſe déſirée avec tant d'ardeur ? pourquoi l'éloignâtes-vous de mois en mois ſur des prétextes frivoles ? ſi décidée dans vos volontés, aviez-vous beſoin de vous conſulter près d'un an pour les connoître ?

Soyez impartiale, ſoyez vraie, Miſs Rutland, & dites-moi, ſi tenir un amant déclaré dans une ſi longue ſuſpenſion, ce n'eſt pas lui donner de l'eſpérance, ſi ce n'eſt pas au moins lui en laiſſer prendre ? Quand il ſeroit poſ-

fible d'attribuer votre irréfolution à des circonftances particulieres, comment juf-tifierez-vous vos dédains, vos railleries, cet empire tyrannique exercé fur mon ami? Si vous ne l'éprouviez pas, si vous ne vous propofiez point de récompen-fer un jour fes complaifances & fa dou-ceur, falloit-il abufer de votre pouvoir & de fa foibleffe ; le rendre le jouet de vos caprices ? Vous ne *devez rien à l'homme qui cherche en vous fa propre fatisfaction.* Je vous l'accorde. Mais ne devez-vous rien à l'homme dont vous avez laiffé naître l'efpoir, dont vous avez prolongé l'inquiétude & caufé vo-lontairement les peines ? Ne devez-vous pas de la compaffion au malheur ? & n'en eft-ce pas un bien grand de vous aimer ?

Si les empreffemens de Sir Edmond, si fa recherche *contrarioit* vos *deffeins*, il falloit le dire avec la noble franchife

qui convient à une femme de votre naissance & de votre caractère ; mais vous taire, admettre ses visites, les refuser ; le traiter avec hauteur, ne jamais le chasser & le désobliger sans cesse, c'est un procédé peu digne de Miss Rutland. Et je suis vraiment fâché qu'on puisse le reprocher à la sœur de Lady Lesley.

Réponse

De Miss Adeline Rutland, à Sir Francis Lesley.

» Sir Francis obligera *la sœur de* » *Lady Lesley*, s'il veut bien croire » qu'elle justifieroit sa conduite & ses » procédés, si elle n'étoit certaine de » n'en devoir compte ni à lui, ni à per» sonne ».



XVII. LETTRE.

My-lord Rivers, à Sir Charles Cardigan.

EST-IL vrai, Charles, tu *n'espères rien?* On ne peut engager Sir Thomas à se prêter aux désirs de son frere. Ses délais me l'ont fait présumer. Cependant son mauvais cœur m'étonne. Est-il possible de donner tant à des goûts frivoles, & de ne pas accorder mille, ou douze cens guinées, à l'avancement d'un jeune homme, dont les heureuses dispositions méritent d'être encouragées; Refuser de contribuer au bonheur de son parent, de son frere, c'est une impardonnable dureté.

En vérité, Charles, toi qui de concert avec Sir George veux réformer

tous les abus, que j'ai vu méditer sérieusement sur le plus fou des systêmes, t'enivrer du désir de voir regner l'égalité entre les hommes ; tu devrois bien essayer de l'établir dans les familles, entre les freres au moins.

Si le droit du plus fort, malheureusement très-naturel, & très incontestable ; droit qu'aucun principe, aucun raisonnement ne peut détruire, si ce droit te paroît *cruel, odieux !* combien celui d'un ainé, fondé seulement sur les conventions de l'orgueil, est-il plus révoltant, plus contraire à la justice, à l'équité, aux loix de l'humanité !

Si jamais je suis pere, le premier né de mes enfans sera l'égal de ses cadets & non pas le supérieur. Il ne les privera pas de leur partage dans ma fortune pour étaler le faste insolent dont Sir Thomas se glorifie, tandis que son frere James, Officier réformé

demi-Chasseur, demi-Fermier, languit loin du monde, où sa figure, son esprit & ses talens le rendent si digne de paroître.

Il est mon allié par sa mere. Ce titre ne lui sera point inutile. Il m'autorise à l'obliger, & je me trouve heureux de pouvoir le faire. Cesse de presser Sir Thomas. En prévoyant le succès de ta négociation j'ai pris des mesures en conséquence. J'ai traité, tout est arrangé, l'accord établi, l'agrément obtenu, la commission prête à être délivrée. James sera placé dans le Régiment des Gardes. C'étoit l'unique objet de ses vœux. Sir Robert Askam m'a secondé; son zele & sa promptitude ont applani toutes les difficultés. Je t'envoie un ordre pour prendre chez Burnet l'argent nécessaire. Dès que le brevet sera signé, fais partir un exprès, & mets dans le paquet adressé à James un billet de

banque de cent livres ſterling. Mais cache-lui ſoigneuſement la main qui l'oblige. Laiſſons ſes idées errer & ne les fixons pas. Tant de perſonnes lui doivent de la protection & des ſecours ! Je voudrois lui épargner ce moment de trouble, d'embarras, souvent d'humiliation, cette honte mal-entendue peut-être, qu'un bienfait reçu excite au fond d'un cœur honnête. Mais as-tu beſoin de leçon, n'eſt-ce pas de toi que j'appris à ſervir noblement un ami ?

Je mets ſous ton enveloppe ma réponſe à la derniere lettre de James. Fais la parvenir entre ſes mains avant le brevet. Elle l'éloignera de porter ſes ſoupçons ſur moi. Il a des parens ſi riches ! comment aucun d'eux ne s'eſt-il aviſé de le placer ? c'eſt apparemment que peu de perſonnes s'occupent de l'intérêt, ou du bonheur des autres.

Je ne ſais que penſer de Miſs Rutland

fand. Plusieurs expressions des lettres dont je viens de lui envoyer les copies me causent assez d'inquiétude. Ses regards se sont arrêtés, dit-elle, sur un *endroit écarté*, on n'apperçoit point *l'objet de ses observations : cet objet fixe toute son attention*. Dans un autre tems j'aurois peut-être interprêté ce langage, il m'embarrasse aujourd'hui. Assurément de nouvelles circonstances ont changé son esprit & son cœur. Comme elle ne quitte guère Lady Mary, tu pourrois veiller sur ses démarches, remarquer ses mouvemens & m'en instruire. Si en effet elle distingue quelqu'un, il te sera facile de le connoître. Il m'importe beaucoup de savoir si elle a commencé de s'en occuper avant son départ pour Lemster, ou depuis son retour à Londres. Adieu.



XVIII. Lettre. *

Le même, à M. James Morgan.

Votre confiance me touche, Monsieur ; elle m'engage à redoubler mes instances auprès d'un ami de Sir Thomas, mais je n'ose vous flatter du succès de ses soins. Votre frere a des goûts si variés, des fantaisies si coûteuses, il se donne tant à lui-même, qu'à peine ses immenses revenus suffisent-ils à ses dépenses journalieres. Vos chagrins sont fondés : vous blâmer de les sentir, ce seroit être dur. Je vous exhorte seulement à vous en occuper moins. Ne contractez pas l'habitude de vous attrister. Une humeur sombre nuit aux

* Cette lettre, & deux ou trois de celles que l'on vient de lire, ont été dans le Mercure il y a sept ou huit ans.

plus aimables qualités. *Il faut rire avant d'être heureux*, dit un sage, *de peur de mourir sans avoir ri.*

Votre position actuelle ne fixe pas vos regards sur une perspective bien agréable ; je l'avoue. La campagne vous déplaît, l'inaction vous ennuie, & la solitude *vous livre à d'ameres réflexions ?* Cet état, dites-vous, est *horrible*, *affreux !* Hélas ! peut-être un jour regretterez-vous dans le tourbillon du monde cet état que vous trouvez *affreux* ; ces paisibles instans que vous nommez perdus, cette liberté, ce loisir dont mille embarras vous apprendront à connoître l'inestimable prix.

Le bonheur ne me paroît point attaché à une situation, mais à l'idée qu'on se forme de la sienne & de celle des autres. Les besoins réels sont si peu étendus, qu'il seroit facile d'être content si on se regardoit seul. Mais sans

cesse blessés par des objets de comparaison, nos yeux se ferment sur nos propres avantages, notre cœur s'ouvre au desir; le faste, l'éclat nous en imposent, & celui qui les étale à notre vue nous fait sentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas.

Au fond, l'envie qu'excitent les riches & les grands est l'effet d'un premier coup d'œil jetté sur eux. Si on pénétre dans l'intérieur de ces maisons brillantes, où le bonheur habite en apparence, qu'y trouve-t-on? de bas complaisans, de vils parasites, de feints amis, d'heureux valets, & souvent d'infortunés maîtres..

Ces hommes que vous croyez *les dieux de la terre*, à qui vous voyez tant de moyens *de remplir leurs souhaits*, acheteroient à grand prix vos desirs. Tout leur est insipide; la lan-

gueur préſide à leurs fêtes ; ils paient avec prodigalité l'eſpérance du moindre amuſement ; mais le plaiſir vient-il quand on l'apelle ? vainement promis, plus vainement attendu, il fuit devant eux. Tout ce qui les environne a l'art de s'approprier leur fortune, d'en jouir ; c'eſt à eux ſeuls qu'elle devient inutile. Ils reſſemblent à ces grands arbres, dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche & délicieuſe, tandis que leurs faîtes élevés dans la nue, ſont continuellement déſſéchés par l'ardeur du ſoleil.

Quand Sir Thomas conſentiroit à vous obliger, en vous comparant à lui vous ſeriez toujours dans une condition médiocre. Ne vous livrez donc point à des idées capables de répandre le dégoût ſur toute votre vie. N'enviez pas votre frere : enviez encore moins les parens que vous avez dans la chambre haute.

Eſtimez plus vos qualités que la fortune ; ſoutenez votre nom par des actions nobles ; méritez un titre, & ne rougiſſez jamais de n'en point avoir.

J'approuve vos études & votre amour pour la philoſophie. Ne ceſſez pas d'entretenir cet amour, il eſt néceſſaire à la conduite, il influe ſur les mœurs & réprime la fougue des paſſions. Mais craignez de vous tromper & d'errer avec les auteurs que vous me citez. Gardez-vous d'adopter leurs ſuppoſitions, de voir un monde qui n'eſt pas, des hommes qui ne peuvent être. Ne vous formez point des vertus giganteſques, des ſentimens outrés, une ſenſibilité factice. Il eſt peu d'occaſions dans la vie d'un particulier où l'héroïſme ou la magnanimité puiſſent lui devenir des vertus familieres, mais il a tous les jours celle de ſe montrer honnête, ſociable & obligeant.

Etudier la nature & ſon propre cœur, chercher à diminuer les peines attachées à la vie, à notre poſition dans le monde ; étendre les reſſources que la raiſon nous préſente pour les adoucir ; craindre de bleſſer les autres, ſe reſpecter ſoi-même : avant de ſe permettre une démarche, s'aſſurer de pouvoir s'eſtimer après l'avoir faite ; voilà, mon jeune & cher ami, une partie des règles de la ſaine morale, de l'utile philoſophie ; règles dont je vous invite à ne jamais vous écarter.

Adieu. Soyez patient. Eſpérez, mais avec aſſez de modération pour ne pas vous affliger trop ſi vos vœux ſont déçus. Continuez à m'écrire, & comptez ſur ma plus tendre affection.



XIX. LETTRE.

Miss Adeline Rutland, à My-lord Rivers.

SIR Edmond ſe diſpoſant à partir pour l'Ecoſſe, ou pour la France ; dans la crainte, s'il ſe rend à Paris, que ſon amour-propre offenſé ne l'engage, même involontairement, à repréſenter notre rupture comme la ſuite de cette *légèreté*, dont ma ſœur & ſon mari m'accuſent ; je me hâte, My-lord, de vous inſtruire des particularités de cette affaire. Elle s'eſt paſſée ſous les yeux de tant de témoins, qu'il me ſeroit difficile d'en changer les circonſtances, ou d'en altérer la vérité. Mais je puis en expliquer les motifs, très-mal interprétés par le Baronet.

Sir Charles vous aura ſans doute parlé

parlé de la ſuperbe fête que Milady Ormond a donnée à la jeune Ducheſſe de Crafton ? La veille de ce jour deſtiné à pluſieurs ſortes d'amuſemens, Sir Edmond & Sir Richard dînerent chez elle. Pendant le repas, on s'entretint du bal, qui devoit prolonger les plaiſirs & les terminer. Tout de ſuite les deux Baronets s'empreſſerent à me demander *l'honneur de danſer avec moi.*

Vous ne connoiſſez pas Sir Richard. Abſent depuis cinq années, il arrive récemment à Londres & ſemble préciſément s'y occuper du ſoin de m'ennuyer. C'eſt un grand enfant, indiſcret, étourdi, ſans eſprit, ſans idées, ſans jugement. Il n'a vu dans les pays étrangers que la différence des bâtimens, du ſervice de la table & de la façon de ſe mettre. Quelques épigrammes françoiſes, deux ou trois arietes italiennes,

cinq ou ſix ſentences eſpagnoles, une douzaine d'épithetes allemandes forment le fond de ſes connoiſſances acquiſes. Au reſte il n'eſt point mal. Une taille aſſez haute, aſſez ſvelte donne de l'aiſance, même de la nobleſſe à ſes mouvemens. Ses yeux ſont vifs, ſa phiſionomie eſt fine, & quand il ne dit rien, on le croiroit capable de dire quelque choſe. J'ai crû devoir vous peindre exactement la perſonne dont Lady Morton & ſon neveu aſſurent que je ſuis *fort épriſe*.

Je me taiſois, je ne répondois point aux inſtances mutuelles des deux prétendans. Mon ſilence bleſſa l'orgueil de Sir Edmond. Il me conjura de décider entr'eux; mais avec des expreſſions ſi exigeantes, un ton ſi ſupérieur, un dédain ſi marqué pour Sir Richard, en laiſſant paroître tant de ſurpriſe de me voir balancer, qu'en ce moment

me déclarer en faveur de l'un ou de l'autre, ce n'eut pas été faire un choix, mais me conformer à la volonté de Sir Edmond.

Loin de m'expliquer sur mes intentions je répondis, qu'ignorant si la fantaisie de jouer ou celle de danser me viendroit le lendemain, il seroit tems de me détermi-ner quand le bal commenceroit. Sir Edmond se leva furieux, alla bouder au-près de Lady Mary, sortit ensuite, cou-rut chez lui composer un volume de plaintes, de reproches ; de menaces de *n'aimer plus*, de sermens *d'aimer tou-jours* ; un assemblage de folies, de contradictions ; pas le sens commun ! mais d'assez graves, d'assez impertinen-tes réflexions sur mon sexe, sur son *indécision*, sur sa *cruauté*, suivies du ra-bachage ordinaire sur *l'inhumain abus de son pouvoir*.

Moi, My-lord, douce, bonne, vrai-

ment indulgente ? je réponds ; *Sir Edmond peut s'épargner une vaine inquiétude. Si je danse demain, je ne réglerai point le choix d'un partner sur de hautaines prétentions, mais sur ce qui sera décent & convenable.*

Le lendemain arrive ; le jour se passe dans un agrément continuel. La nuit amène l'heure du bal. A peine je parois à l'entrée du sallon où l'on commençoit à danser, que je me vois assiégée par une foule d'aspirans à *l'honneur d'être mon partner*. Sir Edmond & Sir Richard accourent, poussent, écartent ceux dont je suis environnée. Sir Richard approche le premier, s'incline avec grace, étend le bras, cherche à saisir ma main. Je la retire & m'efforce d'adoucir mon refus par la politesse de ma révérence. Il se déconcerte, porte des regards irrités sur Sir Edmond. Le fier Ecossois jouit sans pitié de la con-

fusion de son rival, l'augmente par un souris malin. La honte, la colere se peignent sur le front de Sir Richard, le bal s'interrompt, l'attention de toute l'assemblée est fixée, mon choix en devient l'objet. Sir Edmond plein de confiance me présente sa main d'un air triomphant, il ne doute point de recevoir la mienne. Je sens le danger d'accorder une préférence dont les suites peuvent être funestes aux deux rivaux; elle va paroître à tant de témoins l'aveu d'un sentiment que Sir Edmond ne m'inspire pas. J'apperçois à peu de distance My-lord Stairs, rêvant, bâillant, dormant à son ordinaire. Je l'appelle, je lui demande s'il veut danser avec moi? Ma proposition l'éveille, l'étonne, l'enchante! Le bon vieux fou, transporté de joie, bénit son *heureux destin*. On lui fait place, il me joint, me remercie, reçoit ma main à ge-

noux, & regarde en pitié tous ces jeunes prétendans trompés dans leur attente.

Un éclat de rire universel, suivi d'un long battement de mains me fait connoître que ma bisarrerie apparente est généralement approuvée. Sir Edmond pâlit, rougit, mord ses levres, me lance un regard terrible, se perd dans la foule & ne se montre plus. Moi, contente de ma prudence, satisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendans, de voir Sir Richard consolé, & l'orgueilleux confondu dans ses vains projets, je me promène, je cause avec mon gracieux partner, tout charmé de *mes bontés*, de la *glorieuse préférence dont j'ai daigné l'honorer*.

Je pense vous devoir ces détails, My-lord. Sir Edmond traite mon procédé *d'offense préméditée*, *d'affront public*. Il ne veut pas regarder ma con-

duite comme l'effet nécessaire de sa présomption, de l'embarras où lui-même me mettoit. La façon dont il l'envisage m'est bien indifférente. L'approbation de Milady Ormond, de Lady Mary, de toutes mes amies me suffiroit, si la crainte de ne pas obtenir la vôtre, ne me causoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé. Cent fois j'ai désiré pouvoir surmonter mes dégoûts & l'épouser pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance.

J'allois fermer ma lettre quand M. Osborne s'est fait annoncer & m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup d'œil jetté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y songe-t elle ? Quoi, vous entretenir des petitesses de son mari, vous en-

nuyer d'un caquet de famille ! Je ne veux relire ni ses expressions, ni les miennes, mais répondre aux vôtres. Oui, *l'intelligence d'un homme s'égare aisément*. Si cela n'étoit pas, My-lord Rivers douteroit-il des qualités qui m'acquirent son estime ? m'accuseroit-il d'avoir manqué de confiance quand il ne m'en demandoit point, quand lui-même manqua d'amitié en promettant ma main sans me consulter, sans daigner s'instruire des dispositions de mon ame. Je devois *m'expliquer sur la recherche de Sir Edmond*. Vous ne me *pardonnez point mon silence ?* Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donnâtes à cette importune recherche, mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter, si je me vois forcée de mécontenter les autres, au moins conserverai-je l'avantage d'être satisfaite de moi-même.

XX. LETTRE.

My-lord Rivers, à Miss Adeline Rutland.

L'AVENTURE du bal vous délivre enfin d'un amant, dont j'ai jugé comme vous la constance mêlée d'un peu d'obstination. Sa tante & lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaiement. Je ne sais si je dois plaindre Edmond ou le féliciter. S'il tient sa parole, s'il renonce à vous ; si sa colere éteint son amour, je serai porté à dire de lui ce qu'on répéte souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourmens, *il est bien heureux, il ne souffre plus.*

Inquiette de mon approbation ! Assurément c'est une plaisanterie. Cache-t-on ses desseins & ses démarches à un

ami dont on souhaite l'approbation ? lui reproche-t-on avec aigreur une faute commise innocemment ? Sans me croire coupable à votre égard, j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du Baronet. Elle ne l'a point servi, & peut-être a-t-elle nui aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de vos amans j'en connois un aussi sensible, aussi tendre qu'Edmond, j'ai craint de vous le montrer. Je doute pourtant que sa poursuite vous eût importunée si long-tems, sûr que le moindre de vos dédains l'auroit assez mortifié pour l'éloigner à jamais.

Je trouve de la hauteur & de l'injustice dans la fin de votre lettre. Vous m'accusez d'avoir offensé l'amitié en me prêtant aux vues de vos parens ? Vous présenter un homme dont vous étiez maîtresse d'admettre ou de rejetter les soins, étoit ce manquer à l'a-

mitié ? Ne la blessâtes-vous pas vous-même en vous taisant sur vos intentions, en ne me parlant point avec la confiance que j'avois droit d'attendre de ma pupille & de mon amie ?

Ne confondez-vous point les tems & les circonstances, ma chere Miss Rutland ? Quand on proposa votre mariage avec le neveu de Lady Morton, n'étiez-vous pas indifférente sur tous les partis qui s'offroient ? n'étiez vous pas disposée à consulter vos parens sur un choix dont vous paroissiez vouloir les rendre arbitres ? L'énigmatique aveu que vous faites à votre sœur prouve un changement arrivé dans vos idées & dans vos sentimens. Cette différence me frappe, & tout m'assure qu'elle est récente.

Quand je vous rendois de fréquentes visites chez Lady Morton, vous *n'observiez personne* ; pendant notre

séjour à sa terre, *un endroit écarté ne fixoit* point *vos regards*. Raisonnable, gaie, paisible, vous vous plaisiez à la campagne, vous goûtiez de simples amusemens, vous vantiez les charmes de cette belle retraite & n'y souhaitiez point les plaisirs bruyans de la ville. Que vous étiez aimable alors! Comment avez-vous perdu cette douceur, cette sensibilité qui ajoutoient des graces si touchantes à vos agrémens personnels? Ah, pourquoi, pourquoi Miss Rutland ne se ressemble-t-elle plus!

Mais votre esprit est préoccupé, vous formez des projets, vous avez des doutes, des craintes. *Votre pêche peut n'être pas heureuse!* Eh d'où vient ne le seroit-elle pas? Vous m'alarmez sur l'objet de vos *observations*, sur son état, sur sa fortune. Par quel art dérobez-vous ces observations aux yeux des autres, & pourquoi cacher une

préférence que vous êtes libre d'accorder? La dépendance où vous êtes de mon consentement vous sembleroit-elle un obstacle insurmontable? J'ai le pouvoir de gêner vos dispositions, il est vrai, mais vous me connoissez trop pour me croire capable de m'en servir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'autorité qu'on me donna sur vous, c'est en la regardant comme le droit de veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes soins à faire votre bonheur. Honorez-moi donc d'une entiere confiance. Parlez, exprimez-vous sans réserve & sans détour, & soyez sûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami, prompt à satisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les supposant contraires à ses propres désirs, à sa volonté, au choix qu'il eût fait pour vous, au plaisir qu'il eût senti de

contribuer par ce choix à vous rendre un jour la plus heureuse des femmes. Adieu.

XXI. Lettre.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

Assurément, Charles, tu n'as pas cru me donner *une marque d'amitié* en m'adressant ton maudit voyageur. Il étoit cruellement pressé de me voir ! Une heure après son arrivée il m'apporta les livres dont tu l'avois chargé, & me remit ta lettre d'un air très-confiant. Deux de mes compatriotes & trois François dînoient chez moi. J'invitai ton *homme de mérite*, & sur ta parole je le présentai comme un *génie profond*, capable de *plaire* & *d'instruire*. Mais dès le premier service

je pénétrai le perſonnage & vis ta malice. Depuis dix jours il m'excéde. Heureuſement je pars demain pour la campagne, déterminé à n'en point revenir qu'il n'ait pris la route de Vienne.

Ce riche coſmopolite eſt ſavant, dis-tu ? je veux le croire. Mais en lui ſuppoſant les plus rares connoiſſances je lui en déſirerois une bien eſſentielle, celle de l'ennui qu'il inſpire. Vingt fois je me ſuis ſenti vivement tenté de la lui donner. Ne feroit-ce pas lui rendre un ſervice important de lui apprendre combien il eſt inſupportable. ?

Cet homme ſemble avoir étudié l'art de contredire. Il nie les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet point la vérité. Il veut vous ôter vos idées, vous donner les ſiennes. Si vous les adoptez, il les abandonne, pous en préſente de nouvelles. Il diſpute contre vos ſens ; contre vot re rai

son, vous refuse la faculté de voir & celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres, détruisant, édifiant, contestant, parlant sans cesse & n'écoutant jamais, il vous réduit à la nécessité de lui céder, ou de l'assommer.

Une très-nuisible politesse entretient l'espece incommode de ces tyrans de la société, & les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès qu'un docte bavard, bien aigre, bien suffisant, bien obstiné, paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur & le maître. On craint de l'irriter; on préfére le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien. Il propose, objecte, résout. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exciteroit un mot hasardé. On se tait; on bâille, on s'attriste; les moins

patiens

patiens se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'Orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention & la prend pour une déférence dûe à la supériorité de son génie.

Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbery & celle de My-lord Courteney. Je te félicite d'un retour si long-tems souhaité. Tu vas donc enfin recevoir Lady Mary des mains de son frere ? Ces instans sont doux, Charles, & je partage bien sincérement ta joie.

Tu m'obliges fort par ta complaisance pour les désirs des deux charmantes amies. Tu consens à ne les point séparer, je t'en remercie. La société de ma cousine convient mieux à l'âge & aux goûts de Miss Rutland que celle de Milady Ormond. Je te recommande

cette jolie, cette ſinguliere, cette incompréhenſible créature, dont le caractère échappe à l'inſtant où l'on croit le ſaiſir. Elle m'a jetté dans plus d'une erreur. Combien il eſt facile de s'abuſer ſur les mouvemens des autres, ſur les ſiens ! A quelle ridicule crainte je me ſuis livré ! En faiſant la plus inutile démarche, je me ſuis applaudi de ma raiſon, de mon courage ; j'ai pris une ſorte de reſpect pour moi-même. Je me trouvois juſte, généreux, capable de ſacrifier l'eſpoir d'un bien précieux aux loix de l'équité. Au moment où j'admirois ma force & ma grandeur d'ame, une découverte imprévue me prouve, que ſi je n'étois pas décidément un fat, ſéduit par ſa vanité, j'étois au moins un imbécille, trompé par ſa propre folie.

Tu ne devines guère où tend ce propos. Je ne puis m'expliquer à préſent.

Est-ce le tems de te parler de moi ? Je t'embrasse. Je te félicite encore sur ton prochain bonheur, & j'invite ma cousine à le combler en avouant qu'elle le sent comme toi.

XXII. LETTRE.

Lady Mary Courteney, à My-lord Rivers.

SAVEZ-VOUS bien que vous avez mortifié, même chagriné Miss Rutland ? Etoit-il nécessaire de lui envoyer ces lettres venues de Lemster ? Pourquoi prenez-vous parti dans cette querelle ? *Aussi révolté de son badinage que Sir Francis !* d'où vient, que vous importe si son style est léger, ou sérieux ?

Vous vous croyez *fort doux*, *fort indulgent* ; le juge le plus équitable !

moi , je vous trouve sévère, capable de prévention, & je vous accuse d'une partialité très-prouvée.

Sir Edmond peut se plaindre de mon amie, dites-vous. Je le nie positivement. Que lui a-t-on fait ? En vérité cet homme est ingrat. Ne pouvant éviter ses visites, elle les a reçues ; elle a souffert ses soins. En quoi sa bonté le désobligeoit-elle ? Il a joui du plaisir de la voir, de lui parler, de l'entendre ; d'exciter l'envie de ses rivaux, de s'attirer les félicitations de ses amis sur l'espoir de posséder une fille charmante. Est-ce là le sujet de ces plaintes si graves, si fondées ?

On ne sait comment traiter votre sexe, il est si déraisonnable ! Sir Francis reproche aigrement à sa belle-sœur de ne s'être pas expliquée d'abord sur le sort de son ami ? Ne semble-t-il pas qu'en disant au Baronet *je ne veux*

point de vous, elle l'eut rendu le plus content des hommes ? Elle s'est déclarée enfin, est-il satisfait ? Non. Il regrete son incertitude, il voudroit se voir encore le *jouet des caprices* de *l'inhumaine*, il annonce son départ, ne s'en va point ; écrit à la *cruelle*, implore la compassion de ma tante, l'appui de Sir Charles, ma pitié, mes secours. Je lui ai décidément refusé ma protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si triste, si rampante, si ennuyeuse ! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable que celle de ce vilain Silene dont j'ai débarrassé le grand sallon de ma tante.

Vous ne *comprenez point la cause de l'irrésolution de Miss Rutland*, cependant vous la condamnez. Rien n'est moins *juste*, ni plus inconséquent. Dans le tems où tous les suffrages se réunissoient en faveur de Sir Edmond, peut-

être Miſs Rutland avoit-elle une raiſon d'eſſayer s'il feroit en ſon pouvoir d'obliger ſes parens, de céder aux inſtances de Lady Morton, aux conſeils de ſon tuteur, prêt à lui donner l'exemple de l'engagement qu'il la ſollicitoit de prendre.

Peut-être auſſi des événemens imprévus la firent-ils réfléchir ſur la complaiſance exigée d'elle. En y ſongeant mieux, ſon indépendance, ſa liberté lui parurent préférables à des nœuds qu'elle ne ſouhaitoit pas former. Ses diſpoſitions changerent. Elle penſa plus avantageux de ſuivre ſa propre fantaiſie que celle des autres. En s'attachant à cette idée le Baronet l'embarraſſe. De l'impoſſibilité d'aimer, on paſſe aiſément au dégoût d'être aimée. Cet amant preſſa, il devint importun, & puis fâcheux, & puis abſolument inſupportable. La froideur, les délais,

l'humeur même ne le rebutant point, il fallut bien lui montrer un peu d'antipathie, & rire quelquefois de ses lamentations, pour ne pas mourir d'impatience ou d'ennui de les entendre.

Au reste je parle au hasard. Je ne sais rien. J'imagine, je suppose. Il seroit prudent à vous de m'imiter, de ne pas blâmer & de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude, c'est que mon amie se conduit par de sages principes, & si My-lord Rivers en doute, il nous offense tous deux.

Voulez-vous bien vous charger de me faire passer les livres dont je vous envoie le catalogue? Joignez-y des nouveautés pour amuser ma tante. Consultez vos bonnes amies sur le choix. On vous laisse le maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées.

Vous devenez bien François à Paris. Plus d'attention, plus d'exactitude

Cette histoire promise, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y songez plus. Ces pauvres Angloises, comme vous les oubliez !

Miss Rutland vient d'entrer dans mon cabinet. Je lui ai demandé si elle vouloit vous écrire ? elle a pris un petit air moitié grave, moitié boudeur ; s'est assise, a choisi du papier, essayé dix plumes, taché d'encre un de ses jolis doigts ; puis elle a rêvé, considéré la table, l'écritoire, moi ; & puis elle s'est levée, & d'un ton doux, amical, elle m'a dit, en vérité, ma chere, je ne sais pas pourquoi j'écrirois à My-lord Rivers. Vous le voyez, elle est fâchée. Adieu, souvenez-vous de ma commission & sur-tout de l'histoire de vos deux amies.



XXIII. Lettre.

My-lord Rivers, *à Sir Charles Cardigan.*

TA crainte eſt ridicule, Charles. Pourquoi tes détails & ta joie me paroîtroient-ils *puériles*, ou *ennuyeux?* ſuis-je auſſi grave, auſſi contrariant que Sir George? d'où vient traiterois-je de *foibleſſe* un ſentiment naturel? ſentiment donné, je crois, à l'homme pour compenſer les maux néceſſaires dont il ne peut éviter, ni repouſſer les atteintes. Tu *aimes*, tu es *aimé*. De quel bien plus vrai ſe formeroit-on l'idée? Si j'en juge par mon propre cœur, des diverſes modifications de l'intérêt perſonnel, ſource des paſſions qui nous maîtriſent, ou nous tourmentent, l'amour eſt la ſeule dont les ſenſations

délicieuſes peuvent nous faire éprouver un plaiſir pur, intérieur, réel ; indépendant du tems, des lieux, des autres, & quelquefois de nous-mêmes.

Eſt-on vraiment heureux danle sſecret de ſon ame, par de hautes dignités, par d'immenſes poſſeſſions ? Parvenu au dernier dégré de la faveur, l'ambitieux ſemble avoir rempli ſes vœux ; il paroît content ; on le croit ſatisfait. Ecartez de ſa vue une foule jalouſe de ſon élévation, cachez-lui ſes concurrens humiliés & chagrins, ſon bonheur n'exiſte plus. Séparons l'homme opulent du pauvre qui l'envie, & le plaçant au milieu de ſes égaux en richeſſes, ôtons-lui tout objet d'une flatteuſe comparaiſon ; en ceſſant de regarder ſa fortune comme une diſtinction, il ceſſera de la priſer. Mais l'amour, Charles ! l'amour ſe ſuffit à lui-même. Il n'établit point ſes jouiſſances ſur les priva-

tions d'autrui ; qu'un peuple entier soit heureux par lui, la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un seul.

Ta lettre m'a fait une sorte d'impression que j'aurois peine à t'exprimer. Elle m'a rappellé le tems de ma vie le plus agréable ; tems, où la contrainte imposée à mes sentimens ne détruisoit pas le charme d'une douce illusion ; je la perds, Charles, & je la regrette. Oui, je regrette l'habitude de sentir mon cœur occupé. Une tendre passion rend notre existence plus active, plus animée ; elle fixe un point à nos vœux, à nos projets ; à ces désirs vagues, inconstans, qui dans une entiere indifférence fatiguent notre imagination errante d'objets en objets. Souvent, à la vérité, cette passion trop ardente trouble, inquiéte, agite ! Eh qu'importe, si elle nous arrache à l'indolence, à l'ennui ? Quand j'aimois,

quand je me croyois aimé, deux momens de plaisir effaçoient de mon idée huit jours de souffrances. L'insipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie, loin de mes amis, vaut-elle une seule des émotions dont j'ai redouté la suite ? Mais l'ai je recouvrée cette paix, suis-je tranquille. . . . . Quittons ce sujet ; il me conduiroit à te laisser voir un fou dans *le sage* dont tu crains *la censure*.

J'arrive de la campagne. L'ennui m'en a chassé. Loin de jouir dans le plus beau lieu du monde des agrémens que je m'y promettois, j'y ai retrouvé le faste de la ville, sa contrainte gênante, ses frivoles amusemens, tout ce qui détourne de l'intéressante contemplation de la nature, d'un exercice utile & de la douceur de se recueillir en soi-même.

Les François, fort amoureux de l'A-

griculture , en parlent beaucoup à Paris & ne s'en occupent guère à la campagne. Rien de ſimple , rien de champêtre ne m'a fait appercevoir d'un changement de ſéjour. Donner des ſpectacles , des feux d'artifice , ſoutenir un gros jeu , faire ſervir ſa table avec une recherche très-nuiſible à la ſanté , avec une abondance capable d'étonner le plus avide paraſite ; raſſembler chez ſoi vingt ou trente maîtres , ſouvent davantage ; voilà ce qu'une partie des François riches , ou diſtingués , appellent éviter la foule & *goûter les douceurs de la retraite.*

La rupture de Miſs Rutland avec Sir Edmond m'expoſe à quelques inconvéniens. Lady Morton me fait une tracaſſerie avec Sir Francis. Sa femme me reproche d'avoir abandonné ſon ami. Des admirateurs de ma pupille , dont les prétentions croiſſent apparemment

depuis la disgrace du Baronet, m'écrivent & me fatiguent. Puisque Miss Rutland semble décidée dans son choix, elle m'obigeroit fort de me débarrasser de tant d'importuns, en le déclarant.

Lady Cardigan est instruite du secret que l'on me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer ? Jamais mystère ne fut plus déplacé ; ne faudra-t-il pas me le dévoiler un jour, me demander mon consentement ? Pourquoi se taire, m'inquiéter sur le rang, sur le mérite de la personne que l'on ne veut pas nommer ? Prie ma cousine, presse-la de parler. Toutes mes idées sont dérangées. Il me reste des doutes. Ils sont la suite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un service véritable si tu les confirmois, peut-être un plus essentiel, si tu les détruisois absolument. Adieu.

XXIV. Lettre.

Lady Cardigan, à My-lord Rivers.

Le vœu d'obéissance que j'ai prononcé avec plaisir, avec dessein de l'observer, m'engage à vous écrire, sans faire attention si vous avez daigné répondre à ma derniere lettre. Sir Charles me prie de *dissiper vos inquiétudes*, & Sir Charles doit tout obtenir de moi.

Vouloir me *faire parler!* employer l'autorité de mon mari pour me faire parler! Est-il bien, est-il honnête à My-lord Rivers de me demander le secret de ma compagne, de mon amie? Un préjugé vulgaire & plat, démenti par l'expérience, entretenu par la sottise, mere & conservatrice de tant d'autres, traite de phénomène la *discrétion*

d'une femme. Vous adoptez donc ces erreurs populaires ? si cela n'étoit pas, diriez-vous à votre ami de me *presser de parler* ?

Je devrois vous gronder. Mais depuis mon mariage je suis devenue si douce, si bonne, si prompte à excuser une faute, à la pardonner, que mon indulgence m'étonne. Vous profiterez de ce changement d'humeur. Loin de vous quereller, je veux vous satisfaire.

Voyons quel est le sujet de vos alarmes sur les dispositions de Miss Rutland ? *des desseins formés*, des *résolutions prises*, dites-vous ; *un choix décidé*. Il n'y a rien de tout cela. Vous traitez bien sérieusement de simples vues, dépendantes du hasard. Eh vîte vous rappellez votre pouvoir. Il faut vous déclarer ses intentions, vous confier ses pensées, vous demander *votre consentement*. Et vraiment oui, il faut

vous le demander, on le ſait bien. Cette néceſſité eſt très-embarraſſante. Elle exige une démarche difficile, ſujette à mille inconvéniens. Dire ce qu'on penſe, demander ce qu'on déſire, cela paroît aiſé; mais il eſt des circonſtances où les moyens les plus ordinaires deviennent des moyens impraticables.

Cependant ſoyez tranquille. Miſs Rutland n'eſt liée par aucune promeſſe. Elle ne prendra point d'engagement que ſon tuteur ne puiſſe approuver. Elle rejettera tous les partis offerts, tous les avantages propoſés. Jamais elle ne donnera ſa main ſans l'approbation de ce tuteur rigide, dont elle ne diſpute point les droits. En vous aſſurant de ſa condeſcendance ſur ce point, je vous proteſte que je ſerois bien trompée, bien ſurpriſe, confondue même, ſi elle vous nommoit, ſi elle vous déſignoit ſeulement, *la perſonne qui fixe*

ſon attention. Vous demander votre consentement ? elle, Miſs Rutland ? Impoſſible. *Renonce-t-elle à ſe marier ?* Non. *Renonce-t-elle à ſa fortune ?* Non. Mais, dites-vous encore, *cela n'a pas le ſens commun.* Oh, d'accord. Je le penſe comme vous. Adieu. Et l'hiſtoire ? la ferez-vous toujours attendre ? Et mes livres ? y ſongez-vous ?

Fin de la premiere Partie.

LETTRES

DE MY-LORD

RIVERS,

A SIR CHARLES

CARDIGAN,

Entremêlées d'une partie de ses correspondances à Londres pendant son séjour en France.

Par Madame Riccoboni.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez Humblot, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LETTRES
DE MY-LORD
RIVERS,
A SIR CHARLES
CARDIGAN.



XXV. LETTRE.

My-lord Rivers, à Lady Cardigan.

IL me feroit difficile, ma chere Lady Cardigan, de comprendre l'objet de vos deux dernieres lettres, fi quelques mois d'abfence avoit pu me faire ou-

blier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatienter. Ma complaisance vous a long-tems laissé jouir de cet amusement, & peut-être consentirois-je à vous le donner encore si je n'entrevoyois beaucoup de malice cachée sous vos mystérieuses expressions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer.

Excusez ma priere à Sir Charles. Et pour reconnoître votre indulgence, je ne vous dirai point combien vos reproches sont peu fondés. Vous avez voulu m'apprendre le secret d'une femme dont vous me faisiez offrir le cœur & la main. Sans intérêt sur ses sentimens, j'ai négligé de vous en parler, vous m'avez grondé. J'engage Sir Charles à vous demander le secret d'une autre femme; secret que je veux pénétrer pour son propre avantage, & vous me

querellez, & me voilà coupable, malhonnête, accusé d'une impardonnable indiscrétion!

Eh bien, dans la crainte d'augmenter mes torts je n'entreprendrai point de me justifier. Vous aurez toujours raison avec moi, mon aimable cousine. Si les *dispositions* de Miss Rutland vous paroissent *sages*, je les approuve de tout mon cœur. Si ses projets vous plaisent, je l'exhorte à s'en occuper. Si je l'ai *mortifiée*, c'est assurément contre mon intention. Si elle *boude*, je prendrai patience. Si elle *se fâche*, je supporterai son humeur. Si elle ne s'appaise point, je la plaindrai, car c'est un grand malheur d'être inflexible & de conserver un long ressentiment. A l'égard de *l'impossibilité* de me *demander mon consentement*, vous avez prévenu ma réponse à cet article, & je n'ai rien à dire de plus.

Vos livres partiront à la fin du mois. Le Chevalier Monk se charge de cette lettre & de la petite histoire. Elle vous paroîtra bien fade & bien insipide si vous croyez y trouver des *détails merveilleux*. Elle est écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages françois pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de Madame de Belosane l'a composé & m'a permis d'en prendre une copie. Ainsi, ma chere Lady Cardigan, s'il vous cause de l'ennui, ne m'en accusez point.

Le pauvre Edmon vient de quitter Londres. Il est parti pour Lemster. On le dit triste, abattu, malade même. Comme je n'ai point d'aversion pour les amans malheureux, son état me touche & m'inspire une véritable pitié,

PARTICULARITÉS
Concernant Madame de BELOSANE & Madame de CHAZELE.

ELISABETH de Layrac, & Claire de Parthenai, élevées dans la même Abbaye, s'attacherent l'une à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs différentes les caractérisoient. Mademoiselle de Parthenai étoit vive, enjouée, aimait à s'amuser. Sa compagne sérieuse, sensible & réfléchie se plaisoit à rêver. Toutes deux jolies, bien faites, également chéries dans le Couvent, y trouvoient cette douce paix, dont l'enfance jouit sans s'en appercevoir.

Le peu de fortune de Mademoiselle de Parthenai força l'unique parente qui lui restoit, de sacrifier le bonheur présent de sa pupille à des avantages éloignés. Le Marquis de Chazéles, âgé,

ſingulier, mais riche & libéral, acheta par des dons conſidérables le plaiſir d'enlever à la ſociété une jeune perſonne aimable, pour l'enfermer au fond d'un Château, ſitué près de Nantes. Depuis long-tems il formoit le projet de s'y retirer. Son mariage l'y détermina. Un mois après cetre triſte union, Madame de Chazele, regretant l'aſyle où elle laiſſoit ſa compagne déſolée de ſa perte, ſuivit ſon mari dans ſa vaſte & ſolitaire habitation. Le tems, ſa raiſon, la ſoumirent à ſon ſort, & ſa gaieté naturelle le lui fit ſupporter avec aſſez de patience.

De flateuſes apparences annonçoient un plus heureux deſtin à Mademoiſelle de Layrac. Héritiere de ſa maiſon, les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richeſſe ne donne pas toujours le bonheur qu'elle ſemble promettre, & ſouvent elle nous éloigne de la fé-

licité dont nos désirs nous présentent l'image.

La maison du Comte de Grancé touchoit à celle de M. de Layrac. Les deux familles liées par l'amitié vivoient ensemble dans une grande intimité. Le Chevalier de Grancé, depuis trois ans à Malthe, arriva chez son pere le même jour que la Marquise de Layrac retira sa fille de l'Abbaye de Montmartre. Cet effet du hasard devint l'objet d'une petite fête. Les deux maisons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui causoient cette joie la partagerent vivement. Attendris par le plaisir de se voir chéris, ils s'examinerent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit inspiré. Formés l'un & l'autre pour plaire, tous deux sentirent en même tems cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour & rend ses premieres agitations si sensibles & si délicieuses.

Le Chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'esprit & des connoissances assez étendues. Sage dans sa conduite, réservé dans ses discours, il parloit peu, pensoit juste & s'exprimoit avec une noble simplicité. Un air de candeur & de bonté annonçoit la douceur de son caractère; toute sa personne étoit gracieuse, il possédoit plusieurs talens; mais loin de tirer vanité de tant d'avantages, il sembloit les ignorer. La moindre louange l'embarrassoit, excitoit sa rougeur & découvroit en lui cette estimable timidité, qui nait d'une modeste appréciation de son propre mérite.

Si le Chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la premiere surprise de ses sens ; si touché des charmes de Mademoiselle de Lairac, ses soins, ses regards, son empressement lui montrerent combien elle prenoit d'empire

ſur ſon ame, de triſtes réflexions l'engagerent bientôt à renfermer ſon ardeur dans le ſecret de lui-même. Cadet de deux freres, deſtiné à l'Ordre de Malthe, devoit-il ſouhaiter de plaire, d'inſpirer une paſſion pénible ? Sa poſition éteignit en lui le deſir d'être aimé. L'honeteté de ſon cœur ne lui permettoit pas de troubler la tranquillité de Mademoiſelle de Layrac, de lui faire partager l'amertume attachée à d'inutiles vœux, à l'amour privé de toute eſpérance.

Des idées bien différentes ſéduiſoient l'imagination de Mademoiſelle de Layrac & la livroient à un penchant dont elle ne croyoit pas devoir ſe défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'Abbaye, on ſe diſpoſoit à la marier, toutes ſes penſées s'arrêtoient ſur M. de Grancé. L'accueil qu'il recevoit à l'Hôtel de Layrac, ſa naiſſance, ſes qualités ſu-

périeures, l'union de leurs familles, la liberté qu'on lui laissoit de l'entretenir, tout la jettoit dans une dangereuse erreur. Elle ignoroit encore par quelles considérations les parens font un choix, & combien le mérite influe rarement sur les motifs propres à le déterminer.

Ce choix étoit déja fixé sur le Comte de Belosane, neveu d'un Ministre puissant & riche. Six mois après son retour dans la maison paternelle, Mademoiselle de Layrac fut avertie de se préparer à changer d'état. On rappella le Comte d'une province où le régiment qu'il commandoit l'obligeoit alors de séjourner. En attendant son arrivée on convint des articles, on dressa le contrat, & les deux personnes, dont cet acte intéressoit si particuliérement le bonheur, n'en eurent connoissance qu'à l'instant où leurs signatures exigées devoient faire paroitre cet engagement

volontaire & les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs désavoueroient également.

La surprise & le saisissement de Mademoiselle de Layrac furent inexprimables en apprenant des dispositions si contraires à ses désirs. On ne lui laissoit ni la liberté de s'y opposer, ni le tems de former des objections contre un mariage si prochain. Eh, qu'auroit-elle osé dire ? trop modeste pour avouer une secrete inclination, trop timide pour résister à des ordres absolus, elle se vit dans la dure nécessité d'obéir, d'immoler toutes ses espérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la dispenser.

Instruit avant elle des projets de sa famille, le Chevalier de Grancé s'étoit ménagé un prétexte de quitter Paris avant la signature du contrat. Mademoiselle de Layrac assistoit à la toilette

de ſa mere au moment où il prît congé d'elle. Ce départ imprévu redoubla toutes les peines de ſon cœur. La Marquiſe paſſant pour un moment dans un cabinet où elle nourriſſoit des oiſeaux, ſa fille, pâle, interdite, oppreſſée, voulut parler & prononça ſeulement, vous partez ! Le Chevalier s'approcha d'elle, lui demanda ſes ordres & lui dit adieu. Son trouble, l'altération de ſa voix augmenterent l'émotion & la douleur de Mademoiſelle de Layrac. Leurs regards ſe rencontrerent, des larmes retenues avec effort s'échapperent en même tems de leurs yeux, & ces preuves touchantes d'un mutuel attendriſſement furent le premier aveu de leur amour, & l'unique langage qu'ils oſerent employer pour s'en inſtruire & s'en aſſurer.

L'éclat dont la jeune Comteſſe de Beloſane ſe vit environnée, & les faſ-

tueux dehors d'une apparente félicité n'effacerent point de ſon ame l'idée d'un bonheur moins envié, mais plus vrai. Le crédit de la maiſon où elle venoit d'entrer n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La juſteſſe de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur lui firent priſer la faveur par ſes plus nobles avantages, elle s'en ſervit ſeulement pour aider le mérite, trop ſouvent éloigné de la ſource des graces, ou par ſa propre modeſtie, ou par l'extrême difficulté d'en approcher.

Attachée à d'eſtimables principes, Madame de Beloſane s'efforçoit de perdre un ſouvenir trop préſent & trop cher. Elle ſe reprochoit de l'entretenir quand toutes ſes affections devoient ſe réunir ſur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier M. de Grancé plus une affligeante comparaiſon lui rappelloit les qualités aimables qui l'a-

voient touchée, & la rendoit sensible au regret d'être la compagne d'un homme uniquement distingué par son rang & sa fortune.

Les traits du Comte de Belosane n'offroient rien d'irrégulier, ni rien d'agréable. Magnifique dans sa dépense, il aimoit à la faire remarquer, & prodiguoit l'or pour entendre vanter son goût. Il possédoit supérieurement l'art d'ordonner une fête, d'en varier les amusemens, & s'applaudissoit fort de ce talent frivole. De petits soins, des petites recherches, lui donnoient une foule de petites affaires, & ne lui laissoient pas le loisir de s'occuper d'objets plus importans. Il ne connoissoit ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour. Peu susceptible de compassion, il obligeoit quand on l'importunoit par des demandes réitérées; mais si le malheur attiroit quelquefois

ſes ſecours, il n'excitoit jamais ſa pitié ni ſes réflexions.

La beauté de la Comteſſe ſembla d'abord le toucher. Flatté de préſenter par-tout une femme dont la figure attayante fixoit les regards ſur ſon heureux poſſeſſeur, il ſe plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette eſpèce d'hommage aux agrémens de ſa perſonne, il ne s'apperçut jamais de ceux de ſon eſprit, encore moins des qualités de ſon ame. Madame de Belosane n'en découvrant aucune en lui, ne put ni l'aimer, ni le reſpecter. Elle lui montra de la conſidération en public & beaucoup de réſerve en particulier. Il fit auſſi peu d'attention à ſa froideur qu'à ſon mérite. Une mutuelle politeſſe, peu de familiarité, une égale indifférence rendirent leur commerce très-inſipide, mais fort paiſible. Trois mois après leur union ils commen-

cerent à ſe former des ſociétés différentes. Ils ne ſe cherchoient, ni ne s'évitoient ; ſe rencontroient ſans peine & ſans plaiſir, & pendant pluſieurs années deux perſonnes, ſi oppoſées dans leur caractere, ne ſe donnerent pas un ſujet raiſonnable de ſe plaindre l'une de l'autre.

Depuis ſon mariage Madame de Chazele entretenoit une exacte correſpondance avec ſon amie. Ce commerce intime & tendre charmoit l'ennui de ſa ſolitude. Inſtruite du ſecret penchant de Madame de Beloſane, elle partageoit ſes chagrins, déſiroit affoiblir un regret toujours vif, naïvement exprimé dans ſes lettres, & s'appercevoit avec peine qu'une affection ſi capable de détruire ſon repos devenoit le ſentiment habituel de ſon cœur.

Madame de Beloſane conſerva plus de deux ans une extrême mélancolie.

Le

Le tems & la dissipation firent enfin sur elle leur effet ordinaire. Mais comme un nouvel objet n'èffaça point ses premieres impressions, il lui resta toujours un tendre souvenir de M. de Grancé. Si quelquefois elle perdoit son idée au milieu des amusemens où sa fortune & son âge la forçoient à se livrer, elle se plaisoit à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimoit à à s'occuper de lui, & jamais elle n'y pensoit sans intérêt, sans émotion, sans s'abondonner à ces mouvemens tristes, mais pourtant doux, que les ames vraiment sensibles, mettent au rang des plaisirs.

Cinq années s'écoulerent sans altérer les dispositions de Madame de Belosane. Un accident arrivé à M. de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvoient lui rendre une compagne long tems regretée. Elle atten-

dit impatiemment des nouvelles du Marquis & reçut celle de sa mort au moment où M. de Belosane alloit joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit pressentiment, soit qu'en s'éloignant d'elle, il sentît combien elle méritoit d'être aimée, il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse & l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposeroit attendrit la Comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras, & lui demanda la permission de passer le tems de son absence à Chazele; il consentît à ses désirs, & deux jours après son départ Madame de Belosane prit la route de Nantes.

Elle se faisoit un plaisir délicat de surprendre son amie, de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux Dames goûterent en s'embrassant cette joie pure que l'on éprouve en recouvrant un bien dont,

on a douloureuſement ſupporté la privation. Elles ſe trouvèrent plus grandes, plus formées, plus aimables. Chacune félicita l'autre ſur les nouveaux agrémens de ſa perſonne, & toutes deux remarquerent avec ſatisfaction combien le tems avoit développé leur eſprit en étendant leurs connoiſſances.

Pendant que Madame de Beloſane jouiſſoit des plaiſirs de l'amitié, admiroit les beautés de la nature ranimées par le printems, ſentoit ce charme attaché au calme, à la ſimplicité, dont la campagne offre par-tout l'image, ſon ſéjour à Chazele lui faiſoit éviter une ſurpriſe capable d'exciter dans ſon cœur des mouvemens d'une eſpèce bien différente.

A l'inſtant où elle partoit de Paris, les plus nobles motifs y ramenoient le Chevalier de Grancé. Des cinq années de ſon abſence il en avoit employé

deux à voyager & paſſé trois alternativement à Malthe, ou ſur les vaiſſeaux de la Religion. Il s'étoit diſtingué par d'heureux combats & des priſes conſidérables. L'Ordre craignoit de le voir quitter Malthe ; on le preſſoit de prononçer ſes vœux, & le Grand'Maître joignoit à ſes inſtances le don d'une Commanderie, actuellement à ſa nomination.

Rien n'éloignoit M. de Grancé d'un engagement qu'il s'étoit toujours propoſé de prendre. Il ſe préparoit à remplir les ſouhaits du Grand'Maître, quand la déclaration de la guerre ſuſpendit ce deſſein, réveilla dans ſon cœur l'amour de ſa patrie, ce zele, cette ardeur dont la Nobleſſe Françoiſe donna toujours de ſi généreuſes preuves à ſes Princes. Aucun avantage perſonnel ne put le retenir à Malthe au moment où il devoit partager les dangers & la

gloire de ses compatriotes. Il se hâta de s'embarquer, prit terre à Marseille, d'où il se rendit à Paris pour jouir de la satisfaction de voir son pere ; il y resta dix jours, joignit ses freres avant l'ouverture de la compagne, & servit en qualité de volontaire dans le Régiment d'Infanterie que l'aîné commandoit.

Le passage du Chevalier à Paris & son départ pour l'Allemagne, se trouverent dans les lettres de Madame de Belosane parmi d'autres détails. Comme elle les lisoit haut, la Marquise s'apperçut au son de sa voix que le nom de M. de Grancé lui causoit un peu d'altération. Elle s'en étonna, & la regardant d'un air qui exprimoit en partie sa pensée : eh quoi, lui dit-elle, un sentiment, dont tout devoit effacer le souvenir, a-t-il encore le pouvoir de vous troubler ? Oui, répondit im-

génuement Madame de Belosane ; & mon cœur s'émeut à la seule idée de ce retour, qui sans un effet du hasard l'eût offert à mes yeux.

Je ne saurois vous le taire, ajouta Madame de Chazelè, une constance si extraordinaire est un peu romanesque. Je dirai plus, elle est bizarre ; l'absence, le tems, vos réflexions suffisoient pour détruire ce penchant inutile. Permettez-moi de le croire, vous auriez oublié M. de Grancé si vous l'aviez voulu.

Je ne sais, reprit Madame de Belosane, s'il est possible d'oublier. Je l'ai vainement tenté. Comment détourner ces pensées d'un objet digne de les fixer ? devenu par l'habitude de s'en occuper, le point où se rassemblent toutes nos idées. Après de fatigans combats, d'infructueux efforts, j'ai cessé de me reprocher un attachement qui ne por-

toit aucune atteinte à mes principes. Peut-être dois-je à cette conſtance, ou folle, ou ſinguliere, la facilité de remplir des obligations, que le caractère de M. de Beloſane, le peu d'agrément de ſon commerce, & l'exemple d'une partie des femmes de mon rang pouvoient me rendre moins reſpectables, ou plus peſantes. J'ai tiré de cet attachement l'avantage d'être indifférente pour tout le reſte des hommes, il m'a garantie des pieges de la ſéduction & des ſurpriſes de ma propre ſenſibilité. Le déſir de conſerver l'eſtime de M. de Grancé m'a guidée dans toutes mes actions, ne m'a laiſſé négliger aucune occaſion de m'attirer le ſuffrage public pour m'aſſurer du ſien. Je me ſuis accoutumée à l'établir en ſecret le juge de mes ſentimens, de ma conduite, à me croire ſans ceſſe ſous ſes yeux; j'aurois ſenti de la honte,

je rougirois encore de me permettre une démarche dont il ne pût être le témoin & l'approbateur.

Je l'avoue, dit alors la Marquise, vous avez trouvé des motifs bien spécieux pour allier vos principes & votre indulgence. Mais si l'éloignement de M. de Grancé prêtoit de la décence, même de la noblesse à ces motifs, son retour & la nécessité de le voir ne rendront-ils pas cette indulgence dangereuse ? je ne connois ni l'amour, ni ses effets. Cependant, si je m'en rapporte aux longs & minutieux récits, dont M. de Chazele lassa souvent mon attention, notre sexe est bien foible, ma chere, & sa défense la plus sûre est d'écarter de son cœur le sentiment où le vôtre se livre avec tant de confiance.

Si la foiblesse est le partage du commun des femmes, reprit Madame de

Belosane,

Belosane, je crois me connoître assez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la présence du Chevalier de Grancé, elle m'embrasseroit, je le sens, & si vous passez l'hiver à Chazele, j'engagerai M. de Belosane à me laisser partager votre solitude. La Marquise approuva ce dessein, mais au moment où elles s'occupoient de cet arrangement, les dispositions du sort en détruisoient la nécessité.

Les armées étoient en présence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les Familles doublement intéressées aux succès de la France. On n'ouvroit point ses lettres sans craindre d'y trouver de funestes nouvelles. Madame de Belosane vit arriver deux couriers sans recevoir les siennes. L'attention du Marquis de Layrac causoit ce retard apparent. Il prit le soin d'écrire à Madame de Chasele, de mettre sous

ſon enveloppe les lettres adreſſées à ſa fille, laiſſant à la prudence de ſon amie le choix du moment où elle pourroit les lui rendre.

Ce paquet renfermoit les détails d'une journée malheureuſe. Madame de Chazelle s'attendrit ſur les pertes de ſa partie, partagea les regrets de tant de cœurs attachés à ces guerriers dont les noms compoſoient la fatale liſte qu'on lui envoyoit. Ceux du Comte de Beloſane & des deux aînés de la maiſon de Grancé la commençoient. Après l'avoir parcourue pluſieurs fois, s'être aſſurée que le Chevalier ne s'y trouvoit point, elle ſe ſentit moins embarraſſée à s'acquiter de la triſte commiſſion dont on la chargeoit.

Aucun ſentiment vif, aucun intérêt perſonnel ne pouvoit exciter Madame de Beloſane à pleurer la perte du Comte. Mais le mouvement d'une compaſ-

ſion naturelle, de cette ſorte d'affection, que forme l'habitude de ſe voir, & le reſpect d'un lien dont l'indifférence ne détruit pas toute la force au fond d'une ame honnête, lui firent donner des larmes à la mort d'un homme ſi jeune, ſi heureux aux yeux des autres, & dans ſes propres idées. Elle ſe rappella ſes adieux, ſa triſteſſe, & le plaignit d'avoir peut-être prévu ſa cruelle deſtinée.

L'été paſſa, l'automne s'avança, ſans que Madame de Beloſane montrât le deſir de revoir Paris, M. de Grancé y étoit. On lui avoit accordé le Régiment d'un de ſes freres. Devenu chef de ſa maiſon, le changement de ſa fortune le fixoit en France. Souvent nommé avec éloge dans les lettres du Marquis de Layrac, la Comteſſe les liſoit à ſon amie ; mais ſans rien ajouter à ce qu'on lui marquoit, & ſem-

bloit même éviter de le rendre jamais le ſujet de leur entretien.

Ou vous ne me donnez pas toute votre confianee, lui dit un jour Madame de Chazelle, ou vous êtes vraiment ſinguliere. Depuis la mort d'un mari que vous n'aimiez pas, je vous vois triſte. Cet événement a pu toucher votre cœur, mais il n'a pas dû le bleſſer. Il ne vous fait ſentir aucune privation. Maîtreſſe de concevoir de flatteuſes eſpérances, ceſſez-vous de ſouhaiter un bien que vous regrettiez? En recouvrant la liberté d'aimer, devenez-vous moins ſenſible? Ne conſerviez-vous une paſſion ſi tendre, que par la certitude de n'être jamais heureuſe? Et cette conſtance obſtinée étoit-elle plutôt un caprice de votre imagination que la ſuite d'un fort attachement?

Je crois être toujours la même,

répondit Madame de Belosane, mais l'événement, qui semble me rapprocher de M. de Grancé, ne me fait point envisager l'avenir où vos vues se portent. Je me suis accoutumée à m'occuper de lui sans projet, & sans desirs. Jamais depuis mon mariage l'espoir n'anima mes sentimens, jamais l'idée du bonheur, & celle de M. de Grancé, ne s'offrirent ensemble à ma pensée. Je trouve au fond de mon cœur ces mouvemens tristes & tendres que son souvenir y éleva toujours, & je ne saurois me persuader qu'ils puissent se changer en des sensations plus agréables.

Quoi, vous ne souhaitez pas voir M. de Grancé, s'écria la Marquise, vous n'avez point d'empressement de connoître s'il vous aime encore ? Eh, suis-je sûre qu'il m'ait aimée, reprit la Comtesse? j'étois bien jeune, ma chere,

bien peu capable de cacher le plaisir dont sa vue me pénetroit, jai pu flater sa vanité sans toucher son cœur. Ses regards m'exprimoient sa tendresse, il est vrai, mais jamais sa bouche ne confirma ce qu'ils sembloient me dire. J'ai pu me tromper à leur langage. Mais en le supposant sensible pour moi, le tems, l'absence, ne m'auroient-ils pas effacée de sa mémoire.

En vérité, dit en riant Madame de Chazelle, vous vous plaisez à contrarier vos desirs. Dans votre position j'aimerois à penser que l'objet de mes affections partage mes sentimens, & ma constance me paroîtroit un garant de la sienne.

Ce garant seroit pu sûr, reprit Madame de Belosane. J'ai même une raison de ne pas juger du naturel de M. de Grancé par le mien. En parlant des qualités estimables qui lui atti-

roient tant d'amis, ma mere l'accuſoit d'un défaut. J'y faiſois peu d'attention alors, mais depuis un peu de temps je me rappelle ſes diſcours. Elle lui reprochoit une extrême facilité à prendre des goûts qu'il conſervoit rarement. Avant ſon départ pour Malthe, diſoit-elle, tour lui plaiſoit au premier aſpect, mais l'attrait qui le ſéduiſoit cédoit bientôt au charme d'un nouvel objet, dont un antre effaçoit ſouvent la trace.

Madame de Chazele commençoit à badiner ſon amie ſur les doutes que lui donnoient les remarques de ſa mere, quand on vint avertir la Comteſſe qu'un exprès envoyé par le Marquis de Layrac venoit d'arriver. Inquiète elle courut au-devant du courier. Il lui apportoit une fâcheuſe nouvelle. La Marquiſe attaquée d'un mal dont elle craignoit les ſuites, demandoit ſa fille avec

inſtance. Vivement alarmée, Madame de Beloſane donna ſes ordres pour partir à l'inſtant. Son amie ayant encore des affaires à Chazelle ne pouvoit s'en éloigner avant un mois. Elles convinrent de ſe rejoindre à Paris dans ce temps, & de loger enſemble à l'Hôtel de Layrac en attendant qu'ils euſſent une maiſon convenable à toutes deux.

En arrivant chez elle, Madame de Beloſane eut la conſolation de trouver ſa mere hors du danger. M. de Grancé étoit à Fontainebleau. Son pere accablé de la perte de ſes deux fils, paſſoit une partie du jour à l'Hôtel de Layrac, où l'on partageoit ſa douleur. Ses amis compatiſſans pleuroient avec lui ces enfans cheris, qu'eux mêmes avoient tendrement aimés.

A ſon retour de Fontainebleau, le premier ſoin du Marquis de Grancé fut d'aller féliciter Madame de Layrac

ſur ſa convaleſcence. Au moment où il entra, la Comteſſe, occupée à lire auprès de ſa mere, ſentit autant de ſurpriſe & d'agitation que ſi elle n'eût pas dû s'attendre à le revoir. En jettant les yeux autour d'elle ſon trouble augmenta. Elle ſe trouvoit dans ce même cabinet où elle avoit reçu ſes adieux, où ſes larmes s'étoient mêlées aux pleurs de M. de Grancé. Conſervoit-il la mémoire de cet inſtant, alloit-il ſe le rappeller avec ſenſibilité, ou comme un de ces événemens dont le ſouvenir reſte long-temps après qu'ils ont ceſſé d'intéreſſer ?

M. de Grancé, prévenu du retour de la Comteſſe, ne pouvoit s'étonner de la voir chez ſa mere. Sa préſence ne parut ni l'émouvoir, ni l'embarraſſer. Les triſtes complimens qu'ils ſe devoient l'un à l'autre rendirent leur entretien fort grave. La Comteſſe oſoit

à peine lever les yeux ſur lui, & dans la crainte de lui laiſſer appercevoir ſon trouble, elle évita pendant pluſieurs jours de recevoir ſes viſites particulieres.

Tout ſembloit autoriſer le Marquis à réprendre avec Madame de Beloſane le ton de la confiance. Mais loin de tirer avantage de leur ancienne intimité il n'en parloit jamais. Il étoit auprès de la Comteſſe comme un étranger nouvellement admis dans ſa ſociété. Ses égards, ſon reſpect, montroient plutôt le deſir de s'attirer ſon attention, que le ſouvenir de s'en être vu l'objet. Cette conduite fit douter Madame de Beloſane ſi jamais M. de Grancé l'avoit aimée.

Combien notre imagination nous ſéduit & nous égare, écrivoit-elle à ſon amie ; que ma prévention m'a trompée ! j'ai craint le retour d'un homme dont la préſence eût été moins dange-

renſe pour moi, que l'erreur où m'entretenoient ſon éloignement & mes idées. Jamais je ne poſſédai le cœur de M. de Grancé ; mon mariage ne l'affligea point, ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me diſant adieu ? quel ſentiment lui arrachoit des larmes ! je ne ſais, mais ce n'étoit pas le même qui faiſoit couler les miennes ; auroit-il pu ne laiſſer aucune trace dans ſon cœur?

Madame de Beloſane expliquoit mal le ſilence du Marquis. Il l'avoit véritablement aimée, il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir aſpirer à ſa main ; il ſe ſépara d'elle pénétré de douleur & de regret. Mais après quelques mois d'abſence, loin de ſe plaire comme elle à nourrir un penchant inutile, il chercha les moyens de rendre le calme à ſon ame agitée, & d'écarter de fâcheux ſouvenirs. Des préjugés moins

austères, de différentes habitudes, cette liberté qu'un sexe s'est réservé, dont il se permet de jouir & d'étendre l'usage, lui offroient des dissipations, il s'y livra. Des femmes complaisantes servirent à le distraire. Elles l'amuserent sans l'attendrir, lui pleurent sans l'attacher, le dégagerent sans l'intéresser. Dans ces commerces momentanés, où les hommes assurent *que le cœur ne prend point de part*, une passion délicate diminue, languit & se perd : chaque infidélité, ôte au sentiment sa force, son attrait, & pare un plaisir passager des charmes qu'elle dérobe à l'amour.

A son retour en France, M. de Grancé conservoit à peine une légére idée de ses premiers desirs. Capendant il ne put voir tous les jours Madame de Belosane sans les sentir renaître. Mille graces nouvelles l'embellissoient, mais une réserve imposante avoit pris la place

de cette ingénuité qui laiſſoit autrefois pénétrer tous les mouvemens de ſon cœur. Son accueil, ſes regards, ſes diſcours montroient le ſoin d'obliger, une noble fierté cachoit l'envie de plaire, & M. de Grancé pouvoit douter comme elle ſi le temps où ſon cœur paroiſſoit ſenſible pour lui n'étoit point entiérement effacé de ſon ſouvenir.

Peu-à-peu ce temps ſe retraça fortement à ſa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper, à rapprocher des circonſtances éloignées, à ſe rappeller cette joie naïve qui ſe peignoit dans les yeux de ſa jeune amie quand il entroit chez ſa mere. Il ſe ſouvint de ſes diſtinctions, de ſes préférences, de toutes les preuves de ſon innocente tendreſſe; comment ſe les repréſenter & s'accoutumer aux ſimples prédilections de l'eſtime? comment ne pas ſouhaiter reprendre ſes droits ſur un cœur dont

il étoit sûr d'avoir excité les premieres émotions ?

La vanité bleſſée inſpire des mouvemens qu'il eſt facile de confondre avec le retour d'une affection véritable. M. de Grancé s'y trompa. Il oſa parler, ſe plaindre, reclamer des bontés néceſſaires à ſon bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompenſe d'une paſſion, qu'en ce moment il croyoit avoir toujours ſentie avec la même ardeur.

La ſurpriſe, l'attendriſſement & le plaiſir animerent à la fois tous les traits de Madame de Beloſane. La noble franchiſe de ſon caractere ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de ſon amant, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux charmés de ſe parler, de s'entendre, ſe communiquerent des peines long-temps ſenties, s'exprimerent la joie dont ces mutuels

aveux pénétroient leurs cœurs. Des aſſurances de s'aimer toujours, une promeſſe de s'unir terminerent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la Comteſſe avant de laiſſer connoître leurs deſſeins. Madame de Chazelle fut ſeule dans la confidence de ce ſecret. En le lui écrivant, la Comteſſe lui rappella les arrangemens pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'Hôtel de Grancé, ſpacieux & commode par ſes diviſions, pouvoit les loger toutes deux ſans cauſer d'embarras au Comte, ni à ſon fils.

Madame de Chazelle vint elle-même la féliciter & partager ſa joie. Son arrivée combla les vœux de la Comteſſe. Elle deſiroit impatiemment de l'entendre approuver une conſtance dont elle l'avoit raillée. M. de Grancé alloit la juſtifier aux yeux de la Marquiſe &

joindre le suffrage éclairé de l'amitié à la prévention toujours reprochée à l'amour.

Son attente ne fut point trompée. Madame de Chazelle trouva le Marquis digne de l'attachement de sa compagne. Il vit en elle l'assemblage des qualités les plus aimables. Une douce familiarité s'introduisit aisément entre ces trois personnes, & pendant six semaines rien ne troubla l'agrement de leurs entretiens. Insensiblement Madame de Chazelle y mit une sorte de froideur, elle sortit souvent, rentra tard, prit un air de réserve avec M. de Grancé, cessa de l'admettre dans son appartement, & se dispensa même d'entrer chez son amie aux heures où il s'y rendoit.

Madame de Belosane remarqua le changement de sa conduite, & crut en connoître la cause. La Marquise de Teligni, sœur de sa mere, étoit plus sou-

vent

vent chez elle que le Marquis. Son mari Ambaſſadeur à Rome, la preſſoit de s'y rendre, mais elle s'obſtinoit à vouloir être accompagnée par ſa niéce dans ce voyage, & le différoit exprès pour avoir le temps de l'engager à la ſuivre. Madame de Beloſane fort éloignée de céder à ſes inſtances s'en défendoit, & ſa tante attribuant ſes refus à ſon amitié pour Madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, & ne perdoit aucune occaſion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice & des bruſqueries de ſa tante, la Comteſſe en faiſoit de continuelles excuſes à ſon amie. Madame de Chazelle charmée de ſon erreur la lui laiſſoit, mais elle continuoit d'être ſérieuſe, & ſouvent elle paroiſſoit inquiéte & triſte.

Un matin, que Madame de Beloſane avoit marqué pour travailler avec

ſes gens d'affaires, la Marquiſe lui fit demander ſi elle vouloit l'accompagner à l'Abbaye de Montmartre où elle alloit revoir leurs anciennes amies ? Elle ne pouvoit en ce moment, & Madame de Chazelle ſortit ſeule. A l'heure du dîner ſon caroſſe rentra, & ſes gens avertirent de ne pas l'attendre. Le ſoir ſes femmes reçurent ordre d'aller la trouver & de remettre une lettre à la Comteſſe.

Elle lui écrivoit d'un ton badin ſur l'eſpece de violence qu'on lui faiſoit au Couvent, en lui impoſant une retraite de pluſieurs jours. Elle lui diſoit plus ſérieuſément, qu'elle s'étoit vue dans la néceſſité de céder aux prieres de l'Abbeſſe & de ſes Religieuſes, ou de montrer de l'ingratitude à des dames, dont les anciennes bontés & les nouvelles careſſes méritoient bien le petit ſacrifice exigé de ſa reconnoiſſance.

Madame de Belosane ne trouva rien d'extraordinaire dans une complaisance qu'elle-même avoit eue plusieurs fois, & la crainte d'un funeste événement réunit bientôt ses idées sur un autre objet.

Deux jours après l'entrée de Madame de Chazelle à Montmartre, M. de Grancé se paignit d'une violente migraine, il sentit le lendemain de plus grandes douleurs, la fiévre s'y joignit, & ses accès redoublés porterent la consternation & l'effroi dans tous les cœurs attachés à sa conservation. L'ardeur de son sang se ralentit enfin, la fiévre diminua, & le douzieme jour elle cessa entiérement. Mais une extrême foiblesse & beauconp de langueur modérerent la joie d'une convalescence si désirée. Le Marquis ne se ranimoit point, une sombre mélancolie l'éloignoit de tous les amusemens. Reveur & triste, de

longs soupirs lui échappoient, & ses yeux humides de pleurs prouvoient qu'il sentoit une peine intérieure dont le poids l'accabloit.

L'altération de son humeur affligea Madame de Belosane. Elle n'appercevoit aucun changement dans sa conduite, & n'en soupçonnoit point dans ses sentimens. Assidu auprès d'elle, il paroissoit souhaiter l'instant de leur union avec empressément, en attendre le retour de sa gaieté. Et pourtant elle se sentoit moins persuadée de sa tendresse, des doutes vagues élevoient en elle des craintes indéterminées, & ses espérances de bonheur sembloient insensiblement s'évanouir & se perdre au fond de son cœur.

Un jour qu'elle revenoit de l'Abbaye, fâchée de n'avoir pu ramener Madame de Chazelle, obstinée à n'en point sortir encore, M. de Grancé en-

tra chez elle. Occupée du refus de ſon amie elle en parla, s'en plaignit avec aſſez de vivacité, & lui demanda pluſieurs fois s'il ne pourroit l'aider à découvrir la cauſe de ce caprice ?

Le Marquis pâlit, baiſſa les yeux & reſta dans un morne ſilence. Madame de Beloſane continuant à chercher des raiſons à l'abſence de ſon amie, & le preſſant de répondre, eh quoi, Madame, lui dit-il d'un air embarraſſé & d'un ton chagrin, ne pouvez-vous être contente ſans la préſence d'une compagne dont vous avez été ſi longtems ſéparée ? l'agrément de vos jours dépend-il de vivre avec Madame de Chazele ? préſumerois-je trop de vos bontés ſi je m'attendois à une préférence que l'amour a droit d'obtenir ſur la plus vive amitié ?

Ce langage laiſſoit entrevoir une jalouſie trop romaneſque, & trop éloi-

gnée du caractere de M. de Grancé pour ne pas surprendre Madame de Belosane, elle le pria de s'expliquer sur le reproche qu'il sembloit lui faire.

Ne vous offensez pas, Madame, continua-t-il, si le desir d'assurer à jamais la douceur de notre union m'engage en ce moment à vous demander une grace nécessaire à mon répos, à notre commune tranquillité. J'ai souvent hésité, j'ai craint de vous déplaire, même de vous révolter en paroissant mettre une condition à l'honneur que vous daignez me faire. Oserai-je le dire, Madame ? le don précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux sans un sacrifice, que votre intérêt, le mien, & la perspective d'un fâcheux avenir me forcent d'exiger.

Madame de Belosane plus étonnée encore, levant sur lui des yeux où le

trouble de son cœur se peignoit, lui demanda avec beaucoup d'émotion, si ce sacrifice exigé étoit celui de son attachement pour Madame de Chazelle ?

Je ne souhaite pas, Madame, reprit le Marquis, que vous cessiez de la voir, ou de l'aimer, mais je vous conjure de ne point m'obliger à vivre intimement avec elle. La présence de Madame de Chazelle m'attriste, elle eleve en moi des mouvemens pénibles, elle me gêne, elle m'inquiéte, elle trouble le plaisir que je goûte à vous voir. Ne la pressez point de revenir ici, renoncez au projet de la loger. Son séjour à l'Hôtel de Grancé aigriroit l'humeur où je m'abandonne malgré moi, je manquerois peut-être à des égards dont vous me reprocheriez l'oubli, & votre amie deviendroit entre nous l'objet d'une continuèlle division.

Qu'entends-je, s'écria la Comtesse !

quoi, c'eſt vous, Monſieur, c'eſt le Marquis de Grancé qui s'abaiſſe à cette feinte mal-adroite ! quel détour ! eſt-il digne de vous ? Madame de Chazelle peut-elle inſpirer de l'averſion ? Si vous craignez de vivre avec elle, vous l'aimez. Ah ! n'interprêtez point ſi cruellement mes expreſſions, Madame, reprit M. de Grancé ; n'approfondiſſez point le caprice d'un cœur, égaré peut-être, qui cherche dans vos bontés un appui contre ſa propre foibleſſe. Si mes diſpoſitions préſentes ont beſoin d'une généreuſe indulgence, je l'attends de la nobleſſe de votre ame ; accordez-moi cette grace demandée, & fidele à mes engagemens..... Des engagemens ! interrompit la Comteſſe, vous n'en avez plus, Monſieur, & je vous déclare libre en ce moment.

Non, je ne le ſuis point, s'écria le Marquis en tombant à ſes genoux, je

me

me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi, Madame, un ſeul inſtant me priveroit-il de votre eſtime, de votre confiance ? pourriez-vous m'affliger, me mépriſer ? Et ſaiſiſſant une de ſes mains, la baiſant & la mouillant de ſes pleurs ; au nom de tout ce qui vous eſt cher, Madame, lui dit-il d'un ton tendre & preſſant, ſi je vous parois coupable, oſez me pardonner une erreur paſſagère, oſez vous livrer à ma foi, vous repoſer ſur mon honneur. Je le jure à vos pieds, jamais votre époux ne traïra ſes ſermens. Vous ſerez chérie, vous ſerez heureuſe; oui, Madame, vous le ſerez, & mon bonheur ſe renouvellera ſans ceſſe par la certitude de faire le vôtre.

Levez-vous, Monſieur, levez-vous, lui dit Madame de Beloſane, en le repouſſant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus ſe baiſ-

ſer ſur mes yeux. Je ne ſouhaite pas vous affliger. Je ne vous mépriſe point. J'ignore quels ſentimens remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent ſi long-tems. Mais je briſe à jamais des liens devenus peſans pour vous. Il n'eſt plus en votre pouvoir de me rendre heureuſe & je ne dois, ni ne veux accepter l'inutile ſacrifice que vous voulez faire à mon bonheur.

Le Marquis inſiſtoit, elle le pria de la laiſſer ſeule. Sa préſence lui cauſoit une cruelle oppreſſion en retenant des larmes prêtes à s'ouvrir un paſſage. A peine l'eut-elle perdu de vue que donnant un libre cours à ſes pleurs elle s'abandonna ſans contrainte à toute la douleur dont cet éclairciſſement pénétroit ſon ame.

La conduite de Madame Chazele prouvoit que ſi elle connoiſſoit les ſentimens de Monſieur de Grancé, elle ne

les approuvoit pas. Dans l'amertume de ſes premieres agitations, Madame de Beloſane crut haïr un infidele. Elle trouva de la douceur à penſer que les dédains de ſon amie la vengeroit, puniroient l'inconſtant, le rendroient auſſi malheureux qu'il lui ſembloit coupable. Mais la juſteſſe de ſes idées la ramena bientôt à des mouvemens plus nobles, plus conformes à ſa généroſité naturelle, à la tendre inclination qu'elle s'étoit toujours ſentie pour Monſieur de Grancé.

Elle paſſa une partie de la nuit à s'affliger, le reſte à s'affermir dans une réſolution convenable à ſa ſituation préſente. Décidée à n'en point changer, elle écrivit à Madame de Teligni. Dès que l'heure le permit elle envoya ſa lettre, demanda ſes chevaux, & ſe fit mener à Montmartre.

Son abattement & la trace viſible de

ſes pleurs jetterent Madame de Chazele dans une vive inquiétude, elle ſe hâta de lui demander la cauſe d'un chagrin ſi apparent & ſi ſubit. Madame de Beloſane lui rendit l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec Monſieur de Grancé.

Une extrême pâleur ſe répandit ſur le viſage de Madame de Chazele pendant ce récit. Le ſerrement de ſon cœur & ſa confuſion lui ôterent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva ſur ſon amie des yeux baignés de larmes ; & lui tendant une main, preſſant tendrement la ſienne ; vous ne me ſoupçonnez point d'une baſſe diſſimulation, lui dit-elle. Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureuſe ſécurité, en vous communiquant des idées incertaines.

Eh quoi, dit la Comteſſe avec émotion, vous ſaviez...... Non, je vous le jure, interrompit Madame de Chazele. J'évitai Monſieur de Grancé ſur un

doute, & même assez léger. Alors elle apprit à son amie, qu'ayant un matin laissé sur sa toilete une boîte enrichie de diamans, qui renfermoit son portrait, la miniature ne s'y trouva plus le soir. Surprise d'un larcin de cette espèce, sans parler de sa perte elle s'informa si personne n'étoit entré dans son cabinet. Une de ses femmes lui dit, sans l'assurer, qu'elle croyoit en avoir vu sortir Monsieur de Grancé, à l'heure où l'on jouoit chez Madame de Layrac; mais au déclin du jour cette femme pouvoit s'être méprise.

Eh comment sûtes vous si elle ne se trompoit pas, demanda Madame de Belosane? Le lendemain, au moment où je finissois de m'habiller, poursuivit la Marquise, Monsieur de Grancé vint chez moi La boîte encore sur ma toilette fixa ses regards. J'y portai la main comme pour la prendre. Je le vis rou-

gir & ſe déconcerter. Je m'eloignai de la table, il ſe remit. Depuis ce jour je ceſſai de vivre auſſi familiérement avec lui, & formant le deſſein de retourner à Chazele, je vins attendre ici la ſaiſon de partir, eſpérant trouver des moyens de vous faire conſentir à notre ſéparation.

Eh d'où vient vouliez vous partir, vous exiler, dit Madame de Beloſane ? m'avez vous cru capable de vous imputer mes peines ? Le trait qui déchire mon cœur ne l'ouvre point à de vils ſoupçons. Venir répandre mes douleurs dans votre ſein, c'eſt vous prouver aſſez que je ne vous accuſe point de mes larmes.

Cette aſſurance toucha Madame de Chazele. Elle voulut parler, ſes ſoupirs étoufferent ſa voix. La Comteſſe voyant ſon viſage inondé de pleurs ; ceſſez, ma chere, ceſſez, lui dit-elle,

de vous abandoner au chagrin que je me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. Ah, s'il m'eſt poſſible d'aider à le diſſiper, s'écrira la Marquiſe, parlez. Rien ne ſera difficile à mon zele. Que je hais, que je mépriſe celui dont la légéreté...... Non ; ô non, ma chere, ne le haïſſez pas! interrompit Madame de Beloſane. Je me mépriſerois moi-même, ſi le déſir d'une baſſe vengeance me portoit à ſouhaiter le malheur d'un homme, ſi long-tems l'objet de mes plus tendres affections. Nos engagemens ignorés me laiſſent la liberté de les rompre. Quand les circonſtances me forcent de renoncer à Monſieur de Grancé, pourquoi ne pourroit-il eſpérer de vous voir favorable à ſes vœux ?

Favorable à ſes vœux, répéta la Marquiſe avec indignation ! quoi, Madame, vous penſeriez ! ..... Je vous

parle dans la ſincérité de mon cœur ; interrompit encore la Comteſſe, & ne vous fais pas l'injure de ſonder le vôtre. Je ne ſerai jamais la femme de Monſieur de Grancé. Capable de le fuir, de m'éloigner des lieux qu'il habite, je ne le ſuis point de me dire ſans douleur, il ſoupire, il gémit, il ſouffre ! Je lis dans vos yeux combien ma foibleſſe vous étonne ? Pardonnez-la-moi. Etendez même votre indulgence. Laiſſez un cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable dont le ſort eſt actuellement entre vos mains.

Si je vous connoiſſois moins, dit Madame de Chazele, cet excés de bonté me paroîtroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe, & vous me mépriſeriez ſi je conſentois à vos déſirs.

Mes ſentimens ne peuvent m'abuſer, reprit Madame de Beloſane. Au-

cune violence n'altère ma raiſon. Je ſuis bien triſte, bien affligée, ma chere, mais mon intérêt ne me rend point injuſte. Je le dis avec réflexion, avec vérité, l'unique adouciſſement à la perte de tant de flatteuſes illuſions, ſeroit la certitude de vous toucher en faveur du Marquis de rancé, de me dire un jour dans une ſituation plus paiſible, je me ſuis vue l'arbitre de ſon deſtin, & j'ai voulu qu'il fût heureux : en m'éloignant de la France & de lui, je le laiſſe en poſſeſſion de tous les biens dont lui-même m'a privée.

En vous éloignant, répéta Madame de Chazele, bon Dieu, quel projet méditez-vous ? Je me ſuis tracé pendant la nuit un plan de conduite, réprit la Comteſſe, & viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téligni reçoit en ce moment ma promeſſe formelle de l'accompagner à Rome.

Quelle cruelle précipitation vous a déterminée, s'écria Madame de Chazele? avez vous pu faire cette démarche avant de me voir? Si vous ne vouliez pas rester à Paris, pourquoi ne pas le quiter ensemble? je me serois trouvée heureuse dans vos Terres, dans les miennes, par-tout où j'aurois partagé vos peines, essayé de les calmer, ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes.

Ce n'est point auprès de vous, ma chere amie, reprit Madame de Belosane, que je puis recouvrer une paix desirée. La facilité d'ouvrir mon cœur l'entretiendroit dans l'habitude de s'occuper d'un seul objet. Le tems n'est plus où cette habitude me paroissoit un bien. J'ai besoin de contrainte, une distraction forcée m'est nécessaire pour perdre une longue erreur & me garantir contre de honteux regrets.

Périſſe l'homme ingrat, s'écria Madame de Chazele toute en pleurs, qui rompt ſes nœuds & les nôtres, m'enlève mon amie, me rend l'objet de ſon indifférence, peut-être celui de ſa haine !

Cette imprécation bleſſa le cœur de Madame de Beloſane, mais la crainte de la Marquiſe l'affligea ſenſiblement. Elle voulut la raſſurer ſur ſon affection en paſſant quelques jours à l'Abbaye. Elle entra dans le Couvent, & fit dire chez elle le tems où elle comptoit y retourner. On étoit dans une grande ſurpriſe à l'Hôtel de Layrac quand ſa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à ſa ſœur la complaiſance inattendue de Madame de Beloſane. Le Comte de Grancé préſent à leur entretien crut d'abord ſe méprendre aux expreſſions de la Marquiſe de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit

aimé, ſon fils lui avoit confié l'eſpoir d'obtenir la main de Madame de Beloſane. Il ſortit, le chercha & lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'Hôtel de Layrac.

Madame de Beloſane part, répéta le Marquis, elle s'éloigne ! elle me fuit ! quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette ame ſenſible ! Elle doit bien me haïr ſi elle s'arrache du ſein de ſa famille, des bras de l'amitié pour m'éviter, pour ne me plus voir ! Alors ne cachant rien à ſon pere, il l'inſtruiſit de toutes les particularités de cet événement.

Le déſir de vous donner tout entier à Madame de Beloſane, dit le Comte, vous a fait haſarder une démarche plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu l'aveu où devoit vous conduire la propoſition d'éloigner Madame de Chazele, & quelle étrange

légéreté vous a fait préférer cette derniere ; Qu'aimiez-vous en elle que vous ne dussiez aimer dans son amie ? quel charme vous attiroit qui n'eût dû vous retenir ? Je ne sais, répondit le Marquis d'un air consterné, mais tous mes souvenirs aigrissent mes peines, & de tant de regrets, le plus vif, le plus insupportable est la certitude d'avoir porté l'amertume dans l'ame de la Comtesse, de m'être préparé l'éternel remords qui suit l'ingratitude. Je ne penserai plus à Madame de Belosane sans rougir en secret, sans me dire pour prix de son amour, d'une affection si tendre, si fidele : j'ai pu l'affliger. Elle vouloit mon bonheur, & j'ai détruit inhumainement le sien. Son pere s'efforçoit de le consoler quand cette lettre apportée de Montmartre vint encore augmenter sa douleur.

LETTRE

De Madame de Belosane, à Monsieur de Grancé.

TANT que mon inclination pour vous eſt reſtée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu ne pas combattre ma foibleſſe & chérir un penchant dont le ſecret & l'innocence formoient le charme décevant. Vous m'en arrachâtes l'aveu dans un tems où tout ſembloit m'autoriſer à vous traiter avec confiance. Je pourrois me plaindre de votre ardeur à découvrir mes ſentimens, vous demander d'où naiſſoit ce déſir de les connoître, & ſi tant d'empreſſement convenoit à la ſimple curioſité ? Mais loin, loin de moi tout reproche. Je ne vous accuſe point d'une faute préméditée. Les qualités qui vous acquirent mon eſtime, vous la conſervent & vous donnent encore des droits à

mon amitié. Il ne m'eſt plus poſſible d'être à vous. Il me le ſera toujours de rendre juſtice à votre caractère & de vous ſouhaiter une félicité conſtante.

Je vous dégage à jamais de vos promeſſes. Perdez le ſouvenir des miennes. Madame de Chazele eſt inſtruite de vos diſpoſitions. Elle peut ſans trahir l'amitié recevoir vos ſoins & combler vos vœux. Je l'affranchis comme vous, de tous les égards dont je paroîtrois l'objet à ſes yeux ou aux vôtres.

On vous aura dit que je vais en Italie. Si vous ne pouvez vous diſſimuler la cauſe de mon départ, ne vous trompez point à ſes motifs. Je vous fuis, il eſt vrai, mais je ne vous hais pas. Ni dépit, ni colere ne me portent à vous éviter. Je vous reverrai, Monſieur, vous recevrez mes adieux chez ma mere. En vous donnant ces aſſurances je ne prétends pas à la vaine

gloire de me montrer indifférente ſur un événement où rien ne me préparoit. Vous avez pénétré mon cœur par un trait rapide & déchirant. Pour en fermer la bleſſure douloureuſe, j'emporte la conſolante certitude de n'avoir pris conſeil ni d'un fol orgueil, ni de cet intérêt perſonnel capable de tout immoler à ſa propre ſatisfaction.

Adieu. Ne m'écrivez point, ne cherchez point à m'entretenir. Vous m'avez tout dit. J'ai tout entendu. Tout eſt fini.

Tant de douceur, une bonté ſi vraie toucherent ſenſiblement le Marquis. Il baigna de ſes pleurs les aſſurances que Madame de Beloſane daignoit lui donner de ſon eſtime. Recevoir ſes adieux, diſoit-il à ſon pere, paroître devant elle, moi! Eh comment ſoutiendrai-je ſes regards, ſa triſteſſe, le regret de

la

la perdre, & l'humiliation de lui voir remporter une victoire si noble sur la même passion qui vient de me rendre si foible, si imprudent & si coupable !

Le Comte voulant respecter le secret de Madame de Belosane, craignit que l'agitation de son fils ne le découvrît s'il se montroit à l'Hôtel de Layrac. Il lui conseilla de partir à l'instant pour une de ses Terres, & se chargea de trouver un prétexte à son éloignement. Le Marquis obéit, & quitta Paris avec ce sentiment douloureux où livre le reproche d'avoir troublé la félicité d'un autre, en renonçant à son propre bonheur.

L'absence de Monsieur de Grancé épargnoit à Madame de Belosane les efforts qu'elle se disposoit à faire sur son cœur pour soutenir sa vue. Le moment de laisser Madame de Chazele arriva. Les adieux de ces deux amies furent tristes.

Peu de jours après ſa ſortie du Couvent, Madame de Beloſane partit. Elle écrivit de Lyon à la Marquiſe, & ranima vivement ſa douleur & ſa tendreſſe par cette lettre.

LETTRE

De Madame de Beloſane, à Madame de Chazele.

QUELLE diſtance nous ſepare déja, ma chere, & combien je me ſens oppreſſée quand je conſidère l'eſpace que peu de jours vont mettre entre vous & moi. Ce pénible éloignement me paroîtroit moins difficile à ſupporter, ſi ceſſant de vous faire d'inutiles reproches vous adoptiez mes idées & rempliſſiez ma plus conſolante eſpérance.

Vous dire que la préférence dont vous êtes devenue l'objet ne m'ait pas

caufé une extrême, une accablante douleur ! ce feroit démentir ma conduite & des aveux plus fincères. Une fi cruelle découverte a fait fur moi la plus vive impreffion. J'ai pleuré, j'ai gémi du fond de mon cœur, de mon cœur profondement bleffé. La légéreté de Monfieur de Grancé m'a paru le plus fenfible des malheurs. Mais une circonftance étrangère à l'événement n'a point ajouté au regret de ma perte. Pourquoi s'*aigriroit-il*, parce que *vous êtes aimée*?

Je ne poffedois pas le bien que vous vous accufez de *m'avoir enlevé*. Non, je ne le poffedois pas. L'eftime, la convenance, formoient les fragiles liens qui attachoient Monfieur de Grancé. Ils alloient nous unir ces liens fi foibles ! Qu'ils feroient devenus triftes & pefans ! Eh quoi, j'aurois été pour jamais à Monfieur de Grancé ! je me ferois vue

ſa compagne, & chaque jour, chaque inſtant de ma vie m'eût aſſuré que le don de mon cœur ne le rendoit point heureux! Loin de vous affliger, félicitez-vous, ma chere, d'arracher une amie au plus grand des ſupplices.

Rappellez-vous nos entretiens & mes prieres. Changez vos réſolutions, banniſſez vos ſcrupules, retournez à l'Hôtel de Layrac; conſolez ma mere de mon abſence. Pourquoi Monſieur de Grancé vous éloigneroit-il d'une maiſon où l'on vous deſire ? S'il s'étoit offert à vous libre de tout engagement, auriez-vous refuſé de l'écouter? Et bien il eſt libre, il vous aime! recevez ſon hommage, faites ſon bonheur. Ne lui laiſſez pas croire qu'en me parant d'une feinte généroſité, je vous ai chargée du ſoin de me venger. Ah, que jamais il ne me ſoupçone d'un vil artifice; que jamais il ne m'impute une ſeule de ſes peines;

qu'il obtienne le cœur de Madame de Chaſele , qu'ils s'aiment , qu'ils s'uniſſent , & que dans ſes plus doux momens la Marquiſe de Grancé ſe ſouvienne avec attendriſſement d'une amie trop foible encore peut - être pour ſe rendre temoin de ſa félicité, mais trop noble pour l'envier , & trop attachée à elle pour ne pas la partager , quand le tems aura diſſipé l'illuſion qui lui fut ſi chere.

Cette lettre produiſit un effet bien contraire à celui que la Comteſſe s'en promettoit. Triſte, abattue depuis leurs adieux, Madame de Chazele ſe diſoit à tous les inſtans du jour, j'ai perdu mon amie. Son ame exaltée par l'amour, par la fierté , ſuſpendoit ſes reſſentimens. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amertumes de ſon cœur. Les touchantes aſſurances

d'une amitié dont elle ne se flattoit plus la charmerent. Avec quel attendrissement elle lut la lettre de Madame de Belosane ! elle en pesa toutes les expressions & reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'étoit dementi. Ses yeux s'arrêterent sur les dernieres, elle les relut avec une vive émotion. *Que dans ses plus doux momens la Marquise de Grancé se souvienne d'une amie....* La Marquise de Grancé, repeta-t-elle ! ah, Dieu ! quel nom me donne-t-elle ! m'est-il permis de le porter jamais ! Un profond soupir accompagna cette réflexion, la lettre tomba de ses mains, des larmes inonderent son visage & son sein. Elle s'avoua son penchant pour le Marquis de Grancé, elle osa même examiner si sans être blâmable, elle pouvoit céder aux instances de Madame de Belosane, se prêter à ses dé-

ſirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejettant cette penſée, honteuſe de s'y être arrêtée, rougiſſant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la Comteſſe, la lut encore, & la preſſant contre ſes levres, ô ma compagne, ma ſœur, mon amie, s'écria-t-elle! je ne devrai point de *doux momens* à l'ingrat qui vous a cauſé *une extrême*, une *accablante douleur*! des remords déchirans ne ſe mêleront point à votre ſouvenir, une baſſe complaiſance pour moi-même ne me rendra point indigne de votre eſtime. Pourrois-je tenir mon bonheur de l'homme qui vous afflige, vous éloigne, & nous ſépare?

Sa réponſe ne laiſſa point de doutes à Madame de Beloſane ſur ſa réſolution. Elle partit pour Chazele. L'idée de Monſieur de Grancé l'y ſuivit, & Madame de Beloſane la conſerva ſous le

ciel étranger où elle croyoit la perdre.

Le commerce de ces deux dames se soutint avec la même exactitude & la même confiance qu'auparavant, trois années s'écoulerent. Au milieu de la quatriéme Monsieur de Téligni, nécessaire à la négociation d'une paix désirée, fut rappellé pour passer dans une autre Cour. Madame de Belosane s'arrêta en Provence où elle possédoit des Terres. Tendrement invitée par elle à l'aller joindre, Madame de Chazele se disposoit à partir, quand un funeste événement les ramena toutes deux à Paris.

Malgré les préliminaires de la paix, la campagne s'ouvrit au printems, & les difficultés qui retarderent le progrès des conférences la laisserent s'avancer. Monsieur de Grancé commandé pour l'attaque d'un Fort fut dangereusement blessé. Pendant plusieurs jours on espéra

péra le rendre à la vie, mais Madame de Belosane étoit destinée à sentir toutes les peines que peut causer un attachement tendre & malheureux. La mort du Marquis ranima sa premiere sensibilité. Elle oublia ses torts & pleura sa perte. Elle voulut mêler ses larmes à celles d'une famille désolée, partager les douleurs du pere de cet ami chéri. Elle trouvoit une sorte de douceur à se voir entourée par tous ceux qui regrettoient l'aimable Marquis de Grancé. Madame de Chazelle se montra pénétrée des mêmes sentimens, leur commune tristesse resserra les liens qui les unissoient. Depuis ce temps elles ne se sont plus quittées. Tout ce qui les environne est heureux par elles, mais un fond de mélancolie les éloigne souvent du grand monde. Elles se plaisent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à l'amour, au mariage, & le souve-

nir de Monſieur de Grancé les garantit à jamais contre une paſſion dont elles ont éprouvé, ſenti toutes les amertumes ſans en avoir connu les plaiſirs.



XXVI. LETTRE.

My-lord Rivers, à Sir Charles Cardigan.

DONNER *le matin à l'étude*, le jour à *des ſoins néceſſaires*, le ſoir *au plaiſir*? ma foi, Charles, c'eſt faire du temps un emploi raiſonnable, & j'applaudis fort à ce ſage arrangement. Lady Cardigan veut bien dîner avec tes graves amis, tu conſens à ſouper avec les ſiens? Elle s'inſtruit pour te plaire, tu t'amuſes pour l'obliger? Rien n'eſt mieux entendu. Cette mutuelle condeſcendance en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs,

vous lui devrez votre commune félicité. C'eſt la complaiſance qui prépare deux amans ſatisfaits à remplacer les douceurs paſſageres de l'amour, par le ſentiment durable d'une ſolide amitié.

Le procédé dont tu te plains eſt *révoltant* ſans doute. Tu dois mépriſer ton ingrat parent. Mais tu as tort de regreter ta généreuſe conduite à ſon égard ; plus grand tort de rejetter ſur toute l'humanité le mauvais caractère d'un particulier. Eh quoi, ſerai-je forcé de défendre le genre humain contre toi, contre ſon ami ! Tu le chéris, & pour une ſeule créature qui t'offenſe, te voilà prêt à les haïr toutes.

Effet naturel des ſentimens paſſionnés, Charles. Moi, dont la bienveillance raiſonnée manque *d'ardeur*, je ſuis moins bleſſé des fautes de mes ſemblables. Je les remarque ſans *émotion*, je les ſupporte ſans me fâcher.

Comme toi je me laiſſe aiſément ſéduire. Un homme peut m'en impoſer, me perſuader qu'il eſt honnête. Si je découvre le contraire, j'éloigne le trompeur, il ceſſe d'exiſter pour moi. Mais je me croirois injuſte ſi je retirois ma confiance à tous les autres. Beaucoup ne méritent pas mieux peut-être mes ſervices, ou mes ſecours, cependant l'équité ne permet pas de les juger ſur une ſuppoſition, encore moins de les punir ſans ſavoir s'il ſont coupables.

Tu me demandes à quoi *je m'occupe* ? à rien du tout. Si je *m'amuſe* ? peu. Si *je repaſſerai bientôt la mer* ? je ne ſais. Si *mon indéciſion dure* ? oui. Quelquefois j'eſpére, plus ſouvent je crains. L'apparence contrarie mon eſpoir. Londres m'attire, un triſte préſage m'en éloigne. Mon retour dans ma patrie peut être l'écueil de mon

bonheur, ou celui de ma liberté. Grand ſujet d'héſiter, Charles !

Mais laiſſons mes folies, parlons de celles des autres. L'attention de Paris eſt actuellement fixée ſur un procès fort bizarre. Deux citoyens s'accuſent réciproquement d'un fait très-malhonnête. Tous deux s'accablent d'injures, & chacun préſente ſa Partie adverſe comme un monſtre à rejetter de la Société.

Hier un homme de mérite m'engagea d'aller au Palais avec lui. Deux célèbres Orateurs parloient ſur cette étrange cauſe, & mon conducteur m'aſſura que j'aurois un extrême plaiſir à les entendre. Son attente ne fut point trompée. J'admirai le ſavoir, l'éloquence, & l'art ingénieux des deux Avocats. Mais j'admirai plus encore l'étonnante intrépidité des deux plaideurs, préſens à l'Audience, & le ſoin qu'ils prenoient, d'un conſentement unani-

me, d'inſtruire le public d'une foule d'anecdotes dont la moindre ſuffiſoit pour les rendre à jamais ridicules & mépriſables.

Comme nous ſortions, un homme de robe nous aborda. Ses diſcours me firent comprendre que mon compagnon alloit ſouvent au Palais. Eh quoi, lui dis-je en revenant, vous aimez les procès ? Au contraire, me répondit-il, je les crains & les déteſte. J'ai de bon cœur abandonné des droits conſidérables pour en éviter un. Si l'on me voit ſuivre avec une ſorte de plaiſir les affaires de cette eſpece, c'eſt que j'aime à contempler en tout l'inconſéquence & la ſotiſe de ces hommes, ſi grands, ſi petits, ſi nobles, ſi vils, capables de s'élever ſi haut, de tomber ſi bas; que l'intérêt, la vengeance. un léger dépit, une ſimple obſtination conduiſent à dévoiler d'odieux ſecrets, à

mettre en évidence les vices des autres & leurs propres iniquités.

L'un deshonnore ſon fils pour le priver du droit que la nature lui donne à ſon héritage; l'autre couvre d'opprobre la mere de ſes enfans; le frére reproche à ſon frere de s'être fraudulenſément emparé d'une partie de leur bien commun, & pour montrer ce frere ſéducteur, taxe d'injuſtice, ou d'imbicilité l'auteur de ſes jours. Né d'un commerce illégitime, un enfant nourri dans l'obſcurité eſſaye d'en ſortir en élevant ſes clameurs contre ſa mere imprudente. Il offre de prouver qu'elle eſt une infâme, & veut la forcer de l'avouer, ou de lui donner le pere que l'équité l'oblige de lui refuſer. Une femme hardie, renonçant à la pudeur, à la modeſtie, par des détails indécens expoſe la foibleſſe d'un malheureux, l'inſulte, le défie impu-

demment, veut que la loi l'en ſépare, ou lui donne un pouvoir que Thémis ne diſpence pas. Ces hommes, dont la longue enfance & la prompte vieilleſſe ſemblent les avertir combien des beſoins réciproques leur rendent l'amitié néceſſaire, ces hommes raſſemblés pour s'aider, ſe ſervir, ſe prêter de mutuels ſecours, ſe haïſſent, s'attaquent, ſe déchirent ! Eh pourquoi? par le déſir de conſerver, ou d'acquérir quelques avantages, dont la poſſeſſion accordée, ou continuée, paroîtra toujours aux yeux de la raiſon un bien foible dédommagement de la honte ſoutenue en les pourſuivant.

J'aurois pu joindre mes réflexions à celles de ce François, ajouter des exemples à ceux dont il les appuya; ce ſujet s'étendit fort loin, & nous convînmes enſemble que l'habitude pouvoit ſeule nous rendre ſupportable

l'étonnante contradiction de nos mœurs & de notre raison. Je ne sais si en nous examinant bien, un Hottentot ne seroit pas fondé à déclarer les Sauvages d'Europe moins sensés que ceux du Cap.

Je suis un peu fâché contre Sir Robert, il n'a pu se taire, James sait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expressions me touchent par leur noble simplicité. Sa reconnoissance est décente, vraie, & sans affectation. Assurément Charles, ce jeune homme est né généreux, il se plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuses circonstances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur est d'apprécier avec justesse un service reçu. Celui qui se l'exagere est tout prêt à se sentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.



XXVII. Lettre.

Lady Cardigan, à My-lord Rivers.

Le Chevalier Monk m'a remis votre lettre & la petite hiſtoire annoncée depuis ſi long-temps. En vérité, mon cher couſin, elle n'a pas rempli mon attente. Des *particularités* concernant deux femmes, jeunes, jolies, riches & Françoiſes, me promettoient une foule d'agréables événemens, je croyois m'amuſer ou m'attendrir à chaque page de ce cahier. Je l'ai trouvé très-long, très froid, le Marquis n'intéreſſe point. Madame de Chazele eſt une bonne femme, caractere aſſez inſipide ; & votre Comteſſe ſi ſenſible ; ſi raiſonnable ! eſt à mes yeux la plus folle des créatures.

Jamais entêtée Galoiſe fut-elle plus

obſtinée dans ſes opinions que Madame de Beloſane dans ſes ſentimens. Cinq années de conſtance ! & puis au retour de Monſieur de Grancé le voir indifférent & l'aimer toujours ? découvrir ſon penchant pour un autre, & l'aimer encore ! aimer à la fois ſon amant & ſa rivale ? Un naturel ſi aimant eſt inſupportable. Oh, comme je m'impatientois à ce parloir, pendant cet éternel entretien. Prier Madame de Chazele de faire le bonheur de cet ingrat, lui parler avec douceur, avec amitié, avec tendreſſe. De la tendreſſe, dans ce moment ? bon Dieu ! cela peut-il ſe ſoutenir ?

Je ſuis ſenſible, vous le ſavez, capable d'une ardente, d'une fidele amitié. Miſs Rutland m'eſt bien chere ; mais quand vous conſentîtes à combler ſes ſouhaits & les miens en lui permettant de vivre chez moi, ſi ſes at-

traits eussent affoibli mon pouvoir sur le cœur de Sir Charles, s'il eut montré pour elle, je ne dis pas *de l'amour*, mais seulement une attention marquée, la plus légère préférence! sur mon honneur, je me serois sentie plus portée à lui arracher les yeux qu'à le conjurer de vouloir bien l'épouser.

Je ne prétends pas tout blâmer. Le caractère de Madame de Belosane est vraiment noble, il doit lui donner beaucoup d'amis, & jamais lui attacher un amant. A la honte de votre sexe, l'égalité, la franchise, la bonté sont des qualités peu propres à le fixer. Le cœur de l'homme, toujours en contradiction avec lui-même, n'est point formé pour goûter les charmes d'un commerce paisible. Il a besoin de craindre, d'espérer. Celle qui veut s'en rendre la maîtresse doit élever ses doutes, les dissiper, les faire naître encore,

L'inquiétude entretient l'activité de vos passions, elle seule bannit la langueur où vous jette la certitude de plaire. Demandez à Sir Charles combien il se trouvoit heureux quand je le tourmentois ? Après l'avoir négligé pendant deux heures, bien querellé, bien boudé, bien impatienté, qu'elle joie je répandois dans son ame par un seul petit souris ! A présent il me voit toujours riante, toujours prête à l'écouter, à lui répondre ; plus de nuages sur le front d'une *épouse soumise.* Cette nouveauté l'enchante. Il en jouit, il en sent, dit-il, tout le prix. Mais si le calme l'assoupissoit, je saurois bien vîte exciter le trouble & ramener la tempête.

Miss Rutland ne peut souffrir le Marquis de Grancé. Il me déplait aussi. On le peint comme un homme supérieur, que fait-il ? au commencement

il ſe tait. A ſon retour il ne dit rien, & quand il parle c'eſt mal à propos. Quel étoit donc le danger de ſa poſition ? d'où naiſſent ſon embarras, ſa triſteſſe, ſes craintes ? Paſſer ſes jours avec deux femmes charmantes, poſſéder l'une, jouir de la vue & de l'entretien de l'autre, cela forme-t il une perſpective effrayante ? Cette ſituation ne lui faiſoit-elle pas réunir autour de lui tous les plaiſirs que donne le ſentiment..... Mais je ſuis bien malhonnête, bien ingrate, n'eſt-ce pas ? Loin de vous remercier de la peine que vous avez priſe en copiant pour moi ces détails, je vous ennuie par de ſottes obſervations. Pardon, My-lord, j'oubliois que ce petit Roman eſt une hiſtoire, & même celle de vos *bonnes amies*.

Un eſprit de juſtice me donne l'envie de réparer ma faute en vous offrant

l'occaſion de cenſure rà votre tour. Je veux vous conter une aventure récente ; le héros eſt françois, & je l'aime à la folie : c'eſt un militaire. Il n'eſt ni jeune, ni vieux ; ni beau, ni laid. Mais on ne ſauroit être mieux fait, ni ſe mouvoir avec plus de grace. Il eſt grand, a l'air noble, martial, & poſſéde cette aiſance qui donne l'habitude de s'attirer des égards ſans avoir beſoin d'en exiger. Sa premiere viſite à Londres fut chez ma tante. Il lui étoit ſi particuliérement recommandé qu'en lui ouvrant ſa maiſon elle le pria de ne pas s'y regarder comme un étranger. Aſſez de facilité à s'énoncer dans notre langue, une extrême franchiſe, de la douceur, de la gaieté, une bonhommie rare nous accoutumerent tout de ſuite à lui. Après deux ou trois entretiens on croyoit en lui parlant cauſer avec un ancien ami.

Hier nous dînions ensemble chez mon frere. Pendant le repas on s'occupa fort à blâmer l'union précipitée de Misſ Robert & d'un jeune Hanovrien arrivé depuis six semaines en Angleterre. On épuisa tous les raisonnemens sur la nécessité de se connoître avant de se lier par des nœuds indissolubles. Le François rioit, se taisoit, écoutoit, me regardoit, levoit les épaules & me repétoit tout bas, ils n'ont pas le sens commun. Se *connoître !* est ce que l'on *se connoît* ? est ce qu'il est possible *de se connoître !*

Le soir dans un cercle moins nombreux, je le priai de me dire s'il croyoit vraiment impossible de s'assurer du caractere & des sentimens d'une personne que l'on observoit avec intérêt ? Si je le crois ? très-fort, Madame, me répondit-il. Qui vous le persuade, lui demandai-je ? ma propre expérience,

me

me dit-il, & si vous saviez la raison de mon séjour ici, vous me pardonneriez une opinion qui peut-être vous paroît ridicule. J'insistai pour en être instruite, & voici ce qu'il me dit :

« J'étois à peine majeur quand je
» devins amoureux d'une jeune per-
» sonne très-bien faite & fort jolie. Un
» frere aîné me rendoit alors un assez
» mauvais parti. Ma maîtresse étoit ri-
» che. La crainte d'un refus me fit hé-
» siter à la demander. Son pere pouvoit
» me croire tenté par sa fortune. Pen-
» dant que je me consultois on maria
» ma jeune amie. J'en fus fâché, elle
» aussi. Nous pleurames, le tems nous
» consola. Connu de son mari, je ne
» perdis pas le plaisir de la voir sou-
» vent. Mon cœur lui demeura toujours
» attaché. Et comme aucune femme ne
» me plut autant qu'elle, je n'en pris
» point.

» Quatre ans après son mariage elle
» devint libre & me proposa de nous
» unir. Je le voulois bien. Mais la gar-
» de-noble d'un fils lui assuroit une
» fortune considérable. Trop peu riche
» pour la dédommager d'un si grand
» sacrifice, je ne crus par devoir l'ac-
» cepter. Nous prîmes donc patience,
» & sans beaucoup d'effort. Elle tenoit
» une bonne maison, je faisois partie
» de sa société, soupoïs tous les soirs
» chez elle. Je passois l'hiver à lui
» prouver mon amitié, mes lettres l'en
» assuroient pendant l'été, & je me
» trouvois heureux toute l'année.

» Son fils mourut, je perdis mon
» frere & devins riche. Je ne songeois
» point à changer ma façon de vivre,
» elle me paroissoit douce, commode
» & satisfaisante. Mais des idées de
» mariage se reveillerent dans l'esprit
» de ma bonne amie. Elle écouta de

» ridicules propos, des caquets la trou-
» blerent. Elle s'inquiéta, me fit part
» de ses chagrins, me pria de les cal-
» mer. L'honnêteté ne me permet-
» toit pas de résister à ses désirs. Je
» tenois beaucoup à mes habitudes
» j'aimois ma liberté, mais je devois
» de la complaisance à mon ancienne
» amie. Et puis que risquois-je en l'é-
» pousant ? je la connoissois si bien !
» Elle étoit moins belle, il est vrai,
» mais j'étois moins jeune, & j'envisa-
» geois déja le tems où son esprit &
» sa condescendance me seroit plus
» nécessaires que ses attraits, Je me
» mariai donc. Mais dès le lendemain
» j'appris qu'une femme, charmante
» depuis six heures du soir jusqu'à mi-
» nuit, pouvoit être une furie le ma-
» tin & tourmenter tout le long du
» jour les malheureux forcés de l'ap-
» procher.

» A peine quittois-je le lit de ma » nouvelle compagne, que de l'appar- » tement où l'on se disposoit à m'ha- » biller, j'entends un bruit sourd; il » augmente, redouble, m'importune, » m'impatiente. Des sons confus, des » voix glapissantes, de dures épithetes, » des menaces, frappent mes oreilles; » j'imagine que les gens de ma femme » se querellent. Mais si près d'elle, de » moi, cela m'étonne. Je veux m'ins- » truire, sors, retourne sur mes pas » & trouve dans l'antichambre de la » Marquise un vieux valet tranquille- » ment occupé à lire. Je lui demande » pourquoi ce bruit chez sa maîtresse, » & ce qui l'excite? Du bruit, Mon- » sieur, répond cet homme, on n'en » fait point. Quoi, m'écriai-je, tu » n'entends pas ces cris insupportables? » Pardonnez-moi, reprend-il, mais » cela, c'est l'ordinaire. Madame as-

» femble fes gens le matin, ils vont tous
» recevoir fes ordres. Actuellement elle
» gronde fur le fervice d'hier, demain
» elle grondera fur celui d'aujourd'hui.
» C'eft la règle. Elle crie autant qu'il
» lui plaît, perfonne n'y prend garde,
» & quand elle nous accable d'injures,
» c'eft comme fi elle ne parloit pas.

» Conſterné de cette découverte,
» immobile, appuyé fur une chemi-
» née, preſſant mon front d'une de
» mes mains, je regardois ce valet fans
» m'appercevoir où je portois les yeux.
» Il prit mon abattement pour de l'at-
» tention, ou de la curiofité. Il s'é-
» tendit fur l'humeur de fa maîtreſſe,
» conta comment elle traitoit fes gens
» d'affaires, fes marchands, fes ou-
» vriers, répétant toujours; c'eft fon
» habitude; il faut s'y faire.

» Je rentrai dans mon appartement
» pénétré d'un regret douloureux. Loin

» de songer à m'habiller, je renvoyai
» mes gens, me jettai sur un siége le
» cœur serré. Mon oppression me lais-
» soit à peine la force de penser. Je
» quittois une maison où des visages
» riants m'environnoient sans cesse,
» pour vivre dans un autre où j'allois
» voir autour de moi des mécontens
» & des malheureux. Combien je me
» reprochois ma fatale complaisance,
» j'en prévoyois les plus fâcheuses sui-
» tes, & me désolois quand on vint
» me dire de la part de Madame, de
» passer à l'instant chez elle.

» Cette invitation me fit trembler.
» Incertain si je m'y rendrois, j'allois
» & revenois sur mes pas sans pouvoir
» me déterminer, mais la porte s'ou-
» vrant brusquement je vis entrer ma
» femme à demi-coëffée, sans poudre,
» sans rouge, & très-différente de la
» veille. Elle ne me parut ni fraîche,

» ni jolie, & ce que je venois d'ap-
» prendre l'enlaidissoit fort à mes yeux.
» Vous attendrai-je tout le jour, Mon-
» sieur, me dit elle avec aigreur, pré-
» tendez-vous me laisser des soins dont
» vous devez vous occuper comme
» moi? Je haïs l'indolence. Et me con-
» sidérant d'un air surpris; quoi, s'é-
» cria-t-elle, votre toilette n'est pas
» faite, n'est pas même commencée?
» Seriez-vous dans l'habitude de con-
» server le matin cette odieuse parure,
» de vous montrer avec cet abomina-
» ble turban de toile, qui vous rend
» noir comme un démon? En cachant
» vos cheveux vous êtes à faire peur.
» J'avois oublié combien un homme
» est affreux en negligé. Bon Dieu, si
» je vous y avois vu une seule fois, rien
» au monde ne m'auroit engagée à vous
» épouser,

» Vivement choqué de cette im-

» pertinente ſortie, Madame, lui dis-
» je, mon négligé peut m'aller mal;
» le vôtre ne vous ſied peut-être pas
» mieux, mais je ne veux pas diſputer
» d'agrémens avec vous. Vous m'avez
» cru plus beau, je vous ai crue plus
» ſociable. La mépriſe eſt grande, elle
» deviendroit cruelle ſi nous conſen-
» tions d'en être les victimes. Je n'ai
» jamais contrarié le goût de perſonne,
» mais vous voyez en moi l'homme du
» monde le moins capable de donner
» à quelqu'un le pouvoir de faire ſon
» malheur.

» Que ſignifie ce langage altier,
» Monſieur, me demanda-t-elle d'un
» ton fort haut? Qu'il faut nous quit-
» ter, lui dis-je, & très-promptement.
» Je ſuis malade, Madame, j'avois
» oublié de vous en avertir. J'ai beſoin
» de prendre les eaux de Bath. Ce ſoir
» quatre médecins me les ordonne-
ront,

» ront, & demain de grand matin je
» ferai fur la route de Calais. Elle cria
» s'emporta, plura, menaça; j'imitai
» fon vieux valet, je ne l'écoutai pas.
» On m'habilla, je fortis, rentrai tard,
» couchai feul & partis au point du
» jour. Eh bien, Madame, me dit il
» en finiffant, ne fuis-je pas fondé à
» foutenir qu'il eft poffible de paffer
» un long tems enfemble & de ne pas
» fe connoître ».

Vous trouvez fûrement mon petit conte bien plat, bien peu digne d'accompagner le délicat manufcrit que je vous renvoye ? Donnez-vous le plaifir de me le dire. Je vous permets d'être vrai, d'oublier la *complaifance dûe à mon fexe*. Fade compliment qui ne fignifie rien. Sur-tout ne vous avifez pas de me répéter, *vous aurez toujours raifon avec moi*. De ma vie je n'entendis un homme dire à une

femme *vous avez raiſon*, ſans lire ſur le viſage de l'impertinent qu'il n'en croyoit rien. Je céde ma plume à Miſs Rutland. Il eſt tems, n'eſt-ce pas.

De Miſs Adeline Rutland.

L'ARTICLE où je ſuis nommée dans votre derniere lettre à Lady Cardigan m'étonne, en verité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penſer, ou dire, mais j'ai fort à me plaindre de ſes expreſſions, ſi elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuſe & dépitée. Senſible à vos bontés, Mylord, je vous prie de réſerver votre généreuſe indulgence pour le tems où mes fautes me la rendront néceſſaire. Comme je ne m'en reproche aucune à préſent, je ne vois point encore d'occaſion où vous puiſſiez en faire uſage à mon égard.

Ma poſition eſt aſſez ſinguliere. Elle

m'affligeroit si j'y pensois sérieusement.
J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, Lady Morton me dechire, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentimens ; montre un secret desir d'être débarrassé de moi ; chacun des maussades amans que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh bon Dieu ! c'est donc un crime irremissible devant les hommes de ne pas se marier ? S'il plaît à vingt extravagans d'enchaîner une personne libre, elle ne peut resister à leur fantaisie sans revolter les spectateurs ? L'attentat est protegé, la défense traitée de rebellion. Quelle injustice !

Vous parler *sans détours*, eh sur quoi, Mylord ? la folie que vous traitez *d'énigmatique aveu*, vous donne assurément des idées bien étranges. J'ai peine à me persuader vos *inquiétudes obligeantes*.

En ſuppoſant qu'il exiſte un homme plus propre à s'attirer mon attention que Sir Edmon, que tous ſes rivaux, eſt-ce une raiſon de me juger épriſe, paſſionée? de m'offrir *vos bons offices*? vous vous engageriez dans des démarches? & de quelle eſpece ſeroient-elles? auriez-vous deſſein d'attirer cet homme ſur mes pas, de l'avertir, de l'appeller, de lui crier, Miſis Rultand vous deſire, vous veut? fi donc, My-lord.

Modérez ce zele *affectueux*; doucement, patience, rien ne preſſe. Je regarde, *j'obſerve*, mais je ſuis très-calme, très-paiſible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout. Si le haſard me favoriſe, j'aurai beaucoup; ſi je perds, j'aurai trop peu riſqué pour regretter ma miſe.





XXVIII. Lettre.

My-lord Rivers, à Lady Cardigan.

NI je ne m'offense de votre critique ma chere Lady Cardigan, ni je ne veux *vous censurer à mon tour.* Mais sans défendre un personnage qui vous déplaît, j'oserai ne pas penser comme vous sur la situation du Marquis de Grancé. Ses craintes me paroissent fondées, & quand vous nommez *agréable* la position ou son mariage alloit le mettre, je doute si vous avez jamais bien examiné l'imparfaite créature, que vous prétendez dominer par la connoissance de son naturel ; la juger par vos propres sensations, c'est risquer de vous tromper beaucoup sur les siennes.

Dans le cœur d'une femme réservée & délicate, l'amour peut être une

passion douce, il peut occuper son ame sans la troubler ; l'attendrir sans l'égarer, amuser son imagination sans l'écarter des bornes de la modération & des regles de la décence. Mais cette même passion agite, tourmente un sexe plus libre, plus hardi, moins accoutumé à maîtriser ses sens : elle se change dans son sein en une ardeur pénible, il souffre de l'impétuosité de ses désirs, & leur violence lui impose la nécessité de les satisfaire ou celle de les éteindre. Si la vue d'un objet aimé offre à chaque instant l'image du bonheur, c'est à l'amant écouté, chéri, dont on calme l'impatience en animant l'espoir. Loin de rassembler autour du Marquis de Grancé *tous les plaisirs que donne le sentiment*, Madame de Chazele lui en auroit rendu l'idée si présente, & la privation si douloureuse, qu'en vérité il me semble impossible d'envisager un

ſupplice plus ſenſible, plus continuel & plus inſupportable.

La petite avanture contée militairement, eſt véritable dans toutes ſes circonſtances. Cette bruſque ſéparation a fait plus d'éclat que votre nouvel ami ne le déſiroit. On en a parlé, on en a ri, on n'y penſe plus. Tout paſſe rapidement ici. Un événement ridicule eſt bientôt ſuivi d'un plus ridicule encore, & cet enchaînement conduit à les oublier tous.

Recevez, je vous prie, mes remercîmens de l'accueil que vous avez bien voulu faire à mon ami James. Il m'écrit tranſporté de vos bontés. Ce jeune homme eſt d'un naturel doux & d'un caractère aimable; je le crois digne d'être admis dans votre ſociété. Des *avantages de ſon état préſent*, vous connoître, vous plaire, vivre intimement avec vous, avec Sir Charles, ce

ſont les plus grands & les ſeuls dont je voudrois qu'il ſe ſouvînt de m'être redevable.



XXIX. Lettre.

Le même, à Miſs Adeline Rutländ.

Quand on ne veut point paroître une *petite fille boudeuſe & dépitée*, il faut ſe montrer une perſonne ſenſée, réfléchie; ne pas garder un ſilence déſobligeant, encore moins le rompre au bout d'un mois pour badiner étourdiment ſur le premier objet qui s'offre à l'imagination. Feindre de ſe tromper aux intentions d'un ami afin de trouver un moyen de traiter ſon zele de ſottiſe, de jetter du ridicule ſur les ſoins qu'il veut bien prendre; reconnoître ſes attentions & ſa complaiſance par un *fi*, *My-lord !* c'eſt bien être

une *petite fille* très-inconſidérée, très-accoutumée à ne jamais faire de juſtes diſtinctions, très-capable d'écrire à ſon tuteur du même ſtyle qu'elle ſe croiroit permis d'employer avec un de ſes *mauſſades amans*, ſi elle l'honoroit de ſa correſpondance.

Je veux me débarraſſer de vous? ce reproche eſt-il fondé? eh quel intérêt ai-je à décider votre choix, à le hâter? ſi j'avois ſouhaité le diriger, vos réclamations ſur votre indépendance m'auroit appris à réprimer ce vain déſir.

Vous *ſuppoſer* des *ſentimens paſſionnés*, moi! non aſſurément, je ne vous en ſuppoſe point. Je ne vous crois pas même l'eſpèce de goût que vos *obſervations* ſembloient annoncer. Avez-vous le loiſir de penſer, de rapprocher vos idées, de les fixer? Avant de préférer on examine, on compare; on ſe

rend compte du ſujet de ſa prédilection, on ſe met en état de la juſtifier à ſes yeux, à ceux des autres. Un homme de mérite ſeroit-il flatté de ſe voir au rang d'un billet de loterie ? vous ſauroit-il gré d'attendre ſon cœur du haſard ? ne ſeroit-il pas en droit de vous dire, je me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant, mais je riſquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée.

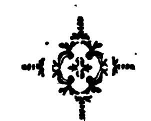
Je vous ai cru moins légère, ma chere Miſs Rutland, moins attachée à ces amuſemens qui vous ſéduiſent. Peut-être même m'avez-vous paru ſuſceptible d'une tendre paſſion. Mais après tout, l'amour vous eſt-il néceſſaire ? ces nombreuſes aſſemblées où l'on court ſe montrer, le jeu, les ſpectacles ne rempliſſent ils pas tous vos inſtans ? ſans ceſſe diſſipée, ſentez-vous

le beſoin d'occuper votre ame ? Non, Miſs Rutland, non, vous n'aimez point, vous ne pouvez aimer. Et je ne ſais ſi je ne dois pas vous en féliciter.

Depuis aſſez long-temps j'héſite à prononcer ſur un point conteſté, & je commence à douter ſi la ſenſibilité eſt un bien ? peut-être avez-vous raiſon de la redouter ; de fuir la ſolitude qui l'entretient, de chérir le grand monde où elle ſe perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des cours, on évite ces attachemens ſi vifs, ſi forts ! charme & tourment de la vie retirée. N'eſt-ce point une imprudence de renfermer ſes affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les événemens qui peuvent le reſſerrer encore ? En ſuivant ce tourbillon dont la rapidité vous entraine, l'eſprit amuſé par un tableau changeant, où mille images

ſe peignent, s'effacent, ſe retracent de nouveau, conſerve à peine un ſouvenir confus des objets qui diſparoiſſent ſans retour.

Je vous renvoye une lettre de Milady Falmouth. Elle ſe trompe, comme vous le verrez, puiſqu'elle *me croit de l'influence ſur votre cœur.* Ma réponſe l'aſſure de ſa mépriſe. Malgré votre indifférence ſur le tirage de la loterie où vous avez *mis ſi peu*, je ſouhaite que vous *ayez beaucoup.* Si la fortune vous maltraite, votre *déſintéreſſement* me conſolera de ce malheur. Peut-être le ſentirai-je plus que vous. Comme votre tuteur, & plus encore comme votre ami, je m'affligerai toujours de vos pertes.



XXX. LETTRE.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

LE Docteur Rimers t'assure donc que *l'uniformité caractérise les François ?* qu'en *examiner un* c'est *les approfondir tous ?* Ce judicieux & fin observateur me rappelle l'honnête Richard, ton ancien voisin, qui s'étant mis en tête de visiter la France, après six jours de résidence à Paris, fit ses adieux à l'Ambassadeur d'Angleterre & lui demanda ses ordres pour Londres. Quoi, vous partez, s'écria Mylord, surpris, auriez-vous reçu de fâcheuses nouvelles ? Non répondit gravement Richard, mais l'ennuî me chasse. Que diable faire dans une maudite ville où l'on ne trouve rien à voir, ni rien à manger ?

Ma foi, mon ami je n'ai pas l'habileté de ton Docteur. Je crois appercevoir tant de varieté dans les habitans de cette capitale, que les remarques du jour élevent mes doutes sur celles de la veillle, & loin de pouvoir fixer mes idées, j'en reçois à chaque instant de nouvelles.

L'esprit de parti, qui nous divise, traité *d'esprit national* par des personnes peu reflechies, & l'effet naturel & nécessaire de deux pouvoirs, dont nous nous efforçons de maintenir l'équilibre. Ici cet esprit se forme seulement de la diversité des opinions, & ne sert qu'à faire naître des disputes frivoles & d'inutiles animosités. Toutes les classes, dont se compose l'état semblent être de petites nations séparées. Elles se craignent, se méprisent, & se haïssent mutuellement. Liées par des conventions politiques, désunies par l'ambi-

tion, rapprochées par l'intérêt, elles entretiennent une ſorte de treve ; mais toutes s'obſervent avec défiance, & chacune eſt toujours prête à ſe précautionner, ou à ſe défendre contre l'uſurpation de ſes rivales, à étendre ſes prérogatives, à réclamer ſes droits, à borner ceux des autres.

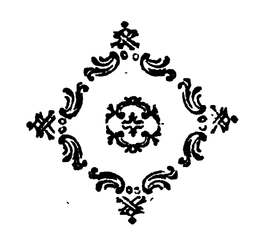
Les ſociétés particulieres ſe reſſentent de cette eſpèce d'inimitié de tous les ordres de l'Etat. On eſtime celle où l'on vit, on s'amuſe à jetter de ridicule ſur celles où l'on n'eſt point admis. On blâme aigrement dans une maiſon ce qu'on approuve hautement dans une autre. L'événement qui paroît concerner le corps entier des citoyens ne les frappe pas de même. Il eſt envisagé ſous mille aſpects ; on lui attribue des cauſes différentes, on en prévoit des ſuites oppoſées. Voulant me conformer aux ſentimens de ceux qui

m'honorent de leur bienveillance, il m'eſt ſouvent arrivé de me réjouir le matin au milieu de vingt perſonnes, d'un arrangement nouveau, *admirable!* & de m'en affliger le ſoir dans un cercle auſſi nombreux, conſterné de *l'affreuſe révolution.*

Ce que j'écris de Paris, on pourroit peut-être l'écrire de toutes les capitales de l'Europe. Je ne ſaurois réſoudre les queſtions de My-lord Bellaſis. Je ne comprends point ſes idées. Je vois ici, j'ai vu par-tout le caractère de l'humanité, plus contraint ſous un Gouvernement, plus développé ſous un autre, offrant toujours le mélange des vices, des vertus, de la ſageſſe & de la folie. Si dans nos contrées, ſi dans celles que j'ai parcourues, il eſt vraiment un *caractère diſtinctif*, marqué par *des traits ſenſibles*, je ne l'ai point ſaiſi. Si vous voulez tous deux

vous instruire sur ce point intéressant, faites voyager le Docteur Rimers. Ma pénétration n'égale point la sienne.

Tu te trouves *l'être le plus heureux qui respire !* j'en suis vraiment charmé, Charles. J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma cousine. J'espérois peu qu'elle changeât si promptement de conduite avec toi. Malheureusement elle se montre plus constante à mon égard, & cet *ange de lumiere* est toujours un lutin pour moi.



XXXI. Lettre.

Miss Adeline Rutland, à My-lord Rivers.

Dissipée, *étourdie*, sans *égards*, *incapable de distinction*, *d'attachement*; est-ce bien-là mon caractere, My-lord? eh mais, je l'aime assez. Si ce portrait me ressemble j'en rends grace au Ciel, il m'a doué d'un très-heureux naturel. En le conservant je pourrai n'être pas fort utile à la société, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur est le premier, & le plus indispensable de nos soins, je me confirme avec plaisir dans la certitude qu'aucune affection étrangère ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuel agrément sur mes jours.

Je reçois de tout mon cœur vos félicitations sur l'insensibilité dont vous me blâmez dans une page & m'applaudissez dans l'autre. Votre morale & mes idées s'accordent parfaitement. Ah, oui : regarder sans intérêt ce *tableau changeant*, fixer à peine les personnages qui le forment ; ne point partager leurs passions, rire de leurs folies ; c'est jouir à l'écart d'un spectacle amusant, & se préserver avec sagesse du danger de paroître à son tour sur la scene pour divertir la multitude.

Je ne sais qui de nous deux a plus de droit à se plaindre du style de l'autre. Je ne défends pas le mien. Mais le votre, My-lord, est-il toujours *sensé*, toujours *poli* ? Vous me reprochez d'être *indifférente*, cela est-il raisonnable ; *d'être sans passion*, cela est-il philosophique ? Vous m'assurez *qu'il*

n'eſt point flatteur de me plaire, cela eſt-il obligeant ? Eh bon Dieu, vous êtiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma ſœur, bien déterminé à *diriger mon choix* ſur cet ennuyeux Sir Edmond ? Si revolté contre moi depuis mes refus ? je le vois, je vous ai déplu. C'eſt un malheur, & très-grand; mais il m'en eût trop coûté pour l'éviter.

Je ne comprends pas pourquoi Milady Falmouth a pris la peine de vous écrire. Ma réponſe ſur les intentions de ſon neveu étoit aſſez poſitive pour me débarraſſer de cette nouvelle pourſuite. Mais, quelle perſécution ! m'offrira-t-on toujours des partis ? n'entendrai-je parler que de maris ! Je voudrois poſſéder une baguette de fée, ſoumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois l'ordre & j'y mettrois la réforme. J'a-

néantirois l'amour, le mariage, ses suites odieuses. Le monde finiroit, m'allez-vous dire ? Qu'importe. Quand je ne serai plus, son existence me paroit assez inutile.

XXXII. Lettre.

My-lord Rivers, à Miss Adeline Rutland.

Toujours des plaisanteries ; jamais sérieuse, jamais solide ; mais piquante & prompte à saisir l'occasion d'interprêter malignement ce qui échappe à la négligence du style, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité, Miss Rutland, vous éloignez la confiance, vous affligez l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités, que même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre caractère, mais la

ſuite de cette indépendance dont vous étendez trop & les droits & l'uſage.

Les jolies idées ! Refuſer de rendre à la ſocieté une partie des avantages que vous en retirez, enviſager l'univers comme étant formé pour votre ſeul amuſément ? vous avouer hautaine, inſenſible, perſonnelle, & chérir cet heureux naturel ! c'eſt exciter un bien triſte ſentiment dans l'ame de ceux dont vous êtes aimée ; c'eſt anéantir leurs plus douces eſpérances.

Il eſt fâcheux, très-fâcheux de s'intéreſſer vivement à vous, & de ne pouvoir contribuer à votre bonheur ni par de juſtes repréſentations, ni par une entiere condeſcendance à vos volontés.

Engagé dans le plan de votre ſœur, *moi* ? vous vous trompez. Je n'ai favoriſé qu'un inſtant les vœux du Baronet. Jamais je ne *ſouhaitai vivement*

vous voir Ladi Blanford ; si vous l'étiez devenue j'en aurois senti du regret, peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne ? N'égarez pas vos idées, je vais les fixer autant que je le puis sans compromettre le secret d'un ami.

Dans le temps des plus fortes espérances d'Edmond, un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une passion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injustice. Cent fois prêt à vous laisser connoître la tendresse de mon ami ; ma parole engagée au Baronet retint sur mes levres la confidence que je brûlois de vous faire. Forcé de refuser mes secours à son rival, je lui promis de tout tenter pour le servir près de vous, si l'événement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a ren-

du la liberté, j'ai pu parler. Mais seroit-ce obliger l'homme qui vous aime de le livrer au supplice de se voir confondu parmi vos esclaves, destiné à grossir le nombre de *ces sujets accablés* sous le poids d'un sceptre de fer ? non, Miss Rutland, non. Je n'exposerai point volontairement à cette infortune le seul de vos amans dont le bonheur m'intéresse. Le détacher de vous c'est un ouvrage pénible. Mais j'ai entrepris de lui rendre ce service essentiel, & malgré l'opiniâtre résistance de son cœur, je mériterai votre reconnoissance en vous préservant d'un nouvel importun.

La route où vous prétendez marcher ne vous conduira point à *répandre un continuel agrément sur vos jours*. Plus vous la suivrez, plus elle deviendra fatigante & embarrassée. Separer son intérêt de celui des autres créatures, essayer

essayer de rompre la chaîne invisible où tout être sensible est nécessairement attaché, c'est se préparer un sort particulier, il est vrai, mais très-malheureux. Le personnage de spectateur peut satisfaire tant que des nouvautés varient la scene. Mais quand on a tout vu, l'uniformité de la représentation lasse les yeux & plus encore l'attention. On cesse de rire des foiblesses de l'humanité, on les remarque avec humeur, les ridicules choquent, les travers irritent, la déraison révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, misantrope; on haït, on est haï, & l'on finit par ne trouver dans ce monde, où pour se singulariser on a choisi de vivre à l'écart, que des sujets d'ennui, de dégoût & d'amertume.

Vous ne vous attendez pas à des complimens sur votre plan de réforme? Il est très-doux, & très-humain, en vérité

XXXIII. LETTRE.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

EH bon Dieu, mon ami, avec quelle véhémence tu t'exprimes ſur la folie d'Arthur ! d'où vient excite-t-elle *ton indignation* ? Sa conduite *dément ſes principes* ? Eh bien, tu le croyois raiſonnable, tu le vois en démence, plains ſon égarement, oublie la bonne opinion que tu te formois de ſes qualités, ceſſe de le voir, de t'étonner ſans ſujet & de te fâcher ſans réflexion.

Pourquoi te perſuader qu'Arthur te trompoit ? ne pouvoit-il s'en impoſer à lui-même ? La modicité de ſon revenu contraignoit ſes penchans, les lui cachoit peut-être ; lui laiſſoit ignorer ſes goûts & l'étendue de ſes deſirs. L'impoſſibilité de les ſatisfaire l'accou-

tumoit à détourner ſa penſée des objets placés loin de ſon atteinte. Il ſe croyoit ſimple; modéré ; ſe montroit ennemi du faſte, des plaiſirs que l'extrême aiſance procure ; un héritage inattendu briſe les liens qui tenoient ſes paſſions captives, il ſe livre à *tous les travers*, il devient *fat*, *inſolent*, *vicieux* même! Et toi, ſans t'appercevoir que la fortune n'a point changé ſon naturel, mais l'a ſeulement développé, tu t'emportes contre le *ſiecle*, contre la *richeſſe*, tu déteſtes l'or, tu le maudis, tu l'accuſes de *corrompre* les mœurs, d'être un *fléau* pour la *foible humanité*, & dans la chaleur de cette rapide déclamation tu oublies que tu es riche, que ce *vil métal* eſt entre tes mains un baume adouciſſant, capable d'appaiſer les plus vives douleurs, & s'eſt trouvé cent fois la ſource des plus délicieuſes ſenſations de ton ame.

Rappelle toi ce jour, où venant d'arracher à la misere une famille honnête, mêlant de pleurs d'attendrissement aux larmes de joie que tes bontés faisoient couler, tu te jettas dans mes bras en criant, *ô mon ami, que n'ai-je tous les trésors de laterre !*

L'or ne corrompt point les hommes, Charles ; sa possession, il est vrai, donne à des hommes corrompus les moyens de faire germer le vice, par-tout où ils en découvrent la semence, mais jamais le pouvoir d'écarter un cœur noble du sentier de l'honneur.

Crois-moi, mon ami ; des biens que procure l'association, la richesse est le plus réel & le plus désirable. Elle ne nous met point à l'abri de toutes les peines, mais elle en diminue le nombre & sert à dissiper le souvenir de maux dont l'indigence prolonge le sentiment. Le riche & le pauvre semblent pleu-

rer également la mort d'un objet chéri, ſemblent éprouver la même douleur ; mais quelle différence dans les réflexions qui aigriſſent, ou calment leurs regrets ! L'un ſe dit j'ai tout fait, tout tenté pour le ſauver ; l'autre ſe répéte, *des ſecours que je n'ai pu payer me l'auroient peut-être rendu.*

Tes chagrines exclamations ſur la *perverſité* du ſiecle m'on fait rire. Où prends-tu cette idée *qu'autrefois* on *penſoit*, on *agiſſoit mieux ?* ce n'eſt aſſurément pas dans l'hiſtoire. Le premier écrivain connu traite ſes contemporains de *race dégénerée*, & d'âge en âge l'homme exiſtant eſſuie toujours le reproche de s'être formé de routes nouvelles, d'avoir perdu les traces de ſes *vertueux ancêtres.* Cependant parcours les annales de la triſte humanité, elles t'offriront dans tous les tems les vices qui ſubſiſtent ; les vertus qu'on

exerce. D'autres erreurs ont diſtingué les ſiecles paſſés. Nos peres ont ſucceſſivement changé de loix, de coutumes, d'idées, de modes, de préjugés! Mais de naturel, Charles, l'homme peut-il en changer, & le ſuppoſer n'eſt-ce pas une folie ?

Attaché au ſiecle qui m'a vu naître, je ne joindrai point ma voix aux clameurs de ces prétendus ſages qui le décrient pas un excès d'humeur. J'aime à penſer qu'il acquerra dans la poſtérité le degré de gloire dont ſa jeuneſſe le prive encore. Nos neveux vanteront notre modeſtie, notre déſintéreſſement, notre équité, nos talens, notre eſprit; la régularité de nos mœurs, peut-être l'auſtérité de nos principes: & pour imiter leurs prédéceſſeurs, nous repréſenteront comme de *reſpectables modèles*, qu'on ne peut trop ſe propoſer pour exemple.

Adieu. Console-toi de l'impertinence d'Arthur, & ne te punis pas de ses fautes en les sentant trop vivement.

XXXIV. Lettre.

Lady Cardigan, à My-lord Rivers.

Cet *ange de lumiere* est toujours *un lutin pour moi !* voilà bien le propos d'un ingrat. Prenez garde, ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le *labyrinthe* où vous croyez n'être pas entré, où je vous vois prêt à vous perdre. Vos expressions me donnent mille idées, votre conduite en dissipe une partie. J'ai besoin d'être mieux instruite. Soyez vrai, mon cher cousin. Répondez avec candeur, avec exactitude à mes questions.

Je demande d'abord les véritables

raiſons de votre rupture avec Lady Laurence. La fable dont on eſſaya de ſatisfaire la curioſité publique ne perſuada perſonne. Des difficultés ſur un point d'intérêt n'ont pu vous engager à retirer votre parole le jour de la ſignature du contrat. Les articles étoient accordés long-temps avant ce prétendu débat. Et puis, vous êtes riche, généreux, vous aimiez & vous auriez conteſté une augmentation de douaire? Impoſſible. La querelle fut concertée entre ſa mere & vous. Elle ne montra ni dépit, ni colere, relégua ſa fille en province où elle éprouve encore l'indignation de ſa famille; elle eut donc tort, cette fille exilée, un tort connu de ſes parens? L'hiſtoire répandue eſt fauſſe. J'exige un récit ſincere & circonſtancié de toute cette affaire.

Il faut m'apprendre auſſi l'inſtant précis où le chagrin de cette aventure

cessa de se faire sentir; si l'image d'une autre femme n'aida point à bannir de votre cœur celle de Lady Laurence ? pourquoi vous avez si brusquement quitté l'Angleterre ? si vous étiez sensible ou indifférent quand vous partîtes ? quel bien vous attendiez de l'inconstance du climat ? si vous êtes paisible ou agité ; libre , ou engagé ? enfin , quel est actuellement l'état de votre ame & la cause de ce long séjour à Paris ? Vous allez me dire, mais à propos de quoi cette espece d'inquisition ? Chut, paix. Cela ne se dit point. Cela ne peut s'écrire; c'est un secret impénétrable.



XXXV. Lettre.

My-lord Rivers, à Lady Cardigan.

LA premiere de vos queſtions m'étonne. *Eſt-il bien, eſt-il honnête* de me demander *le ſecret d'une femme*? Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez ſi ſévérement reprochée? n'êtes-vous pas méchante de me tendre ce piége? conſerverois-je votre eſtime ſi j'avois la mal-adreſſe d'y tomber?

Les aveux que vous exigez ne vous découvriroient pas la *ſituation actuelle de mon ame*. Les mouvemens dont elle fut autrefois agitée ſont bien étrangers à ſes émotions préſentes. Laiſſons le paſſé ſous le voile où il ſe cache. On ne doit point de ſincérité ſur les événemens où l'on n'eſt pas ſeul intéreſſé,

& l'on peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est inséparable de la confiance.

J'ai cessé d'aimer Lady Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture aucune image n'effaçoit la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettai point. Je m'éloignai de ma patrie dans la crainte d'y prendre de nouvelles impressions. Détaché de l'objet de mon amour, je ne l'étois pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissent sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jettoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges & voir si je ne recouvrerois point en France mon repos & ma raison.

Si je suis libre ? vous m'embarrassez.

Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec *candeur*. Détailler mes ſentimens! en ai-je de fixes! Ce que je ſuis, le ſais-je bien? Une variété ſi continuelle préſide aux diſpoſitions des foibles humains! Cette variété a tant d'influence ſur nos volontés, elle rend nos vœux ſi changeans, nos déſirs ſi momentanés! Ce qui nous eût comblés de joie hier nous cauſera demain ſi peu de plaiſir, qu'en vérité chaque inſtant du jour nous trouve dans une poſition différente. En vous le diſant je l'éprouve. Vous confier mon état préſent ſeroit-ce vous aſſurer comment je ſerai quand vous lirez ma lettre?

Vivant au milieu de vingt femmes charmantes, pas une n'eſt l'objet de mes attentions particulieres. Toutes me plaiſent, aucune ne me touche. Suis-je libre? je ne ſais. Jugez-en. Une ai-

mable créature m'intéresse & m'occupe. Ses traits, son esprit, ses qualités me rendent insipide tout ce qui ne lui ressemble pas. Je la désire & ne la cherche pas. Je voudrois la voir toujours & n'ose m'exposer à la voir un moment. Sans l'instruire de mon penchant je me plains quelque fois de son indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle, mais j'ai bien celui de n'être jamais à un autre.

Sur cet aveu ne me placez point au rang de cette espèce *vile & rampante*, de ces *amans malheureux indignes de votre protection*. Je ne me rangerai jamais dans cette classe. En suppofant que ce penchant devienne une forte passion, je saurai me garantir de l'humiliante position où met trop souvent l'amour rejetté. Celle qui peut-être m'en inspire ne s'ammusera point de ma foiblesse, elle ne s'applau-

dira point d'un triomphe ignoré ; elle n'abusera ni de ma soumission, ni de mes complaisances ; je ne supporterai ni ses dédains, ni ses caprices, & j'ôterai soigneusement à son bon cœur la facilité de me rendre heureux, comme le pauvre Charles l'étoit, par votre attention à lui ménager de doux momens.

Si cette femme est Angloise, Allemande, Italienne, ou Françoise, ne me le demandez pas. Rien au monde ne mengageroit à vous le dire. Ce secret est mille fois plus *impénétrable* que le votre. Ma propre expérience m'a appris combien il est imprudent de parler quand on n'est pas sûr d'être favorablement écouté. C'est risquer de changer une connoissance agréable, une amusante amie, en une maîtresse impérieuse, c'est perdre la douceur d'être bien traité pour se réduire au plus dur

esclavage. Convenez-en, ma belle cousine, dire à une jolie femme, ma joie & mon bonheur dépendent de vous ; n'est-ce pas mettre un jouet délicat entre les mains d'un enfant, l'avertir qu'il est fragile, & lui faire naître l'envie de le briser, seulement pour essayer sa force & jouir de son pouvoir.

Vos livres sont partis. Le supplément au catalogue est le choix d'un homme dont on m'a vanté le goût. Je souhaite que Milady d'Ormond en soit contente.

Adieu, ma chere cousine. Pardonnez-moi si je ne remplis pas entiérement vos désirs curieux, & comptez toujours sur ma plus tendre affection.



XXXVI. Lettre.

Miſs Adeline Rutland, à My-lord Rivers.

On m'oblige, My-lord, de recourir à vous pour contracter un engagement indiſpenſable. Vos gens d'affaires viennent de me dire qu'un acte ſigné de moi ſeule feroit invalide. Voulez-vous bien m'autoriſer pour aſſurer un ſort à la pauvre Miſtriſs Atkins ? Des infirmités, ſuites d'une dangereuſe maladie, ne lui permettent plus de reſter près de moi. Elle même à beſoin des ſoins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoiſſante de ſes ſervices & de ſon attachement, j'ai deſſein de rendre ſa vieilleſſe moins fâcheuſe en lui procurant un peu d'aiſance. Elle jouit déja d'une petite rente dont j'ai pris le fond

ſur

ſur la ſomme deſtinée à mes amuſemens, je ſouhaite y joindre une penſion de quarante livres ſterling. Elle ſe retirera dans ma Terre en Yorkshire, où elle trouvera de la compagnie & des ſecours. Je garde ſa niéce, & Lady Cardigan me donne une autre femme. Cette ſéparation forcée m'afflige. Je ne puis voir ſans regret cette bonne, cette attentive créature s'éloigner de moi, ſes larmes pénétrent mon cœur & font à tous momens couler les miennes.

Ma ſœur ceſſe enfin de me bouder. J'ai reçu d'elle une lettre fort tendre. Mais pour troubler la ſatisfaction que je ſens du retour de ſon amitié, la fortune ſe plaît à détruire mes eſpérances. Mes obſervations n'ont plus d'objet. La lotérie eſt tirée, mon billet blanc, & ma miſe perdue. Un aſtre bien malin préſide actuellement à tout

ce qui m'intéresse. Mes serins s'envolent, ma perruche me mord, je déchire mes dentelles, brûle mes robes, casse mes percelaines, perds mon argent à tous les jeux, & pour comble de disgrace j'ai fait la conquête de Sir George. Me voila rivale du genre humain.

XXXVII. Lettre.

My-lord Rivers, à Miss Adeline Rutland.

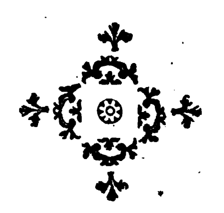
Vos observations *n'ont plus d'objet* ? comment, d'où vient, depuis quand ? Votre billet est blanc ! cette perte est-elle sûre, ne vous trompez-vous point ? Est-il un homme au monde assez insensible pour fixer l'attention de Miss Rutland sans s'en appercevoir, sans se trouver heureux d'en être remar-

qué ? Vous devriez bien entrer à ce ſujet dans quelques détails.

J'écris à Burnet de remplir vos déſirs en faveur de Miſtriſs Atkins. J'aime à vous voir reconnoiſſante & juſte. En vérité, ma chere Miſs Rutland, vous êtes une ſurprenante fille ! plus on examine ſéparément les différentes parties du joli tout que vous compoſez, moins il paroît poſſible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature auſſi raiſonnable que charmante ?

La fin de votre lettre eſt-elle ſupportable ? Après l'aveu d'une prédilection aſſez forte pour vous engager à refuſer de ſi brillans partis, pouvez-vous parler du renverſement de vos projets avec tant d'indifférence ? Permettez-moi de vous plaindre de cette orgueilleuſe inſenſibilité. Où vous conduira-t-elle ? L'éclat de la jeuneſſe, l'avantage

de la beauté, ces graces touchantes, cet air ſéduiſant, tant d'attraits dont la nature vous a parée ne vous ſerviront-ils à rien ; les rendrez-vous volontairement inutiles pour vous, dangereux pour les autres, & le tems vous les ravira-t-il ſans que vous en ayez connu ni le prix ni l'uſage ? Je n'oſe m'étendre ſur ce ſujet. Je le ſens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions ſi je me livrois à toutes les idées que m'inſpire la fin de votre lettre. Adieu. Puiſſiez-vous n'éprouver jamais des peines plus réelles que les diſgraces dont vous me faites l'énumération.



XXXVIII. LETTRE.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

LE détail de ton petit voyage dans le Comté de Kent m'a vivement intéressé, Charles. Mais pourquoi traiter de *foibleſſe* les mouvemens de ton cœur ? Il eſt bien naturel de ſentir une douce émotion à l'aſpect des lieux où nous avons reçu le jour, des objets qui ont attiré nos premiers regards ; ils nous retracent les jeux de notre enfance, d'innocens plaiſirs, & ce tems heureux où le ſouvenir du paſſé, ni l'inquiete idée de l'avenir ne troublent encore notre joie.

La deſcription de l'antique & vaſte demeure de tes peres, de ces chênes reſpectés par tant d'hivers, qu'à l'exemple des ſoldats de Céſar, ton viel

Intendant *frémit de voir abattre*, m'a fort amusé. Mais que j'aime la peinture opposée du riant hermitage de ce parent dont tu viens d'étendre le petit domaine. Qu'elle est attrayante cette simple retraite, habitée par la *sagesse*, par *l'amour*, par *l'amitié*! Comment l'ennui s'introduiroit-il au sein d'une famille nombreuse, unie, qui mêle le goût des arts agréables à des occupations utiles, & compte parmi les soins du jour celui de préparer les amusemens du soir.

Tes réflexions sur le bonheur de ton cousin m'ont frappé. Elles sont justes, Charles, & tout homme sensé doit nécessairement les faire. Oui, sans doute, l'éducation, les préjugés, l'exemple, nous conduisent à négliger des biens réels, pour des biens de conventions; à suivre par habitude la route où l'on nous apprit à marcher, où nous voyons

les autres aller comme nous. Entraînés par le tourbillon du monde, à peine essayons-nous de lui résister. Avec le dessein de vivre un jour à notre fantaisie, nous continuons à vivre au gré de la multitude, & poursuivant un bonheur chimèrique entrevu dans l'éloignement, nons atteignons la fin de notre carriere sans avoir ni satisfait, ni perdu ce désir d'être heureux, toujours senti, toujours trompé tant que nous le cherchons hors de nous-mêmes, parmi des objets étrangers à notre cœur. J'ai vu peu d'hommes affairés qui ne souhaitassent ardemment le repos. Après avoir quitté de grandes & de fatigantes occupations, j'ai vu peu d'hommes en repos ne pas regretter leurs embarras.

Ta lettre, écrite avec tant de chaleur, si propre à exalter l'imagination de ton ami, ne causeroit pas un pareil

effet ſur un François. Ici les riches & les grands connoiſſent peu les charmes d'une félicité domeſtique, d'un bonheur véritable, intérieur, indépendant des dehors faſtueux qui par-tout en offrent l'imparfaite image. A Paris on immole volontiers les jouiſſances de l'ame à celles de la vanité, & les François cherchent moins, je crois, à ſe ſentir heureux, qu'à le paroître.

Ta queſtion me touche par la tendre expreſſion qui la ſuit. J'aimerois à dépoſer mes ſecrets dans ton cœur. Je t'ouvrirois le mien, ſi les lettres de Lady Cardigan ne m'apprenoient que tu ne lui caches rien. Ni la France, ni la Grande-Bretagne n'ont jamais produit une créature plus aimable & plus tourmentante. Elle *veut mon bonheur*; dis-tu? mais d'où vient, mais pourquoi le *veut-elle*? elle m'inquiéte, elle me chagrine; je crains ſa pénétration,

tration, ſes conſeils, ſon amitié, peut-être ! jamais je ne me ſuis trouvé plus mécontant des autres & de moi-même, que depuis l'inſtant où ma zélée couſine s'eſt aviſée de *vouloir me rendre heureux*. Adieu.

XXXIX. Lettre.

Lady Cardigan, à My-lod Rivers.

Vous vous conduiſez mal. Une demi-confidence bleſſe l'amitié, anime un déſir curieux & change ſes motifs. Après avoir eu deſſein de s'inſtruire pour obliger, on veut punir la défiance & prouver à une perſonne diſſimulée qu'elle peut être bien fine, mais non pas *impénétrable*.

Vous demander où vous aimez, moi ? je le ſais. En général les Allemandes ſont bonnes, franches ; les Italiennes

vives, careſſantes; les Françoiſes civiles, attirantes; vous craignez des *hauteurs*, des *railleries* ? la beauté qui vous captive eſt donc Angloiſe. Je loue votre goût patriotique, mais je déſapprouve fort l'eſprit de mutinerie, de rébellion dont vous tirez vanité. Vous éloigner, vous taire ! dérober à une femme la connoiſſance du pouvoir que l'amour lui donne, la priver de la facilité de l'exercer, c'eſt porter attente à la prérogative de tout ſon ſexe; c'eſt une félonie, c'eſt un crime de haute trahiſon, un attentat digne d'une punition capitale & exemplaire.

Je ne ſais ſi le climat ou l'amour changent votre heureux naturel, mais vous devenez d'aſſez mauvaiſe humeur. D'inutiles réflexions, une mauſſade morale rempliſſent en partie vos lettres. Miſs Rutland ne veut plus vous écrire, ne veut point vous donner des détails

ſur l'évenement de la loterie. Son billet eſt ſorti, rien n'eſt plus vrai. Elle dit qu'il eſt blanc, rien n'eſt plus faux. Pour terminer à jamais cette plate allégoire, je vous dis, moi, qu'elle eſt ardemment aimée de celui dont elle ſouhaitoit l'hommage. Elle forme des doutes, je n'en ai point. Lui-même m'a découvert ſes ſentimens, m'en a donné des preuves certaines. L'incrédule Adeline les rejette, ne les trouve pas ſuffiſantes, c'eſt entre nous le ſujet d'une diſpute continuelle.

Un cœur *bien touché de ſes charmes*, s'étoit *ouvert à vous* ? Il me vient une idée : cet ami que vous croyez *devoir détacher d'elle*, ne feroit il pas préciſément *l'objet obſervé* ? Vous feriez aſſurément une jolie tracaſſerie en dégageant ce *cœur bien touché* ; mais cela ne peut être. Sans doute votre ami eſt un homme raiſonnable ? & je

ne ſais que penſer du perſonnage où le choix de Miſs Rutland s'eſt fixé. Il poſſéde d'eſtimables qualités ; il a de la naiſſance, de la fortune, beaucoup d'eſprit, une figure noble, des traits charmans ! mais, entre nous, je ne lui crois pas le ſens commun.

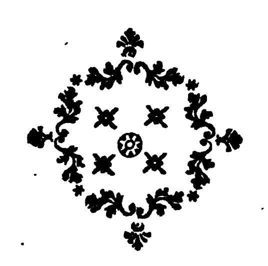
On vous embaraſſeroit aſſez ſi on vous demandoit pourquoi vous contez cette petite anecdote à votre pupille ? eſt-il obligeant de l'entretenir des impertinens motifs qui vous portent à lui cacher les ſentimens qu'elle inſpire ? Et votre ami, vous fait-il gré d'un zele ſi officieux, ſi gauche ? que riſquoit-il en ſe déclarant ? d'être admis, ou refuſé. Il jouoit au moins, pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé ſon ſort. Comme le compagnon de certain ſolitaire, vous avez bonnement aſſommé votre ami pour le garantir de la piquure d'une mouche.

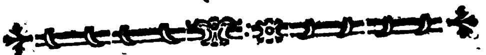
Je ſuis donc *aimable* & *tourmentante* ? La ſeconde de ces qualités m'eſt la plus chere, parce que je l'ai acquiſe. La premiere m'aſſure des amis, l'autre de l'amuſement. Toutes deux varient mon caractère & rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne, quelquefois méchante, toujours volontaire, je vis pour moi dès le commencement de ma carriere, de peur de la terminer comme ces imbéciles imitateurs dont vous parlez à Sir Charles.

A propos d'imbécile, eſt-ce que ſon couſin Dick n'a pas penſé lui renverſer l'eſprit ? Mon pauvre mari ! il eſt revenu du Comté de Kent, ſi dégoûté des vains plaiſirs de la ville, ſi charmé de la vie rurale, que j'ai vu l'inſtant où transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de

a cornemuse & danser sur l'herbette. Heureusement mes plaisanteries, un joli bal, la musique céleste de l'opéra nouveau, ont effacé le souvenir des concerts rustiques, des jeux champêtres, & des *innocens plaisirs* de *l'heureuse famille*.

Adieu. Vous ai-je dit que Miss Rutland ne veut plus vous écrire? elle n'est point malade, point occupée, mais elle ne veut pas vous écrire.





XL. LETTRE.

My-lord Rivers, à Lady Cardigan.

SI une *demi-confidence blesse l'amitié*, des expressions mystérieuses, marques certaines d'un dessein d'inquiéter, la blessent davantage. Vous me parlez sans nécessité d'un secret, vous insinuez qu'il intéresse mon bonheur ; si vous ne pouvez me le révéler, pourquoi me donner la curiosité de le connoître ? Mon silence ne peut vous paroître répréhensible. Celui qu'on interroge a droit d'avouer, ou de supprimer les circonstances capables de lui nuire. J'en userai malgré vos plaintes, & quand je devrois subir un jugement, éprouver la sévérité des loix pour le crime impardonnable dont vous m'accusez, je ne déclarerai point si mon

goût eſt patriotique ou étranger. Peut-être m'eſt il pénible de le taire, mais un danger prévu m'y force. Entre deux maux, je choiſirai toujours celui qui me laiſſera dans l'indépendance, & j'aime mieux être malheureux par ma propre vanité, que par celle d'un autre.

Votre reproche ſur l'anecdote ſeroit aſſez fondé, ſi priver Miſs Rutland d'un amant c'étoit la *déſobliger*. Je ne ſais pourquoi j'en ai parlé. Mais vous, d'où vient répéter avec tant d'affectation, *Miſs Rutland ne veut pas vous écrire ?* Elle eſt bien la maîtreſſe de continuer ou d'interrompre un commerce, au fond peu intéreſſant. Quand on s'écrit ſans confiance & ſans amitié, c'eſt à peu près comme ſi on ne s'écrivoit pas.

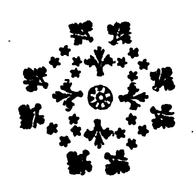
Celui qu'elle préfere *n'a pas le ſens commun* ! parlez-vous ſérieuſement ; ce ne ſeroit pas une raiſon de rejetter

vos doutes. Un *homme raisonnable* ! eh l'est-on quand on aime ? Je suis plus mal adroit que l'ours. Cet ami, *assommé* de ma main, est encore bien animé, bien impatientant. Mon pouvoir sur lui chancéle, s'affoiblit chaque jour, & je crois son cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant sous des traits où je ne le reconnois point. Tant d'esprit, une figure si attrayante, en vérité cet homme ne sauroit être mon ami.

Mais cette erreur de Miss Rutlan est inconcevable. D'où naissoit sa certitude, sur quoi fondez-vous la vôtre ? elle se trompoit, ne vous trompez-vous point aussi ? une méprise de cette espèce est bien extraordinaire ! elle *doute*, vous êtes *certaine* ; rien ne la *persuade*, vous êtes *convaincue* : voilà l'énigme la plus enveloppée ! Je vous amuserois bien si je vous priois de me

l'expliquer. Mais d'où s'éleveroit en moi cette vaine curiosité ?

Dites à votre amie que sans *m'écrire* elle ne peut être heureuse ; mais qu'une ligne de sa main suffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai sans hésiter mon consentement à l'heureux possesseur de ses affections. Je pourrois lui rappeller cet oiseau dont elle se promettoit d'éviter le sort & de ne jamais suivre l'exemple. De *l'esprit*, des *traits enchanteurs*, pas le *sens commun* ! Cela ressemble bien au souper du héron.



XLI. LETTRE.

Milady Orrery, à My-lord Rivers.

COMME les lettres d'une pareſſeuſe commencent ordinairement par une excuſe, vous aurez peut-être peine à me croire ſi je vous dis qu'arrivée ici avec la fievre j'ai gardé mon lit pendant trois ſemaines, ma chambre juſqu'à ce moment, & ſuis ſeulement aſſez forte pour eſperer m'embarquer avant la fin du mois.

Mon frere n'a pu vous apprendre cet accident. Le même couriet l'a inſtruit de mon mal & de ma convaleſcence. Son inquiétude & ſa tendreſſe l'auroient emmené ici. J'ai voulu lui épargner un dérangement inutile & le chagrin de ſe ſéparer d'une femme adorée & digne aſſurement de l'extrême paſ-

ſion qu'elle lui inſpire. Nous jugions bien mal de ſes ſentimens en la croyant capable de traiter ſon mari avec auſſi peu d'égard qu'elle en montroit à ſon amant. Vous ſouvient-il de nos projets contre cette Lady Mary ſi fiere, ſi exigeante, prête à tous momens à rompre avec mon frere? nous voulions le détacher d'elle, lui donner du goût pour Miſs Diſney. De quel bonheur nous l'aurions privé! il trouve dans ſon aimable compagne l'enjouement d'une maîtreſſe animée par le deſir de plaire, les attentions d'une amie ſoigneuſe d'obliger. Son cœur l'a mieux guidé que notre prudence ne pouvoit le faire. Mon ami, trop de précaution nuit. Il faut moins s'aſſurer ſur ſes propres lumieres, ſe livrer quelquefois au haſard. Tout ce raiſonnement vous ſemble déplacé, & ne l'eſt pas autant qu'il le paroît.

Resterez-vous encore long-tems en France ? votre position n'est-elle point changée ? rien ne vous rappelle-t-il à Londres ? Vous m'avez promis une confidence, je la demande actuellement, & je l'exige très-étendue. Ouvrez-moi votre ame toute entiere. Instruisez-moi de tous ses mouvemens depuis l'instant où elle éprouva les premieres émotions de l'amour. Je suis curieuse de savoir par quelle singularité My-lord Rivers, si bien fait, possédant une supériorité si reconnue, tous les agrémens de la figure, tous les avantages de l'esprit, avec un naturel si tendre, une humeur si douce, n'a pu trouver encore son bonheur dans sa sensibilité, dans une passion qu'il a dû faire naître quand il l'a ressentie, & que souvent il inspira sans la partager.

On me croit en Angleterre des ta-

lens pour la négociation, & l'on me charge d'en entamer une assez importante par son objet. Elle sera difficile à traiter avec la circonspection & les ménagemens dûs à une puissance délicate sur le point d'honneur. Je dois chercher ses intérêts sans compromettre sa fierté, cacher sous des menaces de guerre un désir paisible ; le dessein d'une alliance sous celui d'une rupture ouverte. Tout cela n'est pas trop compatible avec mon caractere, je haïs la finesse & la dissimulation. N'importe. J'ai promis. J'entamerai bientôt les conférences & médite actuellement sur la forme des préliminaires. Je vous entretiendrois de cette affaire si je ne sentois ma tête légère & ma plume lourde. Et puis mes idées politiques ne sont point encore en ordre. A mon retour à Londres je recevrai de nouvelles instructions & des pouvoirs sans bornes.

Peut-être aurai-je recours à vos conſeils pour rédiger les articles du traité, remplir le devoir d'arbitre impartiale & mériter le titre d'habile conciliatrice.

Pendant l'ardeur de ma fievre je parlois, dit on, d'amour & de mariage. Toutes mes rêveries étoient chagrines & tendres. En bonne foi, mon ami, ſi c'eſt une folie d'aimer, c'eu eſt une bien plus grande & bien moins naturelle de s'arracher avec violence à l'objet qui nous plaît ; de ſe priver du plaiſir de le voir, même de la douceur d'y penſer. J'attribue ma maladie aux efforts que vous avez tant admirés, & ſi votre cœur eſt touché, je vous invite à ne pas m'imiter.

J'attends avec impatience l'hiſtoire de ce cœur ſenſible. Je veux des détails, de la confiance, ne me cachez rien, point de réſerve. Je ſerai diſcrete.

Adieu, mon aimable & cher ami. Adressez-moi votre r[illegible] à Londres. Si les vents le permettent j'y serai dans dix jours.

XLII. Lettre.

My-lord Rivers, à Milady Orrery.

Je venois d'apprendre par Sir Charles la nouvelle dont votre lettre est la confirmation, & je reçois avec un extrême plaisir, ma chere Lady Orrery, cette seconde assurance du retour de votre santé. Vous ne doutez pas combien cette santé, précieuse à tous vos amis, m'intéresse particuliérement.

Votre retour à Londres deviendroit un motif pressant de m'y rendre, si un obstacle toujours subsistant ne s'opposoit à ce dessein. A quelques égards ma position est changée. Un événement

m'a

m'a laissé la dangereuse liberté de faire éclater des mouvemens que plusieurs circonstances m'engagent à réprimer. Je me crains moi-même, Un cœur foible, un esprit incertain me retiennent ici. Depuis long-temps tout me contrarie, rien ne me décide. Mon ame erre au gré d'une imagination vive, toujours occupée, jamais fixée. Ce que je désire je n'ose le vouloir. Mes idées de bonheur varient sans cesse. Quand je jouis de ma raison, elles se réduisent à voir de frêles espérances s'anéantir entiérement. J'envisage alors la paix, une tranquillité parfaite comme le souverain bien. Dans un autre instant, la moindre apparence de perdre une flatteuse illusion m'afflige, me tourmente, me livre à des passions inquiétes. Un sentiment jaloux me trouble, excite en moi ce dépit, cette colere où s'abandonne un amant trahi. Je

me sens près de haïr un objet trop chéri. Je l'accuse d'insensibilité ? injuste, insensé, je reproche de la dureté à une femme qui n'adoucit point des chagrins qu'elle ignore, ne partage point des vœux dont jamais elle n'eut connoissance, & n'est point touchée de la vérité d'un sentiment que je lui cache.

Puis-je sans rougir, laisser lire ma charmante amie dans une ame si peu maîtresse d'elle-même ? La confidence que vous exigez vous donnera le droit de vous croire plus philosophe & plus forte que moi. Une sorte de fatalité présida toujours à mes engagemens. *L'histoire de mon cœur* est assez ridicule, & je ne sais pourquoi vous m'obligez à la conter. Je n'hésite pas à vous obéir. Vous voulez un *précis détaillé*, au risque d'être long & ennuyeux je veux vons contenter,

Permettez-moi de paſſer rapidement ſur mes premieres avantures, de ne point rappeller ce temps où ſéduit par mes deſirs, entraîné par l'exemple, cherchant avidemment le plaiſir & pourſuivant ſans ceſſe la vaine image du bonheur, je voyois mes jours s'écouler dans cette ivreſſe, qui charme les ſens, aſſoupit la raiſon & laiſſe en ſe diſſipant ou le regret de la perdre, ou la honte de s'y être abandonné.

Je n'avois pas vingt ans quand le dégoût & la réflexion me tirerent de ce ſomeil agité. En m'éveillant, le vuide de mon cœur m'étonna, me parut inſupportable. Un naturel tendre me fit penſer que l'amour pouvoit ſeul le remplir : mais cet amour ſincere, délicat, né de l'eſtime, de la confiance, ſentiment flatteur, délicieux ! préférable à tous les biens, ſource inépuiſable des plaiſirs & du bonheur.

Rebuté pour jamais du commerce de ces femmes inſtruites par l'intérêt à careſſer nos vices, déja ſérieux, même un peu philoſophe, de profondes recherches ſur le caractère diſtinctif d'un ſexe dont j'attendois ma félicite, me parurent devoir précéder le choix d'un objet digne de me toucher. Jamais étude ne m'appliqua tant & ne me réuſſit moins. Je la commençai pendant mes voyages & la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en impoſa par ſon affectation; je lui rendis des ſoins & j'allois l'aimer, quand je découvris en elle un eſprit faux, de l'auſtérité ſans principes, tout le faſte de la vertu, ſans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Je ceſſai mes pourſuites, mais je tombai bientôt dans une erreur auſſi groſſiere,

& qui malheureusement dura davantage.

Après une longue résidence à la Caroline, Mistriss Surrey, veuve riche, mere de deux filles charmantes, venoit d'arriver à Londres! La cour & la ville s'entretenoient de la fortune & de la beauté des deux Miss Surrey; on couroit dans tous les lieux où l'on s'attendoit à les voir, on les suivoit avec ce fol empressement qui fatigue & désoblige l'objet d'une indiscrete curiosité. D'abord elles plaisoient également; mais l'aînée obtint bientôt la préférence sur sa cadette, & tous les suffages se réunirent en sa faveur.

Pendant qu'elles occupoient l'attention de la capitale, j'étois à la campagne & n'en revins qu'assez tard dans la saison. Le lendemain de mon arrivée le hasard me fit voir Mistriss Surrey & ses filles. Elles se trouvoient intime-

ment liées avec une de mes parentes qui formoit déja le projèt de m'attacher à l'une ou à l'autre de ses jeunes amies. A peine mes yeux se fixerent-ils sur ces deux aimables sœurs que je crus voir dans l'ainée la compagne destinée à me rendre pour jamais heureux.

Parée de tout l'éclat de la jeunesse, Miss Naincy brilloit de mille attraits. Elle unissoit les graces à la beauté, des talens acquis à des dons naturels, une intelligence fine à l'esprit le mieux cultivé. Elle avoit de l'art, savoit le cacher sous cet air de négligence qui voile si bien le désir de plaire & l'envie de tout assujettir. Les louanges prodiguées à ses agrémens ne sembloient point la toucher. Un son de voix doux, une apparente défiance d'elle-même, peu d'empressement à parler, une sorte de répugnance à se montrer en public

me persuadoient que si elle connoissoit toute sa supériorté, elle étoit assez raisonnable pour n'en pas tirer vanité, assez généreuse pour ne pas la regarder comme un droit de mépriser celles que la nature avoit moins favorisées.

Dès les commencemens de mes assiduités chez Mistriss Surrey, ma parente me combla de joie on m'assurant que si j'obtenois l'aveu de Miss Naincy, sa mere me préféreroit à tous ceux qui désiroient son alliance. Le soin de mériter cet aveu devint mon unique affaire. J'étudiai les goûts de Miss Naincy, je m'y conformai; sa volonté régla la mienne. Elle me traitoit avec politesse, même avec douceur, elle sembloit me distinguer beaucoup, pas assez cependant pour satisfaire l'ardente passion d'un cœur vraiment épris: J'attendis, j'espérai, je souffris, me fâchai, m'appaisai dans le secret de moi-même à

cédant enfin à mon impatience, j'osai me plaindre. Seul un jour auprès d'elle je lui montrai le chagrin dont son indifférence, ou sa réserve me pénétroit. Je la priai, je la conjurai de prononcer sur mon sort, de me déclarer celui qu'elle me destinoit.

Une surprise dédaigneuse se peignit sur son visage. Elle me demanda avec la plus insultante ironie quel intérêt l'engageoit à se rendre l'arbitre de mon sort? Sa mere pouvoit protéger mes prétentions, mais une fortune indépendante lui permettoit de ne pas craindre de contrainte. Sa main & son cœur n'étoient pas des dons si peu précieux pour qu'on osât se flater de les acquérir si facilement, on devoit les souhaiter long temps, les attendre de ses bontés & les mériter par sa soumission, par des preuves de fidélité, de constance, capables de justifier à ses propres

yeux.

yeux l'abandon qu'elle daigneroit peut-être faire un jour de ses droits sur elle-même.

Une réponse si romanesque, tant d'indifférance & de vanité me dévoiloient un caractere bien opposé à l'idée que je m'étois formée de Miss Naincy. Mon premier mouvement fut de renonçer à elle, mais je l'aimois. Son orgueil m'affligea sans me rebuter. Je m'obstinai. Humilié, chagrin, mortifié, je continuai d'aimer, de servir, d'esperer qu'un tendre retour seroit enfin le prix de mon attachement. Sûre de son pouvoir, Miss Naincy me traita comme un esclave trop foible pour briser sa chaîne, elle se plut à me railler, à me tourmenter; pendant un an je fis le plus ridicule personnage auprès de ma hautaine maîtresse, & je ne sais comment je me serois affranchi de son insuportable empire, si le

hafard ne m'eût appris que j'aimois une folle.

On s'entretenoit un foir chez Miftris Surrei de l'hiftoire des amazones, qu'un petit poëme nouveau rappelloit à la memoire. Les uns la traitoient de fabuleufe, les autres en foutenoient la réalité, s'amufoient à inventer des anecdotes plaifantes, & les contoient avec tant de politeffe & d'enjouement, que loin de s'en offenfer, les femmes préfentes à cette conteftation en rioient, & pour la faire durer excitoient les deux partis par leurs applaudiffemens. La feule Mifs Naincy s'en irrita, & prenant la parole avec indignation, elle changea fubitement la converfation en une aigre difpute. La haute opinion qu'elle avoit d'elle-même s'étendit en ce moment fur tout fon fexe, elle s'emperta, fit éclater le plus grand mépris pour le refte de l'humanité, fou-

tint l'homme, un être très inférieur à ſa compagne, prétendit qu'elle ſe dégradoit en s'uniſſant à lui, en ne le tenant pas à la plus grande diſtance, en ſouffrant qu'il oſât régler ſa conduite ou ſes ſentimens. Son peu de raiſon, ſa colere & ſon inſenſibilité porterent dans mon ame un trait de lumiere. En détruiſant ma prévention il éteignit & mes deſirs & mon amour. J'avois gardé le plus profond ſilence pendant tout le ſoir. Au moment où l'on ſortoit, Miſs Naincy me demanda pourquoi je m'étois diſpenſé de prendre parti dans la diſpute ; & ce que je penſois à ce ſujet ? Je penſe ! Madame, lui dis-je, qu'un ſentiment modeſte de ſoi-même, la condeſcendance & la bonté ſont les qualités les plus déſidérables aux deux ſexes. A l'égard de la prééminence, je l'accorde au plus indulgent.

Je me retirai ſans attendre ſa réponſe.

Déterminé à ne jamais la revoir, je donnai chez moi les ordres nécessaires à me mettre en état de prendre au point du jour la route de l'Ecosse. Avant de partir j'écrivis à Mistriss Surrey, & j'enfermai sous la même enveloppe ce billet adressé à Miss Naincy.

» Ni les graces ni l'esprit ne dé-
» dommagent dans la plus belle femme
» de la douceur & de la sensibilité qui
» peuvent seules rendre sa sociétéagréa-
» ble & satisfaisante. J'ignore si votre
» sexe fut créé pour dominer le mien,
» je ne conteste point ses avantages,
» mais je me sers de ceux dont vous
» m'aviez fait oublier que je suis doué.
» Au défaut des attraits qui vous dis-
» tinguent, la nature m'a donné la
» force. En voulant me soumetre, vous
» m'avertissez de l'employer à me dé-
» fendre & contre vous & contre ma

» propre inclination. J'ai combattu,
» Madame, j'ai remporté la victoire,
» & je crois vous apprendre une heu-
» reuſe nouvelle en vous déclarant que
» je renonce pour jamais à l'honneur
» d'être à vous.

Au moment où j'inſtruiſois Miſs Naincy de ma retraite, j'étois déja loin de Loudres & ne puis vous dire ſi ma réſolution lui cauſa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie, plus fatale à la beauté. Le pourpre s'y joignit & mit ſes jours en danger, Elle guérit pourtant, mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit ſi vaine. Elle n'en put ſoutenir la perte, l'excès de ſa douleur la jetta dans une langueur, qui ſe tournant en conſomption la conduiſit enfin aû tombeau.

La nouvelle de ſa mort m'affligea

fenfiblement. Un deftin fi cruel réveilla dans mon cœur fa premiere tendreffe. Je pleurai Mifs Naincy , j'oubliai les peines que m'avoit caufé fa fierté ; je me rappellai fon efprit, fes attraits ; je me plus à m'en retracer l'intéreffante image , fon fouvenir me livroit à la plus fombre mélancolie, quand à votre retour de Lifbonne vous m'invitâtes par des lèttres preffantes d'aller vous trouver à Bath.

Peut-être me fuis-je appefanti fur ces détails. La fituation de mon ame rend ce temps bien préfent à ma mémoire. Comment me fuis-je laiffé toucher par un objet qui me fait craindre d'éprouver encore des dédains ? par une femme défirée, recherchée , accoutumée au vain triomphe dont la beauté s'applaudit ? Bon Dieu ! quand j'y fonge , je fens un éloignement invincible pour Londres. O , ma chere

amie, il me ſemble que le chagrin & l'humiliation m'y attendent.

Le plaiſir de vous revoir, l'agrément de votre entretien, la liberté de Bath & ſes amuſemens commençoient à ramener une douce paix dans mon ame, quand l'arrivée de Lady Laurence, & la ſinguliere préférence dont elle parut m'honorer, y fit renaître peu à peu une partie des agitations de l'amour.

Cette fille perfide, adroite, capable des plus vils projets, vous en impoſa comme à moi. Prévenu en ſa faveur, vous aidâtes à me perſuader de la vérité d'une paſſion qu'elle feignoit. Comment aurions-nous ſoupçonné ſes baſſes intrigues? Heureux de les avoir découvertes au moment où des honteux liens alloient m'unir à ſon ſort, je m'étonne encore de ſa hardieſſe & de ſa fauſſeté. Un mépris trop fondé détruiſit promptement l'effet de ſes charmes, mais vous

avouerai-je le caprice inconcevable de mon cœur, ou plutôt d'une imagination séduite? En méprisant Lady Laurence, je regrettois de doux instans passés près d'elle, & de plus douces idées. Elle étoit la premiere femme aimable à mes yeux qui m'eût montré de l'amour, un désir vif d'être à moi. Le souvenir de ses trompeuses caresses me causoit de l'émotion, entretenoit en moi une sensibilité active, je ne sais qu'elle ardeur de plaire, d'être aimé! C'est dans cette disposition inquiéte que je pris sans m'en appercevoir une tendresse plus vraie, plus forte, plus pénible que tous les mouvemens dont j'avois éprouvé la violence.

Une simple bienveillance, des égards, que peut-être je pouvois attendre d'une amitié déja formée, un soin de me distraire, de la complaisance, des attentions me parurent l'effet d'un senti-

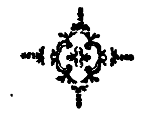
ment, dont les regards de la plus charmante des créatures sembloient encore m'assurer. Mille traits échappés à sa vivacité annonçoient un désir de me plaire, de m'attacher. Elle se montroit sensible, je la croyois touchée; étois-je vain ? me trompois-je ? Oui je me trompois, le tems me l'a trop fait connoître.

Gêné par de fâcheuses circonstances; contraint à cacher mon penchant, plus il prenoit de force, plus je craignois de m'y livrer. L'équité m'engageoit à le taire, à respecter les droits d'un autre; dans cette embarrassante position je pensai comme vous le fites à Oxford, que la fuite pouvoit seule m'arracher au danger de succomber. Je partis. J'abandonnai ma patrie, mes amis, l'objet le plus cher à mon cœur ! Un si triste sacrifice ne m'a rendu ni ma tranquillité, ni ma raison.

Depuis mon séjour en France l'obstacle qui s'opposoit à mes vœux a cessé d'exister. J'ai pu parler. Mais l'idée d'être aimé s'est évanouie. On m'a négligé, badiné, inquiété, fâché ; on m'a donné du chagrin, de la jalousie ; on m'a traité sans confiance, sans amitié ; & puis on m'a montré tant d'indifférence, de légéreté ; un naturel si personnel ! pas le moindre égard, pas le moindre soin de s'attirer mon approbation n'a pu me persuader que l'on prisât mon estime. Enfin on m'a si bien rejetté dans la foule, que plus j'y pense, plus je m'assure qu'en feignant de me distinguer, de me préférer, on se proposoit seulement de rire un jour de ma crédulité, ou de me railler de ma présomption.

Voilà précisément où finit *l'histoire de mon cœur*. Je n'imagine pas que mes mémoires puissent servir au traité

politique dont les préliminaires vous occupent. Ils vous prouveront qu'aucun caprice ne m'éloigne de mes amis. Je me souviens encore des mortifications que me fit sentir Miss Naincy, & ne donnerai jamais volontairement à un autre le pouvoir de me causer les mêmes peines. Rien ne se ressemble absolument, mais tout se rapproche assez pour m'alarmer. Adieu. Ne me pressez point de repasser la mer. Encouragez-moi plutôt à me priver du plaisir de vous voir, & croyez que cet effort est un de ceux qui coûtent le plus à mon cœur.





XLIII. Lettre.

Le même, à Sir Charles Cardigan.

Assurement, Charles, l'humeur te dominoit en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le temps ou j'existe, au temps où je n'étois point ; les hommes que je vois, à ceux dont on me parle ; & d'où vient me faire une querelle avec l'honnête Sir Maurice par tes indiscretes communications ? s'il *s'irrite de mes opinions*, j'en suis fâché. Je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son austérité, & point du tout ses lumieres. Ainsi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre généra-

tions & les a *vu ſe pervertir*, *ſe ſurpaſſer en mal*. Et c'eſt très-ſérieuſement que tu diſſertes ſur ce radotage ?

En bonne foi, Charles, ne ſeroit-il pas plus ſimple de ſuppoſer la variation des idées de ton grand oncle, que la ſucceſſive dépravation de ſes contemporains ? ſa façon de voir altérée, que le déſordre général de tous les eſprits ? Eh quoi, ſi un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il couroit autrefois, la croirai-je devenue raboteuſe ou impraticable, quand je m'y promene ſans obſtacle & la vois parcourir aiſément aux autres ?

Mon ami, pendant la courte durée de la plus longue vie, rien ne change que nos déſirs & nos paſſions ; le monde, les hommes, les objets reſtent les mêmes, mais la diſpoſition où nous ſommes en les obſervant met une différence frappante dans leur aſpect, &

nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts préſens, ſans nous ſouvenir de nos affections paſſées, ou prévoir celles dont le tems nous rendra ſuſceptibles.

Comme on ſent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En ſortant de l'enfance on jette autour de ſoi des regards curieux, & l'admiration précéde l'examen. Le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeuneſſe; la nature ſemble ſe développer, s'animer & s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéreſſe. L'attrait du plaiſir, l'émotion des paſſions naiſſantes, l'activité de ſes ſens, multiplient ſes jouiſſances en étendant ſes déſirs. Une douceur goûtée lui promet une ſatisfaction plus grande; quel monde enchanteur s'offre à ſa vue! que de délices il prodigue à ſes heureux habitans!

Peu à peu des biens réels, biens, dont la ſource eſt en nous-mêmes, ceſſent de remplir nos veux inconſtans. L'illuſion répand ſes ombres ſur la vérité, de brillantes chimeres éblouiſſent, leur vain éclat ſéduit. L'image d'un bonheur entrevu affoiblit un bonheur ſenti. L'intérêt & l'ambition agitent, les ſoins ſuccédent aux plaiſirs, les inquiétudes à de flatteuſes ſenſations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'ame à des mouvemens pénibles & violents. On veut, on craint, on eſpere. On obtient des ſuccès, on éprouve des revers. Le mêlange du bien & du mal eſt alors apperçu. Le monde eſt déja changé, mais encore ſupportable. La ſuite des événemens ou propice ou contraire fixe enfin l'opinion qu'on en prend & l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'eſt ainſi que par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons

du mérite des hommes & des temps. Si la ſomme de nos dégoûts l'emporte ſur celle de nos plaiſirs, ce monde, ou fut toujours *méchant*, ou *s'eſt perverti ſous nos yeux*. Et s'il nous fâche, ou nous contrarie, nous diſons comme Sir Maurice, *ce ſiecle eſt la lie des ſiecles*.

J'aimerois à trouver dans tes lettres plus d'amitié que d'eſprit, plus de confiance que de philoſophie. En adoptant mille ſyſtêmes tu m'engages ſouvent à combattre tes opinions. Si tu te paſſionnois moins pour le ſentiment des autres, ſi tu ne m'exprimois que les tiens, nos idées ſe rapprocheroient. Adieu. Je crois Milady Orrery à Londres, & je te félicite du retour de cette ſœur chérie.

❧

XLIV.

XLIV. Lettre.

Lady Cardigan, à My-lord Rivers.

Ma tante, partie pour la campagne, m'a laissé le soin d'examiner ses livres & de vous remercier de votre envoi. Une des deux commissions me dispense de l'autre. J'ai tout feuilleté, tout parcouru & trouve trente guinées assez mal employées par votre *homme de goût*. Etes-vous sûr qu'il ait choisi ? Si ces productions plaisent à Paris, les François se sont donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante & noble simplicité, vrai caractère de leur langue. La clarté, la justesse, la précision, une mâle éloquence distinguent les auteurs, que ma mere élevée en France, en rapporta & m'apprit à goû-

ter. Les vôtres ne leur reſſemblent point.

Ces nouveautés, *ſi bien choiſies* . me préſentent un ſtyle affecté, une continuelle pretention à la force, à l'énergie, de petites phraſes compoſées de grands mots, ceux des arts tranſpoſés ſans néceſſité de l'un à l'autre; beaucoup de recherches, peu d'expreſſion, point de vérité; la raiſon immolée ſans ceſſe à l'eſprit, & le ſentiment à l'enthouſiaſme.

Depuis long-tems nos *très-ſenſibles* romanciers me fatiguent. Ils veulent émouvoir, paſſionner, exciter des cris, des gémiſſemens! Ils inventent de pitoyables malheurs, les preſſent, les accumulent, en ſurchargent, en accablent un miſérable héros? & parviennent à révolter, ſans avoir trouvé le moyen d'intereſſer.

Mais ce qui me conduira, je crois, à

cesser pour jamais de lire, c'est cette manie commune actuellement aux écrivains de tous les genres, de toutes les nations ; c'est cette furie, cette rage de vertu qui excite en eux des transports approchans de la folie. Quoi, ne pouvoir écrire dix lignes sans s'écrier, *ô bonté ! ô bienfaisance ! ô humanit ! ô vertu !* Ces noms si répétés, si profanés, appliqués à des objets si peu propres à les rendre respectables, si éloignés de pouvoir seulement inspirer le désir d'être honnête, jettent du ridicule sur les meilleurs principes. On seroit tenté de les abandonner d'impatience & d'ennui, comme on fait ; l'auteur qui les déplace, les affoiblit & les dégrade.

En lisant hier un drame insoutenable, dont le principal personnage choisi dans la classe du peuple, s'efforce de ressembler à Titus, comme le rat à

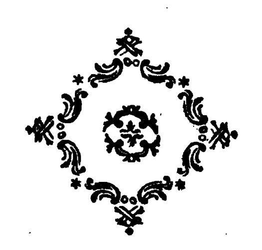
l'éléphant, il me prit un si grand dégoût des *êtres sensibles*, *des êtres bienfaisans*, *des vertueux citoyens !* que si dans ce moment on se fut avisé de vanter ma *bonté*, de louer *mes vertus*, j'aurois, je crois, exigé une réparation d'honneur pour cette insulte.

Oh non, non assurément, l'amant de Miss Rutland n'est pas votre ami. Il est assez mal dans mon esprit, mais ce n'est pas à moi qu'il lui importe de plaire. Vous manquez de mémoire, & quelquefois d'intelligence, mon cher cousin. Vous *donnerez votre consentement* ? eh vous le demande-t-on ? ne vous ai-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit ?

Plus j'y songe, plus il me paroît que nous sommes un peu grands pour jouer à la climusette. Depuis long-tems vous clignez, Miss Rutland se cache, moi je triche en vous faisant de signes

équivoques. L'amuſement eſt bien uniforme au moins, il me laſſe, & je vous avertis que je ne ſuis plus du jeu.

Myladi Orrery nous eſt enfin rendue. Sa préſence a comblé de joie Sir Charles, & j'ai verſé de douces larmes en ſerrant dans mes bras ma charmante belle-ſœur. Adieu. Je lui donne ce ſoir une fête & vous quitte pour m'en occuper.



XLV. LETTRE.

Milady Orrey, à My-lord Rivers.

J'AI reçu votre lettre en arrivant à Londres & vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Assurément, mon ami, je m'intéresse fort à vous. Je desire vous revoir, & vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de concilier mes désirs & votre satisfaction, j'ai besoin de me débarrasser d'une espece d'arbitrage entre deux grands enfans, mutins, obstinés, qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet, de se brouiller sans se parler, de s'irriter sans savoir pourquoi, & se sont fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications, de peur de s'avouer mu-

tuellement qu'ils se querellent àpropos de rien.

L'un a des soupçons, l'autre des craintes, tous deux des caprices; & me voilà tout au travers des caquets, des tracasseries, des fausses interprétations; des si, des mais; feuilletant les piéces du procès, cherchant ses griefs, examinant les dits, les contredits; admettant une plainte, rejettant l'autre; examinant, comparant, perdant la tête, ne pouvant décider; prête à chaque instant de condamner les deux parties, ou d'abandonner l'affaire. Pourtant je voudrois bien l'arranger! Rien d'impossible si vous m'aidez. Voici les faits. Donnez moi des moyens.

Agée environ de douze ans, par je ne sais quel événement, une bien jolie petite fille fut confiée à la protection d'un Lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le

mieux fait, elle la plus attrayante des créatures. Ils s'aimerent, allez-vous dire, s'épouſerent, ne s'aiment plus, veulent ſe ſéparer ? point du tout, ils ne ſe virent ſeulement pas. Le Lord courut le monde, ſa pupille élevée chez une dame attachée à la cour, reſta toujours à Londres; grandit, ſe forma; acquit des talens agréables, d'utiles connoiſſances. On lui enſeigna l'art de plaire, ſon cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embelliſſoit, attiroit ſur ſes pas une foule d'admirateurs. Sans ceſſe elle entendoit vanter les graces de ſa figure & les charmes de ſon eſprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend ſi crédule, elle ſut diſtinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec juſteſſe ſes avantages réels, les dons de la nature, les faveurs de la fortune, ſe défendre également

lement des pieges de l'amour & des féduifantes exagérations de la flatterie.

En lifant ce portrait, ma gentille héroïne vous paroît une fille parfaite. Quelques obfervateurs intéreffés pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n'eft pas coquette, diroient-ils, mais affez vaine, affez haute; toujours railleufe & fouvent étourdie; n'eftimant guère le monde, ne l'en aimant pas moins; tendre pour fes amies, cruelle pour fes amans, elle maltraite & détefte les malheureux qu'elle fait. On ne peut l'approcher fans l'aimer, on ne peut l'aimer fans fe préparer le fort le plus rigoureux.

Ne m'en parlez plus, ma chere amie, dites-vous, *une femme infenfible eft un monftre à mes yeux.* Eh mais, c'eft qu'elle ne l'eft point. Ceux qui la voient ainfi la voient mal, ne percent pas le voile étendu entr'eux &

ſon cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer l'épaiſſeur, elle a tenté d'en ſoulever un coin, les cris de la belle myſtérieuſe ont arrêté ſa main. Plus hardie, moins complaiſante j'ai bien envie de l'enlever, & céderai, je crois, à la tentation.

Je conte longuement, n'eſt-ce pas; mon papier ſe remplit, l'hiſtoire n'avance point. Mais on m'a préciſément recommandé de *parler ſans rien dire*. Ainſi, mon ami, prenez patience.

La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-ſept ans quand le Lord chargé de ſa tutele revint à Londres. Il viſita ſouvent ſa pupille, prit de l'eſtime & de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême déſir de la voir heureuſe, beaucoup d'ardeur à l'obliger, & pas le moindre deſſein de lui plaire. Son cœur touché des attraits d'un objet moins

aimable, vit ceux de ſa pupille, les admira & n'en reſſentit point le pouvoir.

La jeune Miſs n'eut pas la même indifférence pour les qualités diſtinguées & les agrémens de la perſonne de ſon nouvel ami. Elle préféra ſon entretien à tous les amuſemens, ſa vue à tous les plaiſirs, ſes plus ſimples égards à l'empreſſement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à ſa beauté. Pendant ſa longue abſence ce tuteur, occupé de bien des ſoins, n'avoit pas négligé les intérêts de ſa pupille. Sa fortune étoit conſidérablement augmentée; elle le ſavoit, ſe plaiſoit à lui devoir de la reconnoiſſance, à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié, que ce ſentiment lui paroiſſoit flateur! Helas! ſon expérience lui prouva trop tôt que la ſenſibilité eſt dans le cœur d'une

femme la ſource de mille mouvemens pénibles, & que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuſes ſenſations.

Un événement ſe préparoit. Elle l'ignoroit, l'apprit, le vit certain. Sa ſurpriſe, ſon trouble, ſes chagrins furent inexprimables. Elle pleura, s'affligea, s'étonna de ſa douleur, ſe demanda cent fois la cauſe du ſerrement de ſon cœur, ne put ſe répondre, ſe déſola toujours. Une réflexion modera enfin la violence de ſes ſentimens. La félicité de ſon tuteur alloit être la ſuite de cet événement. La généreuſe fille ſe reprocha ſes larmes. La joie de Mylord devoit-elle lui inſpirer de la triſteſſe ? comment, d'où vient pleuroit-elle quand il étoit content ? pouvoit-elle ne pas partager la ſatisfaction d'un ami ſi cher? le perdoit-elle, ſeroit-elle privée de ſa vue ? au contraire, elle

vivroit chez lui . avec lui. Certaines circonſtances mêloient de l'amertume à cette idée conſolante, mais plus elle y penſoit, plus elle ſe perſuadoit qu'elle trouveroit ſon bonheur dans tout ce qui augmenteroit celui de ſon aimable tuteur.

Paix. Taiſez-vous. Je vois d'ici votre mine inquiéte, vos regards impatiens ; vous mourez d'envie de m'interrompre, de vous crier, *quoi*, *comment*, *que dites-vous* ? *bon Dieu* ! *l'aimoit-elle ce tuteur* ? L'aimer ! fi donc, Mylord. Une fille noble, modeſte, aime-t-elle avant d'être préférée, déſirée, recherchée ? Eh quand elle aimeroit, la décence lui permettroit-elle de l'avouer, de le laiſſer ſeulement ſoupçonner ? Et moi, me conviendroit-il de le laiſſer entrevoir ? Liſez comme j'écris. Sans deſſein, ſans malice. N'ajoutez rien. Vraiment on admireroit fort

ma diſcrétion ſi je vous permettois de croire tout ce qu'il vous plairoit d'imaginer.

La charmante amie de My-lord, tendre, déſintéreſſée, ſe promit de cacher au fond de ſon cœur la ſincère affection dont ſes chagrins n'altéroient point la force. Elle n'exigeoit rien, elle n'attendoit aucunes preuves de l'amitié de ſon tuteur. Cependant une marque décidée de ſon indifférence lui fut ſi ſenſible qu'elle la rendit à toutes les agitations dont elle ſe croyoit délivrée.

My-lord ſe laiſſa perſuader d'appuyer les prétentions d'un amant déja importun. Il conſentit à le lui préſenter comme un ami qu'il chériſſoit. Il la pria, il la preſſa de le traiter favorablement. Confuſe, irritée, vivement bleſſée de ſes ſollicitations, dans ſon dêpit elle ſouhaita pouvoir y céder, elle crut

possible de s'y rendre. Emportée par sa colere elle prit une sorte d'engagement, promit, refusa ; donna de l'espérance, l'ôta ; demanda du tems ; ne sut ce qu'elle disoit, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle pensoit, ce qu'elle vouloit. Son embarras mal interprêté parut un consentement, lui prépara de longues persécutions, des reproches, & tout l'ennui qui suit une fatigante poursuite quand elle fâche & déplaît.

Un changement inattendu en apporta beaucoup dans son cœur & dans celui de My-lord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles mystères, un malin génie dissipa les charmes d'une agréable illusion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir se séparerent. My-lord confondu, chagrin, honteux d'une longue méprise s'éloigna de la ville. Il se retira dans une belle solitude où sa

pupille étoit alors. En voyant son ami triste, elle oublia ses propres peines. Elle le plaignit, elle partagea tous les mouvemens de son cœur, mit ses soins à le consoler, à le distraire au moins. La mélancolie de My-lord diminua. Il perdit peu à peu le souvenir d'une fâcheuse aventure.

L'aimable fille croyoit appercevoir dans ses yeux une reconnoissance animée; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude, souvent du plaisir, toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissoient. L'espoir ramenoit au fond de son ame les premieres douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse, elle entrevoyoit le plus grand des biens, tout lui en annonçoit la possession quand son ami, cet ami si cher! perdant le sens, l'esprit, la rai-

ſon, partit comme un fou, s'éloigna de l'angleterre, emportant avec lui les regrets, la paix, l'eſpoir, toute la félicité de la plus tendre, de la plus aimable des femmes,

Une conduite ſi étrange la révolta. Loin de pleurer, de gémir, elle s'indigna contre un ſexe ingrat, mépriſa des créatures ſi peu capables d'attachement; jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie; éloigna, maltraita, railla; déſeſpéra tous ſes amans. Le protégé de My-lord, principal objet de ſon reſſentiment, paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de ſon humeur, on lui fit des répréſentations, rien ne la toucha, rien n'arrêta le cours de ſon dépit. Tous les jours plus belle, plus ſuivie, plus recherchée, elle continue à ſe venger, n'importe ſur qui! Son tuteur s'eſt un peu mêlé de contrarier ſa conduite;

ſes leçons, ſa morale ont aigri ſon eſprit. Elle eſt actuellement comme un vrai lutin. Elle ſait qu'il aime. On lui dit, on lui répéte, *c'eſt vous*. Elle n'en veut rien croire, Elle s'obſtine; elle ſoutient qu'un autre objet l'engage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire.

Et ſon tuteur, me demandez-vous, *que fait-il ?* tout le contraire de ce qu'il devroit faire, Chagrin, inquiet, jaloux, indécis, il ſe tient à l'écart, & comme un timide écolier que ſon précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, *je ne viendrai pas, j'ai peur.*

Rapprochez, examinez, peſez, jugez, venez, parlez & terminez.



XLVI. Lettre.

Milady Orrery, à Milady Ormond.

Engager *Miss Rutland à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même?* vraiment vous prenez bien votre tems pour l'attirer à la campagne. Elle se marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi, comment, à qui? oh, devinez. Mais je ne veux pas vous laisser rêver, chercher, vous tromper cent fois, elle épouse l'ami de votre cœur, le parent dont vous parlez si souvent avec complaisance, avec vanité; la plus noble des créatures, le plus aimable de tous les hommes! *Quoi, c'est* .... Oui, ma bonne amie, c'est

My lord Rivers. *Mais il est en France.* Non. Il eſt à Londres. *Mais, il n'aimoit pas Miſs Rutland.* Pardonnez-moi. *Mais elle ne ſongeoit pas à lui.* Oh que ſi ! *Mais contez-moi donc ;* je ne veux rien conter. Revenez, on vous inſtruira de tout. On vous dira comment votre niece favorite, dont vous mettez l'eſprit & la fineſſe au rang des merveilles du monde, n'a pu, pendant près d'un an rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je ſuis un peu fâchée d'humilier ma belle-ſœur, mais en dépit de mon frere & de vous, elle doit reconnoître ma ſupériorité. Combien elle s'eſt donné de peine pour engager ſon couſin à repaſſer la mer ! Moi, ſans art, ſans eſprit, en parlant tout bonnement, tout franchement, je lui ai dit, *venez.* Et le voilà. La reconnoiſſance & l'amour lui ont prêté des ailes, l'ont rendu à ſa patrie, à

sa maîtresse, à mon frere, à moi qui désirois passionnément le revoir.

My-lord Rivers est transporté, Miss Rutland charmée, Sir Charles enchanté, Lady Cardigan folle de joie. Et moi, vraiment heureuse de les voir se jetter tour-à-tour dans mes bras, me presser tendrement, me répéter en versant de douces larmes, qu'ils me doivent leur bonheur.

On vient de dépêcher un courier à Lady Lesley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez, ma chere amie ; venez bénir mon aimable Rivers, sa jolie compagne, & redoubler par votre présence le plaisir de tous ceux qui vous aiment & vous sont chers. Adieu.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre, *Lettres de My-lord Rivers, à Sir Charles Cardigan ;* & je crois que le Public ne recevra pas cet Ouvrage moins favorablement qu'il n'a reçu tout ce qu'il doit déja à la même plume. A Paris, ce 6 Juillet 1776.

Signé, CRÉBILLON.